

8 SEPTEMBRE 1945

LE



PRIX : 30 FRANCS

MONDE ILLUSTRÉ



PRÈS DE TOURS, JEAN COCTEAU DIRIGE LA MISE EN SCÈNE DE SON PREMIER GRAND FILM : « LA BELLE ET LA BÊTE ». (Voir notre reportage page 21).

DEUX GRANDS REPORTAGES : LENINGRAD, BREST...

FP 9

ANDRÉ
BAYNDURST



CAMUS

LA GRANDE MARQUE
LA GRANDE MARQUE
COGNAC

EXPRESS-PUBLICITÉ

A LA MANIERE DE
PICASSO



LE PRÉSIDENT TRUMAN EPINGLE SUR LA POITRINE DU GÉNÉRAL DE GAULLE LA PLAQUE DE LA LÉGION DU MÉRITE DE 1^{re} CLASSE. A DROITE, M. GEORGES BIDAULT DÉCORE DE LA LÉGION DU MÉRITE.

LA FRANCE ET LE MONDE

FRANCE ET AMÉRIQUE

IL faut attendre pour voir comment se feront sentir, dans la pratique, les résultats des entretiens de Gaulle-Truman. Ces résultats sont indiscutablement fort importants.

Il convient, tout d'abord, de distinguer entre ce que les deux chefs d'Etat et leurs ministres des Affaires étrangères pouvaient conclure, France et Amérique en tête-à-tête, et ce qui ne pouvait être conclu qu'en réunion internationale, les deux pays n'étant pas les seuls à devoir se prononcer.

Ainsi, sur les questions de crédit et d'aide économique que nous souhaitons des Etats-Unis, les hommes d'Etat américains ont pu se déclarer prêts à nous donner satisfaction et même conclure en partie. Mais sur les questions de règlement mondial et d'organisation de la paix, au sujet desquelles d'autres nations peuvent se juger intéressées et qui, dans tous les cas, doivent être soumises aux Cinq Grands, il a fallu se borner à un exposé des thèses. Le but optimum à atteindre était, en l'occurrence, un alignement des points de vue français et anglais et il semble bien qu'un grand pas a été effectué dans ce sens.

En ce qui concerne l'aide économique américaine on sait que, déjà, un premier et important crédit est ouvert à la France.

En ce qui concerne le règlement de la paix, le général de Gaulle a dû exposer bien des arguments au président Truman. Il semble bien qu'il y ait eu un tour d'horizon rapide touchant aussi bien l'Europe que l'Extrême-Orient. Tout porte à croire que les deux chefs d'Etat avaient sur beaucoup de questions — notamment sur la question italienne et sur celle des Balkans — des façons de voir très voisines.

Mais deux points intéressaient surtout la France : l'Indochine et l'organisation de l'Allemagne.

Pour l'Indochine, M. Truman s'est montré partisan du retour pur et simple à la France de notre grand territoire d'Extrême-Orient, y compris les régions laotiennes et cambodgiennes que le Thailand nous avait extorquées en 1939 et 1941.

Pour l'Allemagne, le sort futur de l'ensemble — unité ou fédération ou indépendance de chaque pays — on a estimé qu'il convenait de voir comment les choses évolueraient au cours des prochaines années.

Mais en ce qui touche la Rhénanie et la Westphalie, on est entré dans le vif de la question.

Dès son premier entretien avec le Président, le Général lui a exposé la nécessité qu'il y avait non seulement pour la reconstruction de l'Europe occi-

dentale, mais encore pour le jeu harmonieux de l'économie des nations qui la composent, à ce que la production rhéno-westphalienne soit orientée vers elle et notamment que le charbon de la Ruhr lui est indispensable. Le plan du général de Gaulle, qui vise à obtenir cette orientation économique, vise en outre à retirer à l'Allemagne l'un de ses principaux moyens de guerre. Ce plan consiste à détacher économiquement la région rhéno-westphalienne du reste de cette Allemagne et de la placer sous contrôle international des nations intéressées. A l'abord, le président Truman a objecté que cette solution était peut-être sujette à complication. Mais il a reconnu le bien-fondé des arguments du général de Gaulle relativement au charbon de la Ruhr. Il est vraisemblable que lors de la seconde conversation, le Président a présenté l'idée de l'attribution, en priorité, à la France et aux autres nations occidentales, de la majeure partie dudit charbon. Mais le Général a, de nouveau, développé ses arguments et démontré que cette solution était beaucoup plus susceptible que la sienne de soulever de multiples difficultés.

Le président Truman a été sûrement ébranlé, et, au moment de la troisième conversation, il s'est reconnu fortement impressionné par la thèse française.

Nous prenons ces deux exemples parce qu'ils sont propres à montrer le chemin parcouru depuis les dernières semaines. Il y a trois mois l'Amérique semblait, en général, opposée à ce que nous soyons réinstallés en Indochine et, il y a encore quelques jours, elle ne pensait même pas à ce que nous obtenions un avantage quelconque dans la Ruhr. Aujourd'hui, pour la première fois, elle nous donne son approbation — ce qui ne veut pas dire qu'elle soit prête à se battre ou à faire des sacrifices quelconques afin que nous retrouvions notre bien, mais ce qui est quand même un ap:ui moral touchant l'exercice de nos droits en Indochine.

Pour la Rhéno-Westphalie, elle nous reconnaît au moins le droit au charbon et ne repousse pas notre thèse d'organisation internationale, se bornant à s'en remettre à l'ami anglais puis à la sanction des Nations Unies.

Tout cela constitue un changement de climat considérable.

Depuis la défaite de l'Allemagne et celle du Japon, l'étude du règlement de la paix a montré aux Américains que chaque fois qu'une question est soulevée dans un coin quelconque du monde, on rencontre le nom — et aussi l'influence — de la France. Cela n'a pas manqué d'être une surprise pour eux. Mais ils

en ont acquis l'impression qu'une vieille nation historique qui, depuis des siècles, a été au tout premier plan dans la marche du monde, a poussé de telles racines en profondeur qu'une tempête ne suffit pas à la renverser. Et il est probable que cette constatation a été un élément préparatoire heureux au voyage du général de Gaulle. Mais la vraie raison du changement radical de climat — que nous souhaitons et que nous croyons définitif — entre les Etats-Unis et la France M. Byrnes nous l'a donnée au lendemain des premiers échanges d'idées. Le secrétaire d'Etat américain a dit : « Depuis que le général de Gaulle est là nous comprenons mieux le point de vue français. » Tout est là. Ce qui faisait défaut, jusqu'à présent, c'était cette compréhension.

Les Etats-Unis étaient à peu près aveuglés sur les faits et sur les états d'esprit français. Il en était ainsi aussi bien pour les dirigeants que pour l'opinion.

En ce qui concerne cette dernière, elle était informée sans doute chez nous-même et probablement par des gens intéressés à la tromper. Voici deux exemples : au cours de la conférence de presse donnée par le général de Gaulle à Washington, les journalistes américains lui ont demandé si les lois sur les juifs, promulguées par Vichy, étaient abrogées. Sur la réponse à la fois affirmative et étonnée du Général, les journalistes ont insisté : « Toutes et vraiment en fait ? » questionnèrent-ils.

Le second exemple c'est cette réflexion que les Français ont entendue plusieurs fois de la part de nos confrères américains : « Nous nous attendions à ce qu'il y ait des troubles sérieux si Pétain était condamné. Nous sommes étonnés qu'il n'y ait rien eu, car nous pensions que les pétainistes étaient fort nombreux en France. »

Pour les questions extérieures, mêmes erreurs. Les Américains pensaient notamment que nous voulions annexer une grande partie de l'Allemagne. Les déclarations contraires du Général les ont encore surpris.

L'Amérique est donc en train de découvrir la France. Les premiers effets de cette découverte, de cette compréhension — insistons sur le mot — sont heureux. Notre grande amie d'outre-Atlantique, avec son caractère à la fois sentimental et pratique, se rendra vite compte, si ce n'est déjà fait, que la France reste la grande nation de premier plan qu'elle a toujours été et que marcher la main dans la main sera à l'avantage des deux pays.

S. de GIVET.

LA VERTU OU LA MORT

par Jean GUÉHENNO

JE me rappelle comment, quand il parut, je fus saisi déjà par le seul titre du beau roman de Malraux : « la Condition humaine », et un peu jaloux de ne l'avoir pas moi-même trouvé. Il est vrai, ces mots grands et simples, dans tous les temps, pourraient être le titre de tous les livres qui valent. La condition humaine, c'est l'Iliade, c'est Hamlet et aussi bien le Quichotte, Candide, Faust. Ils désignent, ces mots, l'objet commun de la méditation de tous les écrivains et de tous les poètes. Mais dans ces années vingt-quarante, entre les deux guerres mondiales, quand toute l'humanité était aux prises avec tous ses problèmes, jamais ne formèrent-ils un titre aussi well-timed, comme disent les Anglais. Ils ne révélaient pas seulement l'admirable force d'un esprit qui osait les isoler sur la couverture d'un livre, comme une inscription pleine d'énigmes. Mais ils étaient le signe d'une commune angoisse, et chacun ouvrit le livre qu'ils nommaient avec la certitude qu'il l'aiderait à mener un peu plus loin sa propre méditation. Qu'étions-nous donc ? Les prisonniers des jeux du monde ? Sans doute. Et enfermés en nous-mêmes ? Peut-être. Mais aussi remis à nous-mêmes, assurément, à nous seuls. Et nous étions désespérés et fiers.

Depuis les événements n'ont pas manqué d'alimenter nos réflexions. Nous avons pu beaucoup apprendre encore sur nous-mêmes et plus particulièrement sur tout ce qu'en tant qu'hommes nous pouvons souffrir. Ah ! quelles ressources nous avons. Proprement inépuisables ! Mais celles de notre cruauté le sont aussi, et le bourreau vaut en nous la victime. L'événement qui met fin à ces horreurs et à ces tourments achève aussi de faire la lumière sur nos contradictions.

Il n'est pas bien drôle de se heurter à l'absurdité de sa vie. Tout ce qui pense sur la terre doit, ces jours-ci, comme le penseur de Rodin, se manger les poings. La condition humaine n'est sûrement pas devenue plus sérieuse. Il n'est pas facile de penser sans rire à cet artificier admirable dont la raison opiniâtre, appliquée à se rendre la maîtresse du monde, commence par découvrir les moyens de le faire sauter. Il voulait passionnément le bonheur de tous et, de théorème en théorème et d'expérience en expérience, le voilà, de premier jeu, en mesure de régler leur extermination. Mais ces moyens, dira-t-on, resteront le secret des sages. Hélas ! les savants eux-mêmes ne sont pas nécessairement des sages. Leur méthode est plus puissante qu'eux : ils suivent autant qu'ils mènent et ne trouvent que ce qu'ils doivent trouver, une fois la raison déchaînée. Et puis ils ne s'appartiennent guère : si puissants dans leur laboratoire, ils peuvent être dans le monde les plus faibles des hommes et vivre comme nous dans la confusion des passions. Enfin le temps n'est pas loin peut-être où, la science continuant de se vulgariser, quelque bricoleur de village, comme il construit aujourd'hui un moteur pour éclairer sa maison ou arroser son jardin, pourra fabriquer de ses mains la petite bombe avec laquelle, un jour d'idées noires, il fera, s'il lui plaît, sauter tout le canton.

Nous voici tous clairement condamnés à la vertu. La vertu ou la mort !

Nous savions bien depuis toujours que notre raison faisait tous nos périls comme elle fait tous nos pouvoirs, et les sages n'ont jamais cessé de nous répéter, chacun à leur manière, que science sans conscience n'est que ruine de l'âme. Mais avouons-le, nous ne les écoutions que d'une oreille distraite. Notre puissance ne pouvait nous faire peur encore, et, tout à notre recherche, acoquinés, tels des insectes noirs, à cette construction artificielle qu'est la science, nous forions nos mines et nos galeries à l'intérieur même de la nature pour la connaître, tant et si bien que la voilà si creuse, si travaillée, si connue, que nous pourrions, d'un dernier coup, faire tout éclater.

Le dernier des sages, Anatole France disait : « L'ignorance est la condition nécessaire, je ne dis pas du bonheur, mais de l'existence même. Si nous savions tout, nous ne pourrions pas supporter la vie une heure. Les sentiments qui nous la rendent ou douce, ou du moins tolérable, naissent d'un mensonge et se nourrissent d'illusions.

« Si possédant, comme Dieu, la vérité, l'unique vérité, un homme la laissait tomber de ses mains, le monde en serait anéanti sur le coup et l'univers se dissiperait aussitôt comme une ombre. La vérité divine, ainsi qu'un jugement dernier, le réduirait en poudre. »

Il est douteux que nous possédions jamais cette « unique vérité » qui détruirait l'homme dans le même instant où elle l'expliquerait. Mais ces vérités artificieuses que l'homme produit suffisent à lui créer un assez beau péril. Il va nous falloir vivre avec elles et trouver les moyens d'être heureux. Nous voici tout juste au moment où science sans conscience pourrait être la ruine, non plus seulement d'une âme, mais de peuples entiers, de l'homme même. L'humanité ne peut plus subsister qu'en formant un vaste complot pour la justice et son bonheur. Il y a quelque chose d'exaltant à penser que le monde de l'avenir ne sera, après tout, que le jeu de notre volonté.



DANS LA VILLE HEROIQUE DE LENINGRAD, LA VIE A REPRIS SON COURS, VOICI DES ENFANTS, EVACUES DURANT LE SIEGE, RETROUVANT LEUR MERE APRES DE LONGS MOIS D'ABSENCE.

LENINGRAD AUJOURD'HUI

par Ilya EHRENBURG

Le souffle vous passe lorsque, arrivé à Leningrad, vous contemplez la perspective Nevsky : pendant trois ans les pensées de toute la Russie étaient attachées à ces maisons. Que de fois, aux abords de Moscou, sur les rives du Dniépr ou à Kastornaya, n'ai-je entendu ce même propos angoissé : « Qu'y a-t-il à Leningrad ? »

La voilà donc, la Ville éternelle, toujours debout. Les souffrances qu'elle a endurées l'ont rendue encore plus belle. Il y a des visages pleins d'un charme passager : le sourire, la fraîcheur du teint, l'animation d'un instant font leur attrait. Et il y en a d'autres où tout est parfait, dont ni le courroux, ni les souffrances ne peuvent altérer la beauté. Lorsqu'après la première guerre mondiale les courtisanes, les actrices, les bons vivants, les touristes désertèrent la capitale de l'Autriche-Hongrie, Vienne se trouva aussitôt fanée ; mais Paris était saisissant de beauté, même dans les terribles journées de juin 1940, lorsque, abandonné par ses habitants, il ressemblait à une forêt de pierres où ne passe aucun humain ; car c'est le génie des siècles qui a créé Paris.

Un Français m'a dit après une récente visite à Leningrad : « Il y a en Europe deux villes qui sont belles : Paris et Leningrad ; mais à présent Paris n'a plus ni la misère ni la gloire de Leningrad... Oui, la ville russe est belle d'une nouvelle beauté. Ses pierres semblent vivre ; à les regarder, ces vers que Titchév adressait à la nature inanimée vous viennent à l'esprit : « Ce qu'en un être raisonnable nous appelons sublime pudeur de la souffrance ». Les plaies profondes de Leningrad semblent des égratignures : elles n'ont pas pu ébranler la grandeur de la ville, unique peut-être dans son harmonie idéale de la pierre, de l'eau, du ciel et de l'homme.

Tout est grandeur à Leningrad ; et c'est ici que l'on se rend compte avec une netteté particulière combien bête était l'entreprise des épiciers allemands : c'est cette ville qu'ils ont voulu transformer en une colonie pour des SS. retraités ! L'architecture de Leningrad est une prévision de génie, un formidable pressentiment : alors que naissait Pétersbourg, le sort de la Russie était encore énigmatique, les maîtres russes étaient encore des apprentis, notre pays figurait encore sur les cartes de l'Europe comme un faubourg verdoyant du monde habité. Et pourtant, l'architecture de Leningrad, son plan, ses perspectives sont empreints d'une dignité et d'une puissance telles que l'on sent ses bâtisseurs vivre dans l'avenir, dans notre époque. Inspiré, Pouchkine ne demandait-il pas :

« Où galopes-tu, fier cheval,
Où poseras-tu tes sabots ? »

Ce n'est pas aux kilomètres, c'est aux années qu'il pensait : le cheval du Cavalier de Bronze galopait dans l'avenir. Et si Pétersbourg a été conçu « pour grandir » — et ce n'est pas des dimensions de la ville, c'est de l'importance de notre État que je parle — c'est aujourd'hui que la fière conception de ses constructeurs se trouve pleinement justifiée.

Y a-t-il une ville qui ait supporté ce qu'a supporté Leningrad pendant les années du siège ? Enfant, je me passionnais pour les récits du siège de Paris, pour le courage de ces hommes en blouse qui défendaient les forts parisiens. Mais le siège de Paris ne fut pas long ; la famine ne fut que de la sous-alimentation ; et si les histoires de rats que mangeaient les Parisiens bouleversaient nos grand-mères, nous savons qu'à Leningrad les rats se jetaient sur les hommes affaiblis par la faim. Que n'a-t-elle vu, cette ville ! Les ennemis la torturaient avec des bombes et des obus, tâchant de l'épuiser par des bombardements chroniques et de l'ébranler par le feu subit des attaques aériennes. Les habitants n'avaient ni lumière, ni chauffage, ni pain, ni eau. Que leur restait-il ? La fierté de la ville, la foi en la Russie, l'amour du peuple. Et ils ont vaincu. Peut-on inventer une parabole plus édifiante que le sort de cette ville ?

Peu de jours avant la capitulation de l'Allemagne, Himmler s'occupa de l'histoire de Leningrad : à l'aide d'un exemple étranger, il voulut ranimer l'ardeur des Berlinoises. Nous devons défendre notre ville comme les Russes ont défendu Leningrad », clamait-il. Il ne comprenait pas que ce qui importe ce ne sont pas les méthodes de la défense, mais la conscience et le cœur des hommes ; le bourreau voulait jouer le rôle du héros ; il fut sifflé par ses propres amis qui se hâtaient vers les centres de rassemblement des prisonniers.

Si les Allemands avaient davantage médité sur ce qu'est Leningrad tant qu'il en était temps encore, peut-être eussent-ils été guéris de bien des illusions. Mais il ne s'agit pas seulement d'Allemands — l'Europe Centrale et Occidentale ne comprenait pas ce que signifie cette ville. Elle ne se lassait pas de dire que Pétersbourg est « un homme en chapeau haut-de-forme en plein bazar oriental, ou encore une entrée européenne accolée à une isba asiatique ». Elle ne voulait pas comprendre Leningrad, parce qu'elle ne voulait pas comprendre la Russie. Elle se berçait d'illusions, répétant que Leningrad est une « ville artificielle », que les Russes sont « des gens paresseux et écervelés capables seulement de danser à la cosaque ou de

chanter en chœur en se tenant les mains ». A lire les journaux de l'Europe Occidentale de 1938 ou 1939, on dirait qu'ils ont été écrits par des voyageurs peu informés ayant visité la Moscovie il y a de cela quatre siècles.

Dans Pétersbourg la Russie a pris conscience de soi-même, de sa force, de sa nature et de sa mission. Le temps des sectes fanatiques et inhumaines, des boyards orgueilleux et indolents, des minuscules chambrettes obscures, des simples d'esprit et des incantations magiques était révolu : la vieille Russie des isbas s'était muée en granit. Leningrad a son style, son esprit propre, qui sont vite assimilés par les nouveaux venus ; un homme de Toula ou de l'Oural, après avoir travaillé ici pendant quelques années, se dit « de Leningrad », et il a raison. Récemment, Leningrad accueillait les troupes victorieuses de la Garde. Pour les fêtes, on avait construit en hâte des arcs de triomphe. Ils étaient en bois, mais paraissaient en pierre : d'emblée ils étaient entrés dans l'architecture de Leningrad. Jadis les Pétersbourgeois étaient réputés froids et secs. Peut-être la bureaucratie de l'Empire communiquait-elle une certaine raideur à cette ville. Mais ce qui était considéré comme de la froideur d'âme était de la retenue, de la sobriété : cette ville possède la maîtrise de soi-même, comme un véritable poète qui sait que les règles de l'alexandrin ne sont pas une entrave à l'expression des forces élémentaires. Une grande retenue d'âme a aidé Leningrad, ses femmes, ses vieillards, ses adolescents à supporter le siège et à vaincre.

Ici tout ce qui vit respire l'histoire ; qui plus est, l'histoire ici devient vie, depuis les travaux acharnés du grand homme russe, menuisier et chef militaire, maître en constructions navales et fin diplomate que fut Pierre jusqu'à nos jours. Ce n'est pas par hasard que c'est ici que les canons de l'« Aurora » annoncèrent au monde la naissance d'une ère nouvelle ; lisant le récit des travaux héroïques de l'usine Kirov, pouvait-on ne pas penser aux ouvriers de l'usine Poutilov de jadis, aux premiers cercles ouvriers, aux premières manifestations, au sang si abondamment versé pour la liberté par le prolétariat de Pétersbourg ? C'est ainsi que la ville de Pierre devint la ville de Lenine et, en cela, il n'y eut pas de rupture. En des années d'épreuves, les disciples de Lenine, les bolcheviks de la vieille cité prolétarienne ont fait preuve non seulement de fermeté, mais encore de maturité.

J'ai vu l'ardeur dans le combat de Madrid pendant le siège. Mais l'ardeur ne suffit pas : il faut encore la raison, une raison audacieuse. Peut-être la retenue des gens de Leningrad semblait-elle autrefois gênante à certains de



LENINGRAD (suite)

ceux qui aiment « à parler et à agir franc » ; mais c'est cette retenue, cette discipline intérieure qui ont sauvé Leningrad. Je me demande même ce qu'on aimerait le mieux rappeler ici : l'héroïsme de ses levées en masse, ses femmes aux premières lignes ou bien cette ménagère Marie Nikiforovna Légorov qui trouva la mort parce qu'elle ne voulait pas laisser sans arrosage le minuscule potager de l'hôpital, ou encore le vieux Ivan Fédotovitch Fédotov, du Palais des Mesures, qui, chancelant de faim, montait chaque jour, sous le feu d'artillerie, au septième étage, pour remonter l'horloge, cette horloge qui ne s'arrêta pas comme ne s'arrêta pas le cœur de la Ville éternelle.

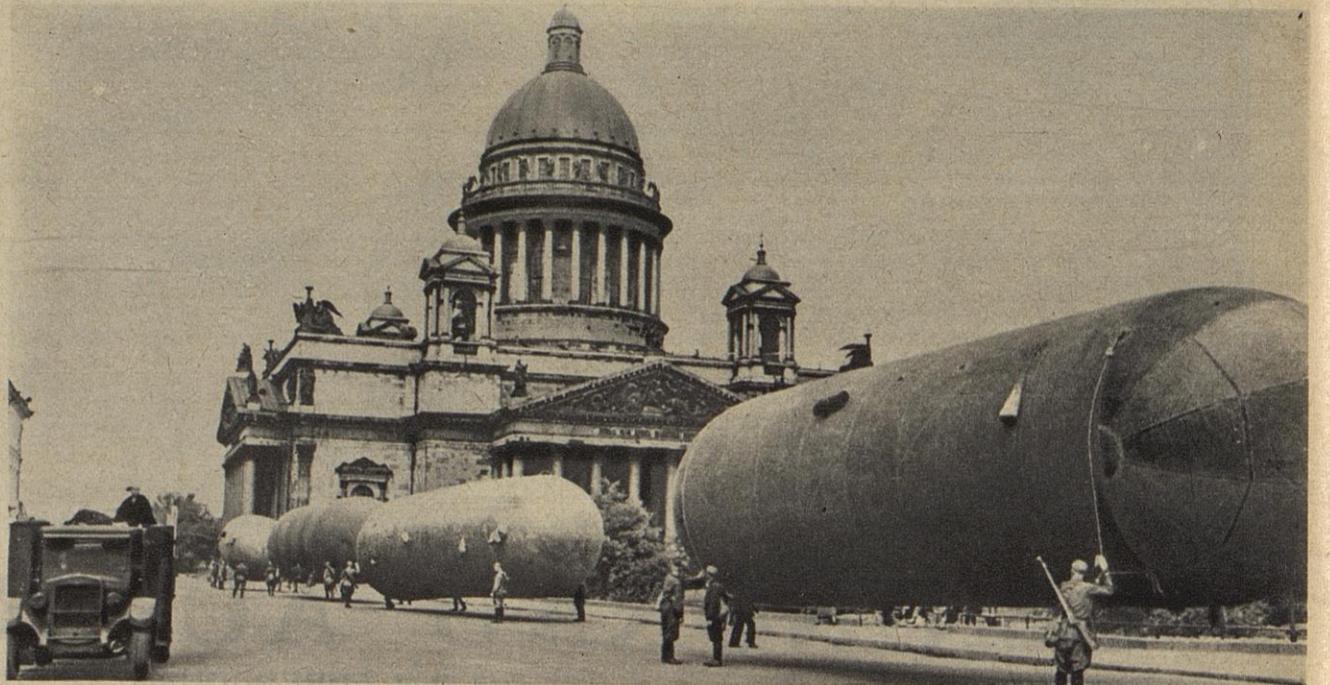
Les troupes chargées de défendre Leningrad étaient commandées par le maréchal Govorov qui fut dans un lointain passé étudiant à Saint-Petersbourg ; l'esprit de la ville l'a marqué : c'est un artilleur, porteur d'une arme qui exige du soldat non seulement de l'élan, mais encore du raisonnement, la mathématique vérifiant l'inspiration, une arme où une tradition sévère se combine avec l'audace du nouveau. Combien la Néva est splendide à Leningrad ! Il n'y a pas de fleuve semblable dans aucune autre capitale. Quand on y pense, on comprend d'où vient cette beauté, de l'eau, de la pierre, de la nature, oui, mais encore de l'homme ; et si le fleuve doit savoir monter, l'architecte doit savoir retenir son impétuosité.

Les médecins ont remarqué qu'après la fin du siège beaucoup d'habitants de Leningrad, des personnes âgées surtout, ont commencé à souffrir d'une pression accrue du sang ; et ce qui est remarquable, c'est qu'au dire des médecins il s'agit des personnes qui faisaient preuve du plus grand sang-froid alors que l'artillerie tirait sur la ville. On n'arrive pas facilement à la maîtrise de soi-même. Leningrad, lui aussi, n'y est pas arrivé à bon compte : il n'y a pas de ville dans le monde qui ait sacrifié autant de vies à la victoire. Son histoire, c'est l'histoire de toute la Guerre pour la Patrie : si nous sommes entrés à Berlin, c'est aussi parce que les Allemands ne sont pas entrés à Leningrad. Ils étaient à côté ; leurs batteries étaient postées aux stations terminus des tramways de la ville. Quelques kilomètres seulement les séparaient de la perspective Nevsky et ils parlaient de ces kilomètres dans les lettres qu'ils écrivaient aux leurs. Ils ne comprenaient pas que ce qui les séparait de la perspective Nevsky c'était la fierté de la ville, la volonté de Staline, l'amour de la Russie.

Quiconque a vu l'accueil réservé par Leningrad aux vainqueurs n'oubliera jamais ce jour ; il y avait en cela quelque chose d'infiniment humain, quelque chose qui vous bouleversait jusqu'aux larmes. C'est que nombreuses sont encore dans la ville les maisons à demi écroulées et on y voit trop de jeunes filles pâles... La ville accueillait ses défenseurs. J'ai vu, près de l'usine Kirov, de vieux ouvriers embrasser les combattants ; je ne saurais le raconter : c'était trop compréhensible et trop inexprimable. Une femme cria : « Serge ! » elle venait d'apercevoir son fils, lieutenant aspirant. A ses côtés, une autre femme se mit à pleurer de joie, murmurant : « On s'est rencontré... Une telle joie !... » Celle-là n'attendait personne : tous ses proches avaient péri à Leningrad, mais elle se réjouissait de la joie, je ne dirai pas : « d'autrui », car il y a des heures



DURANT LE SIEGE, LES OBUS TOMBAIENT SANS ARRÊT SUR LA VILLE. VOICI UN CARREFOUR AUSSITÔT APRES UN BOMBARDEMENT.



CONTRE L'AVIATION, LA VILLE TENDAIT CHAQUE JOUR DES BARRAGES DE BALLONS. AU FOND, LA CATHEDRALE SAINT-ISAAK.



SOUS LE TERRIBLE FEU ADVERSE, LES HOMMES ET LES FEMMES DE LENINGRAD GARDAIENT UN MAGNIFIQUE COURAGE.



LES INFIRMIERES NE CESSERENT DE SE DEPENSER SANS COMPTER...



SI LES ALLEMANDS AVAIENT PENETRE DANS LA VILLE, ILS SE SERAIENT HEURTES AUX DEFENSES ELEVEES PAR LA POPULATION.



VOICI UNE MAISON FORTIFIEE, PROTEGEE PAR UN REMPART DE PIERRES, DE RAILS, DE TUYAUX, DESTINEE A FAIRE ECHEC AUX CHARS.



LE PRESIDENT DU SOVIET DE LENINGRAD DANS UNE RUE ATTEINTE.



QUAND LE SIEGE FUT ENFIN LEVE, HOMMES ET FEMMES COMMENCERENT A REBATIR CE QUE LA MITRAILLE AVAIT DETRUIT.

où ni la douleur, ni la joie ne sont plus « d'autrui ». Cette rencontre de Leningrad avec les troupes de la Garde contenait l'explication de notre victoire : l'unité du peuple. Je suis convaincu que jamais les défenseurs de la Ville éternelle n'oublieront ses pierres et ses hommes ; des années passeront et au Kazakhstan, en Arménie ou en Sibérie, ils feront le récit de ces avenues larges comme le cœur humain, le récit du cœur des gens de Leningrad, qui embrasse le monde ; et le natif de Penza dira : « Je suis de Leningrad », car il a eu sa deuxième naissance dans le feu de cette ville.

Nous lisons souvent le mot « rétablissement » ; il semble un peu froid, car ce n'est pas aux seules maisons que nous pensons ; d'ailleurs, les maisons mêmes sont désormais vivantes pour nous, tels des hommes. Les habitants de Leningrad ont toujours veillé avec un amour fervent sur la vie de leur ville. Ils la soignent comme un convalescent. Ils le font sans phrases, d'une façon naturelle, intimement ressentie. Ce qui les aide, c'est cette discipline d'âme qui embellit la vie. Ils savent qu'on peut se passer de grossièretés tout en voyageant dans un tram bondé, qu'on peut même, après une longue journée de travail, sourire affablement à son voisin dans un jardin public. La victoire, ils la ressentent doublement : leur ville a été le front ; et ils regardent avec tendresse les fleurs dans les parcs : les capucines, les giroflées, le réséda ont remplacé les pommes de terre. Il est vrai qu'il y a encore peu de fleurs, mais les arbres sont verts d'une verdure toute particulière : ils ont plus d'espace qu'auparavant. Pour l'accueil des combattants, les jeunes filles ont cueilli beaucoup de fleurs des champs qui ont poussé là où récemment encore il y avait les entonnoirs des obus, sur les tombes des héros ; il n'y avait pas de fleurs plus dignes de couronner les soldats qui avaient rompu le siège.

Quelle n'est pas la rapidité avec laquelle les gens de Leningrad font guérir les plaies des maisons ! Des jeunes filles debout sur des échafaudages disent en riant : « C'est une réparation cosmique... La chirurgie viendra ensuite... » Les chevaux du pont Anitchkov sont déjà remis en place. Les lions et les griffons sont déjà guéris. Mais Leningrad ne s'en tient pas là. Il ne veut pas devenir une ville de province. Il estime ne pas avoir assez de mains et de cerveaux ; ici, chacun travaille et pense pour plusieurs, pour soi-même et pour ceux qui ont péri. Et voilà que de merveilleuses crèches surgissent dans cette ville où, récemment encore, il n'y avait pas de traîneaux pour transporter les cadavres au cimetière. Voilà des livres, des journaux admirablement édités : les machines sont usées, mais les hommes veulent que leurs livres, que leurs journaux présentent bien, ils le veulent à tel point que la volonté remplace la technique. Une affiche est collée au mur : « Exposition des chiens de service et des chiens ayant survécu au blocus » ; des chiens bergers encore bien maigres accueillent avec un joyeux aboiement les visiteurs et des petits enfants encore pâlots contemplant « Dina », celle qui a repéré cinq mille torpilles, sauvant la vie à de nombreux défenseurs de Leningrad.

Les écrivains de Leningrad discutent parfois la question s'il faut, oui ou non, rappeler le souvenir des souffrances passées. Discussion superflue : tout le monde comprend qu'on





TRES VITE, LA VILLE REPRIT SON RYTHME NORMAL. CHACUN S'EMPLOYA A DEGAGER SA MAISON DE LA CARAPACE PROTECTRICE L'AYANT ENCOMBREE PENDANT DES MOIS ET DES MOIS.

ne peut ni oublier le passé, ni vivre dans le passé seul. La victoire est venue et les hommes regardent avidement vers l'avenir; mais ces hommes ne sont plus les mêmes qu'en juin 1941. Ce qui sépare ceux-ci de ceux-là, ce ne sont pas quatre ans, ce sont des siècles. Leningrad ne peut ni ne veut oublier ses souffrances: un adulte ne peut ni ne veut vivre comme un adolescent. Mais se souvenant des souffrances, Leningrad pense au bonheur et c'est le bonheur qu'il construit.

On a peine à voir les ruines des palais de Peterhof et de Pouchkine: ceci est irréparable. A Pouchkine, l'aspect extérieur du palais peut être encore conservé; mais le palais de Peterhof est inguérissable; mieux vaudra le laisser en tant que ruines majestueuses, pareilles aux ruines de l'Acropole, témoignant devant nos arrière-neveux du génie de l'architecte et de la barbarie des fascistes. Trois mille arbres ont péri dans le parc de Peterhof, qui est devenu clairsemé, comme l'Europe. Dans le parc de Tsarskoïe-Selo, la statue du poète inspiré

est toujours à sa place; elle a été enterrée; ailleurs fut retrouvé le chapeau de Pouchkine, on l'apporta, le remit en place; et de nouveau les lieux sacrés inspirent la jeunesse. La statue de la déesse de la paix fut retrouvée gisant à terre: les Allemands l'avaient jetée au bas de son piédestal. Elle a repris sa place à présent. C'est cette statue dont écrivait jadis Innokenty Annensky:

« Que l'éternité me soit accordée et je donnerai l'éternité Pour l'indifférence aux offenses et aux années. »

Il ne savait pas que la statue tant aimée de lui allait voir l'agonie du palais. Mais Leningrad se souvient de toutes les offenses, de toutes les années; Ville éternelle, il donnera l'éternité pour sa grande mémoire.

Nous le savons maintenant: il vivra, il vivra une vie encore plus grande qu'auparavant. La Russie l'a aidé aux jours du siège; elle l'aidera à se remplir à nouveau d'hommes, d'objets, de sons. J'ai vu au Jardin d'Été un bébé regarder l'éclipse du soleil. Tout s'assombrit du coup, les oiseaux se démenaient affolés, un vent froid souffla. Le

bébé dit: « Bah! Quand on tirait du mont Voronya... » L'éclipse a duré des années pour Leningrad. Mais à présent il voit une lumière pleine, abondante.

La nuit, de Strelka, je regardais la mer et je pensais encore au sort de notre Patrie: elle est partie pour un grand voyage. Pétersbourg fut conçu comme « une fenêtre donnant sur l'Europe ». Il y a longtemps de cela, très longtemps... Il y a longtemps que la Russie est devenue une partie de l'Europe, indétachable de l'Occident. Et si de jeunes officiers — les insurgés de décembre 1825 — ont porté l'idée de la liberté des bords de la Seine jusqu'à la place du Sénat, l'idée de la justice, partie des bords de la Néva, a atteint les places parisiennes. Nous fûmes jadis une terre inconnue, une tache blanche sur la carte, les confins spirituels du monde. Nous sommes devenus le cœur de l'Europe, porteurs de ses traditions, continuateurs de ses audaces, ses bâtisseurs et ses poètes. Le vent de la mer, plein de sel et de vie, nous parle du grand voyage, de la grande responsabilité de chaque citoyen soviétique.



MAINTENANT, LENINGRAD EN PAIX A RETROUVE LA JOIE DE VIVRE. A LA POINTE DES ILES KIROV, PROMENADE CELEBRE, LES FLANEURS DU DIMANCHE VIENNENT A NOUVEAU REVER.

RÉALITÉS POLONAISES

Il semble que le destin s'acharne sur certaines races, et non seulement par leur faute. Bien des facteurs conditionnent l'évolution historique et sociale des nations.

En premier lieu, peut-être, leur situation géographique et la nature de leur sol. La Pologne en est un exemple frappant : elle représente une race, elle n'évoque pas de cadre naturel.

Pas de situation géographique précise : la plaine euro-asiatique ne connaît guère de limites naturelles. Les masses humaines s'y détendent et s'y compriment dans un espace indéfini. Les peuples qu'elles composent sont parents par le sang, sinon par la langue. Ils n'ont pour se différencier que leurs passions et la force momentanée. Nulle logique naturelle ne guide leurs pas, quelle que soit la direction vers laquelle ils se meuvent. De la Baltique à la mer Noire, ils peuvent s'épancher et refluer comme la mer vers les grèves du Mont Saint-Michel.

Sur les steppes de l'Asie centrale comme dans les rues de Moscou, la foule passe et ne s'arrête pas.

Rien d'étonnant, par conséquent, que parmi les États libérés ou détachés de l'axe, aucun n'ait valu aux trois Grands Alliés d'aussi grandes complications. La Pologne est un problème capital pour l'Europe. Une nation d'au moins 25 millions d'hommes est presque un Grand État pour l'ordre de grandeur de notre continent. Géographiquement, cette nation commande la position-clé entre l'Est et l'Ouest. La future paix européenne dépend, dans une large mesure, autant de la politique suivie par l'État polonais que de celle adoptée à son égard par ses puissants voisins.

Longtemps le monde germanique a monté la garde à l'Est, à travers les territoires qu'habitent les Polonais. Aujourd'hui, le déclin des Germains va remplacer leurs sentinelles par celles des Slaves de l'Est. Toujours à travers le territoire polonais. Et comme 25 millions d'hommes ne peuvent être négligés, ni exterminés, ils sont toujours là. Là et ailleurs, dans le monde, partout où leurs émigrations et leurs malheurs successifs les ont conduits à recréer des colonies, inassimilables par les peuples où elles s'implantent, mais sur lesquels leurs passions agissent. Au profit duquel de ses voisins européens, le fort ou le faible, l'appoint polonais va-t-il jouer ? et son avoir humain à l'étranger ?

**

Pour la Russie, la question est vitale.

Au point de vue territoire, l'ancienne ligne Curzon ne donnait qu'une satisfaction relative à ses besoins. Compte non tenu de la Polésie, qui ne servait que de lien, les territoires qui se trouvaient à l'Est de cette ligne revêtaient toute une importance politique.

Le doigt de gant de Vilno constituait le dernier vestige du « cordon sanitaire ». Il était destiné à empêcher la jonction de la Russie des Soviets avec la Lituanie, par là à protéger Königsberg et Memel. L'attribution incontestée à l'U.R.S.S. des républiques baltes lui enlève toute signification.

L'Ukraine polonaise constituait, par contre, un problème plus irritant. L'Ukraine avait toujours été, pour l'Empire comme pour les Soviets, un point crucial de l'unité des territoires russes. Un point vulnérable aussi, sur lequel s'étaient toujours concentrés les efforts diviseurs de l'unité slave. A deux reprises au cours de ces 25 dernières années, l'Allemagne, dès ses premières victoires, s'était empressée de constituer une Ukraine indépendante. Et, autant que la Pologne, plus peut-être qu'elle, l'Ukraine avait tout pour faire un grand État. Il ne lui manquait, à sa différence, que la volonté de le faire. Or, la volonté est une chose qui s'insufflé parfois...

La Russie des Soviets a voulu en terminer avec cette menace historique. Il semble que dans la partie qu'elle contrôle elle y soit parvenue. Par la déportation et par l'exécution systématique, elle a éliminé tous les cadres d'une éventuelle indépendance ukrainienne. La nouvelle génération, idéologiquement et culturellement élevée dès le berceau, paraît sûre. Aucun souvenir, aucun vestige du passé ne viendra plus troubler sa foi russe. Mais il subsistait un noyau d'irréductibilité en Ukraine polonaise, et tant qu'il subsiste un ferment, le levain peut lever. Un petit groupe d'intellectuels, un

minuscule cadre politique peut suffire à transmettre une foi nationale, à réserver l'avenir sous toutes les dominations. La Russie ne se sentira en sécurité que le jour où elle aura pu, en Ukraine polonaise, procéder aux mêmes éliminations complètes qu'elle a pu faire à l'Est de l'ancienne frontière. L'œuvre qu'elle a réalisée est compromise tant qu'il restera, à ses portes, un foyer possible d'irréductibilité. Sur ce point, le réalisme stalinien ne transigera jamais.

A l'Ouest de l'ancienne ligne Curzon, se pose encore pour la Russie un problème politique vital.

Là le germanisme a la face de Janus, alternativement complice et éternellement adversaire. Pour que la Russie soit sûre, définitivement, il faut qu'une des deux faces disparaisse, la face ennemie. Mais cela ne présuppose pas la disparition de l'Allemagne. Aucun connaisseur politique n'a supposé un seul instant qu'il fût possible même au froid réalisme slave d'exterminer 70 millions d'hommes. Peu de gens bien informés s'étonnent des méthodes employées par les Russes dans leur zone d'occupation à l'égard du peuple allemand. Là encore joue l'enseignement de Lenine : destruction systématique, absolue des anciennes élites et des anciens cadres, puis formation au sein du peuple de dirigeants nouveaux, soigneusement éduqués, dont on sera sûr *parce qu'ils ne connaîtront jamais autre chose...* Pour cela, une précaution qui soit en même temps un pont... un peuple dont la culture se rapproche de celle du peuple germanique, qu'il faut rééduquer. Staline dès lors sera sincère lorsqu'il désirera une Pologne libre, forte et indépendante. Elle sera le filtre par lequel le Germain ne retiendra de la culture slave que ce qui lui sera assimilable.

Une marche et un pont. Sécurité et expansion. La fortification antique avait déjà connu les ouvrages qui protégeraient les portes et favoriseraient les sorties...

**

Pour le monde anglo-saxon, le problème polonais n'est pas moins vital.

Dans ce conflit d'idéologies qui déchire le monde moderne, il faut bien que la démocratie socialiste s'arrête quelque part au contact de la démocratie conservatrice. Tout porte à croire que le capitalisme, sous une forme plus ou moins évoluée, se survivra encore longtemps dans le continent américain. Mais il s'y voit menacé, d'où l'importance qu'il attache à son avant-poste britannique. Or les bombes volantes et autres fusées en avaient repoussé les frontières, la bombe atomique étend à l'infini la zone de surveillance des arsenaux possibles. Hier le Rhin, aujourd'hui le Danube... Les deux géants américain et russe ne désirent d'ailleurs nullement entrer en conflit. Il leur faut un *no man's land* où les deux influences se rencontrent, sans trop se heurter, comme des patrouilles adverses se croisent dans la nuit. Un terrain de manœuvre et un champ d'expériences. Tel sera le destin de l'Allemagne. Mais pour empêcher le *no man's land* d'être occupé en permanence, il faut en avant de lui un pays perméable qui filtre à bon escient l'idéologie orientale, un filtre réglable dont on puisse contrôler le débit.

Pour les Anglo-Saxons aussi, la Pologne doit jouer ce rôle. Mais ils entendent en conserver le réglage.

Ils tâcheront donc, par tous les moyens, de sauver quelque chose des anciens cadres polonais. Quelque chose qui, sans eux, sans leur protection de tous les instants, serait irrémédiablement condamné. Quelque chose qui ne vive donc, qui ne subsiste et qui ne dure que par eux. Des condamnés à mort en sursis dont ils détendront la grâce.

C'est ce qui donnera un caractère si réactionnaire, de prime abord, aux combinaisons qu'ils soutiendront, aux hommes qu'ils imposeront dans leurs négociations. Peu importe qu'ils soient socialistes, démocrates, authentiquement paysans. Ils apparaîtront nécessairement réactionnaires du fait qu'ils accepteront d'être les avant-postes de la démocratie conservatrice. Mais ils ne pourront faire autrement, puisque leur existence serait impossible dans la démocratie socialiste en vertu de la doctrine de Lenine. Ils seront le paravent derrière lequel se reconstituera la barrière allemande. Le seul moyen pour les Anglo-Saxons de maintenir une Allemagne assagie est de la faire gouverner par des hommes qu'ils aient dans

leurs mains. Le seul moyen de les garder en main est de les faire vivre sous la menace. La menace serait une Pologne intégralement russifiée parce que les Alliés n'auraient pu lui maintenir leur soutien.

Anglais et Américains sont donc aussi sincères que Staline quand ils veulent une Pologne libre, forte et indépendante. Seulement ce n'est pas la même...

**

Il y aura des feintes et des contre-feintes, des avances et des reculs. L'Europe aura, dans la Pologne, un dynamomètre qui lui permettra d'apprécier la puissance relative des deux grands blocs opposés.

L'accord du 22 juin n'était qu'une étape. Les Russes renoncent à imposer intégralement le Gouvernement de Varsovie, sans racines profondes dans le pays, et composé d'hommes par trop obscurs. Les Anglo-Saxons abandonnent le Gouvernement de Londres trop intransigent et trop loin des réalités. Ils lâchent du lest, sacrifient les grands propriétaires terriens au rôle social périmé, dans l'espoir de conserver les leviers de commande économiques. L'industrie silésienne leur permet, à la rigueur, d'influencer encore les pays danubiens. Le choix final incombera sans doute à la Pologne. Mais versatile, divisée, orgueilleuse, elle servira probablement en fin de compte la volonté la plus forte. Et un nouveau Spengler allemand, constatant à nouveau que les dés sont jetés dans le plateau de fer, posera probablement la question qui obsède l'Europe : qui, mais qui donc osera les relever ?

Les grands intérêts des peuples sont permanents, mais les hommes passent. La Pologne a toujours témoigné de la fragilité des grands desseins.

La masse slave oscille, perpétuellement attirée vers l'Est et vers l'Ouest. Peut-être l'avenir la verra-t-elle à nouveau refluer sur les steppes de l'Asie centrale, en Mongolie extérieure, vers le Sin-Kiang ou bien, du haut de la barrière afghane, jettera-t-elle ses regards vers la riche plaine hindoue. Alors le destin polonais changera une fois de plus de sens. Peut-être aussi une confédération danubienne, reconstituée de Vienne, soudera-t-elle l'industrie polonaise à l'agriculture balkanique. Ce qui est sûr, ce qui subsistera, c'est la volonté qu'a ce peuple de former une nation. Tant qu'il subsistera un Polonais, nul n'aura jamais le droit de dire : Finis Poloniap.

C'est dans cet esprit que le ministre des Affaires étrangères de Grande-Bretagne a traité des affaires polonaises dans son discours du 20 août à la Chambre des Communes. Il a déclaré avoir reçu l'assurance que les Polonais qui reviendraient de l'étranger s'établiront en Pologne jouiront des mêmes garanties personnelles et verront leurs propriétés traitées de la même façon que pour ceux qui étaient restés dans le pays. Les élections seront libres, le secret en sera respecté. La religion enfin est absolument libre, et le demeure. La Presse mondiale sera admise en Pologne et pourra diffuser des nouvelles sans intervention de la censure.

M. Bevin a enfin annoncé qu'il avait demandé au généralissime Staline si les troupes soviétiques seraient retirées de Pologne. Il lui fut répondu qu'elles le seraient effectivement, à l'exception d'un petit nombre dont le maintien est nécessaire pour assurer les communications avec les troupes russes en Allemagne. « Avec toutes ces assurances, a dit M. Bevin, je recommanderais aux Polonais d'outre-mer militaires et civils de rentrer dans leur pays et d'y assumer leurs responsabilités dans l'édification de la nouvelle Pologne. »

Le nouveau gouvernement britannique ne renonce en aucune façon à la coopération avec la Russie. Il la subordonne seulement à l'observation de certains principes fondamentaux de moralité politique. La Pologne restera libre de ses destins, dans la mesure où elle saura le vouloir. Mais après une prise de position aussi nette, les nations occidentales qui ont su s'élever contre les formules d'inspiration nazie sous le régime des « colonels » ne sauraient l'abandonner à un « nouveau totalitarisme » sans perdre du même coup, et définitivement, toute leur force spirituelle. Pour ne pas redevenir le péché de l'Europe, la Pologne doit en constituer l'examen de conscience.

François TALLARD.

LIBEREE DES JAPONAIS, LA COREE REDEVIENT LE "PAYS DU MATIN CALME"

Parmi tous les territoires d'Extrême-Orient à l'ordre du jour du fait de la capitulation du Japon, la Corée ou "Pays du matin calme" est un des plus importants. Terre de montagne entre lesquelles s'intercalent des plaines littorales au sol fertile, la Corée compte 23.000.000 d'habitants pour 218.650 km² (105 habitants au km² contre 76 seulement en France). La Corée est le deuxième pays du monde pour la pêche, le quatrième pour la soie grège et le soja, le septième pour le riz, le dixième pour l'or, le treizième pour le coton, le seizième pour le fer et la fonte, le dix-neuvième pour la houille et l'acier, etc.

Le 29 août — jusqu'à cette année — était une journée de deuil pour la Corée : celle de l'Humiliation Nationale. Cette date, en effet, était l'anniversaire de son annexion par le Japon en 1910.

Pendant trente-cinq ans, la Terre du Matin Calme, comme la Walkyrie, aura dormi d'un sommeil léthargique, enveloppée d'un voile tissé de légendes et de souvenirs merveilleux, mais douloureusement meurtrie dans sa chair.

Quel sera son réveil? Au milieu d'un « beau et vaillant chevalier », va-t-elle, comme toujours au cours de son histoire, ne trouver à ses côtés que des convoitises inquiétantes?



CETTE PETITE COREENNE MANIE SES BAGUETTES AVEC ART.



UN SPECIALISTE DU CHAPEAU COREEN. CELUI-CI EST EN CRIN DE CHEVAL, AVEC MONTURE DE BAMBOU.



VOICI LE JEU NATIONAL, LE FAMEUX JEU D'ECHECS COREEN.



SUR LE YALOU-KAN, EN HIVER, IL FAUT FENDRE LA GLACE SI L'ON VEUT ESPERER PRENDRE DU POISSON.



La reine Min Ha Heung, que les Nippons passèrent par les armes dans la nuit du 8 octobre 1895.



Ce notable coréen s'évente un instant avant de reprendre sa promenade.



Ce marchand de primeurs s'en va allègrement vendre ses légumes à la ville.



L'aisance d'un paysan coréen se mesure... à la longueur de sa pipe!



Le dernier empereur de Corée, Yi Heui, qui fut empoisonné par les Japonais en janvier 1919.

A la conférence du Caire (26 novembre 1943), Tchang Kai Chek et Roosevelt affirmèrent que, « conscientes de l'esclavage qui a été imposé au peuple coréen, les trois puissances étaient résolues à agir de manière qu'en temps voulu la Corée devienne libre et indépendante. »

Il reste encore à gagner la Russie à un point de vue identique pour que ce peuple bon, intelligent et doux prenne enfin conscience de ses possibilités.

Jusqu'ici, pour avoir cru que les esprits tutélaires de leurs magnifiques montagnes roses ou mauves, de leurs fleuves et de leurs forêts les garderaient de l'envahisseur, les braves Coréens n'ont encore jamais pu résister aux convoitises de leurs puissants voisins.

L'histoire attachante de ce pays apprend toutefois que, si la Corée fut vassale de la Chine depuis le général Yi Tai Djo, premier représentant de la dernière dynastie des Yi, qui dura cinq cent douze ans (1392-1904), jusqu'à l'annexion par le Japon, elle s'accommoda fort bien d'une tutelle qui ne se manifestait, au reste, que par l'envoi d'ambassadeurs aux empereurs de Pékin.

La première invasion japonaise dans le sud de la péninsule remonte à 1019. Mais on se rappelle surtout celle du trop célèbre Hideyoshi, dont l'armée comptait 200.000 hommes. Elle remonte à 1592, la troisième étant de 1597.

Ces tentatives de mainmise sur la Corée par le Japon furent repoussées grâce à l'aide qu'apportèrent les Ming.

Plus près de nous, tandis que les Nippons étaient en proie aux luttes intestines qui se terminèrent par la restauration du Tenno à sa place d'empereur, il faut signaler encore les velléités du clan des Satsouma d'envahir la Corée pour affirmer la force japonaise aux yeux des grandes puissances. Le moment fut toutefois jugé peu favorable et les Satsouma invités rudement par leur souverain à se tenir cois.

Nous abordons alors la période moderne. En 1876, la Corée commence à signer une série de traités avec le Japon, les Etats-Unis, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie, la Russie et la France. Dès lors, elle est ouverte aux étrangers.

Le Japon ne tardera pas à introduire un agent du nom de Hanabousa, qui profitera habilement des divergences politiques entre le parti de la reine Min Ha Heung et celui du régent, le Tai Ouon Koun, et fomentera des émeutes en 1882 et une véritable révolution sanglante en 1884.

Pendant les dix ans qui précédèrent la guerre sino-japonaise de 1894-1895 — provoquée par un litige relatif aux droits de souveraineté sur la Corée — les intrigues

se multiplièrent. Puis, sans déclaration de guerre, le Japon lança son attaque sur la Chine qui s'effondra rapidement. La victoire japonaise libéra la Corée de l'influence chinoise. En fait, dès le 9 janvier 1895, où il proclama l'indépendance coréenne, on peut dire que l'ingérence du Japon fut totale, c'est-à-dire bien avant le 17 avril 1895, date du traité de Shimonoseki qui mit fin à la guerre sino-japonaise.

Les Nippons usaient de tous les moyens, même les plus abjects. C'est ainsi que dans la nuit du 8 octobre 1895, les *soshis* japonais qui doublaient soi-disant la garde personnelle de la reine Min, dans le vieux palais, le Kiong-Bok-Koung, passaient par les armes la souveraine et les dames de la cour. La reine n'avait pu échapper aux féroces rancunes de ceux pour qui elle avait été un rude adversaire politique.

Le 5 février 1904, les chancelleries d'Europe accueillirent avec joie la nouvelle que le Tsar et le Mikado semblaient s'être mis d'accord sur une formule de com-

promis au sujet de la Corée, éternel objet des convoitises en Extrême-Orient. C'est précisément ce jour-là que choisit le Japon pour perpétrer la félonie qu'il renouvelerait le 7 décembre 1941 à Pearl-Harbour. La flotte japonaise coula au large de Port-Arthur les trois meilleures unités de l'escadre russe et s'assura ainsi la maîtrise de la mer avant même que la guerre fût déclarée.

Les Nippons s'emparaient aussitôt du pouvoir en Corée et invitaient tous leurs aventuriers à venir s'installer en pays conquis. Le protectorat officiel fut établi le 17 novembre 1905, après le traité de Portsmouth (5 septembre 1905), sur l'instigation même, selon son propre témoignage écrit, du président Théodore Roosevelt, grand ami du Japon et admirateur de ses prouesses militaires. Théodore Roosevelt opposa donc une fin de non-recevoir à la lettre de protestation que lui adressa l'empereur de Corée... et ce fut, le 29 août 1910, l'annexion pure et simple...

Tenter d'établir la liste de toutes les exactions, de

toutes les tortures et de toutes les humiliations qui furent infligées au peuple le plus doux de la terre par celui qui est le plus cruel est impossible dans le cadre d'un tel article. On évoque Buchenwald et Oradour.

On se bornera à mentionner les massacres du 1^{er} mars 1919. Ce jour-là tout le peuple assistait aux funérailles de l'empereur Yi Heui, empoisonné par les Japonais, ce Yi Heui qui avait abdiqué en 1907 en faveur de son fils, faible d'esprit que ne connurent jamais ses sujets. Trente-trois notables coréens proclamèrent ce jour-là l'indépendance de leur pays au monde entier, après avoir envoyé une délégation à Versailles qui résonnait encore des échos wilsoniens. La démonstration pacifique qui eut lieu sur tout le territoire fut sauvagement réprimée. En moins de trois semaines, 32.000 hommes et femmes furent jetés en prison. Environ 100.000 furent tués ou blessés, parmi lesquels des vieillards, des jeunes filles et des enfants.

Le 28 mars 1919, plus de mille personnes sans armes furent tuées pendant une démonstration de trois heures faite à Séoul. Les gens furent flagellés, fusillés ou passés par le fil de la baïonnette. Les femmes, en particulier, mises à nu, furent traînées dans les rues et fouettées jusqu'au sang devant la foule, spécialement les membres des familles des chefs du mouvement. Les emprisonnés furent torturés et, s'il en fut ainsi dans la capitale, ce fut bien pis en province.

Le 15 avril 1919, à Chai-Am-Li, village du district de Sou-On, l'Oradour coréen, trente-neuf maisons furent cernées par des soldats japonais en armes, pour que personne ne puisse sortir. Puis, ces demeures furent incendiées. Quarante-deux maisons à Sou-Tchon et vingt-cinq à Houa-Son-Ri, districts de Sou-On, furent détruites de la même manière.

Un million et demi de Coréens, spoliés, s'enfuirent en Sibérie et en Mandchourie. Des milliers d'entre eux s'installèrent dans le district de Kan-Do, où ils espéraient être en sûreté en territoire chinois. Des maquisards coréens ayant réussi à infliger des pertes sérieuses à une patrouille japonaise lancée à leur poursuite, les Nippons, furieux de ne pouvoir atteindre les coupables, assassinèrent quatre mille Coréens dans le Kan-Do et les brûlèrent.

Au moment du grand tremblement de terre de Tokyo et Yokohama, en 1923, si neuf mille Coréens périrent du fait du cataclysme, cinq mille autres furent aspergés d'huile et brûlés vifs par la police, la troupe et la populace qui les accusaient en bloc de piller les décombres et d'empoisonner les puits.

En 1929, à la suite d'un incident entre étudiants, un Japonais ayant insulté une Coréenne, les condisciples de cette dernière se mirent en grève et un vaste mouvement de rébellion fut parallèlement maté dans le sang de milliers d'innocents.

Nous voici au terme de ce court aperçu sur cette étrange et attachante Corée. Que lui réserve l'avenir?

Quelle forme de gouvernement saura-t-elle se donner? Il n'est pas question de voir monter sur le trône le fils aîné de Yi Heui, qui a été marié de force à une princesse japonaise. Il y a bien son jeune frère qui a vécu, dit-on, caché en Corée, mais son peuple ne semble guère attaché à la monarchie.

Un gouvernement provisoire à la tête duquel se trouve Kim Kou, installé à Tchoung-King, a déclaré officiellement la guerre au Japon après Pearl-Harbour, avec ses 35.000 hommes.

Yi Sing Man, son représentant aux Etats-Unis, a pu prouver aux Alliés que les Forces Coréennes de l'Intérieur (F.C.I.), en fournissant de précieux renseignements et en sabotant la machine de guerre japonaise, avaient contribué, dans une mesure non négligeable, à la défaite japonaise.

Grâce à l'appui réel des Nations Unies, la Corée peut donc caresser maintenant le rêve d'être enfin le pays des matins calmes.

Maurice BLEIN



LA COREE (218.650 KM²) COMPTE 23.000.000 D'HABITANTS.

LE PROBLÈME DE L'ÉDUCATION VU PAR...

le professeur au Collège de France **Henri WALLON**

EN ce moment, l'intérêt pour les problèmes d'éducation est général. Il en est ainsi à toutes les époques de changement politique ou social. Car c'est l'avenir du régime en gestation qui se pose.

Tentatives de progrès ou tentatives de régression subissent la même loi. Mais leurs tendances sont opposées. Le fascisme a tout fait pour discréditer l'enseignement démocratique. Il y a opposé ses propres principes. Sur ce terrain, là aussi, il se voit battu, ce qui est peut-être plus grave pour lui que la défaite politique. Ce n'est pas une simple défaite de fait, c'est une défaite spirituelle. Il est battu dans les consciences qu'il voulait opprimer et qu'il a ressuscitées.

Son but avoué était de disqualifier la raison, l'exercice de l'intelligence, l'esprit de libre examen. « Croyez en Mussolini, suivez aveuglément Hitler, fiez-vous totalement au Maréchal, qui doit prévoir et penser pour vous. Formez des troupes dociles, qui s'exalteront dans le culte des chefs, et dont l'âme collective devra se façonner à l'obéissance enthousiaste et irréflective. Bornez-vous à être les instruments vigoureux des ordres prophétiques qui viendront d'en haut. »

En somme le fascisme décompose l'homme en deux fonctions qui doivent devenir l'attribut de castes différentes. D'une part le droit exclusif de décision à une poignée de privilégiés. D'autre part la masse, dont le seul droit est d'exécuter, de peiner, de se sacrifier. Dans les beautés du sacrifice le fascisme a pu chercher la source d'une mystique nouvelle. Sacrifice de gladiateurs. Dégradation du sacrifice, dont la beauté résulte du choix fait par l'individu entre des valeurs qu'il s'est rendu capable de concevoir et de comparer. Le fascisme a pu aussi exercer quelque séduction par les soins donnés à l'être physique, par l'attrait des sports, proposés comme but aux groupes de jeunesse.

En réalité, il est une mutilation de l'homme. Il ampute de son autonomie intellectuelle et morale celui qui n'accède pas à la caste des chefs. L'harmonieux concours des individus, tous solidaires dans leur tendance au plus large déploiement de leur personne, il le remplace par un esprit d'ignoble police, qui doit s'insinuer dans les masses au profit des « seigneurs ». Même distinction entre les nations qu'entre les individus. La race des seigneurs d'un côté, celle des serviteurs de l'autre.

Dans notre France devenue race de serviteurs, le gouvernement de Vichy voulait introduire la même structure. Les serviteurs les plus expressés du Seigneur étranger devaient devenir les seigneurs de leurs concitoyens. Et pour l'avenir deux recrutements distincts dès l'enfance. C'est ce que voulait instituer dans la nation la réforme universitaire proposée par les ministres du Maréchal. Un choix est indispensable, disait l'un d'eux, quelque sacrifice qu'il présente pour la masse des non-élus. Cette sélection faite vers 11-12 ans devait être en fait irrévocable. Car dès lors l'éducation devenait divergente. Pour les futurs dirigeants une culture si éloignée de toute application pratique qu'elle ne pouvait devenir qu'un privilège de mandarins. Pour tous les autres une culture de seconde zone, uniquement tournée vers la profession.

Avant même la libération ces intentions ont été déjouées par le corps enseignant dans son ensemble. De quelque façon qu'on ait cherché à flatter ses routines, le sentiment national a été le plus fort. La discussion des réformes universitaires, commencée dans la clandestinité, se poursuit dans ses groupements professionnels ou dans ses groupements issus de la résistance. Sur les buts, sinon sur les modalités, l'unanimité est faite. A quelque poste que doive accéder l'individu dans la société, il a droit au développement le plus total de ses aptitudes. Ce serait un crime de lui faire ou de lui laisser aliéner quoi que ce soit de sa nature tant spirituelle que physique. Droit à son âme, droit à son corps pour le plus grand profit de la nation.

Quelque enseignement spécialisé qu'il doit recevoir selon des aptitudes personnelles et selon les besoins de l'économie sociale, de ces enseignements doit résulter une culture qui l'unisse à tous les autres. Il y a des étincelles d'humanisme dans tout ce qui fournit matière à l'activité de l'homme. A nos méthodes pédagogiques de les allumer. A nos programmes de les ménager.

Entre les deux nous devons établir une cohésion profonde. Les études dont l'objet était spécifiquement intellectuel ont donné lieu à des méthodes abstraites et verbales qui séparent graduellement l'enfant de ses activités et de ses intérêts les plus spontanés. Elles le font vivre à travers deux mondes entre lesquels la liaison s'opère mal et tardivement, quand elle s'opère. L'apprentissage purement manuel mène à des routines où risquent de s'abolir la curiosité intellectuelle et le goût du travail. Il fait vivre ceux qui l'ont subi dans un monde monotone, écrasant, d'où ils ne savent trop souvent comment s'évader : à côté de sublimes réussites, que d'efforts stériles ou funestes ! Ce serait un crime de ne pas chercher à unir ces deux mondes pour les uns, à dilater pour les autres le monde étroit où ils végètent, à ne pas faire qu'il y ait pour tous, dans la société, communauté fondamentale de formation intellectuelle et morale.

Il ne doit pas y avoir, dans l'avenir, d'enseignement qui reste étranger non seulement à la culture humaniste, mais à un individu quelconque. Les bienfaits culturels du travail manuel ne doivent pas rester interdits à l'intellectuel, ni inversement ceux du travail intellectuel au manuel. Ainsi se réalisera sans doute un jour cette éducation « polytechnique » dont Karl Marx énonçait au siècle dernier déjà la nécessité, afin de réaliser l'homme complet que doit être l'homme émancipé de demain, l'homme entièrement en possession de sa propre nature.

le Révérend Père **H.-D. NOBLE**

AL'ÉPOQUE actuelle de la France, il faut, pour nos jeunes, une éducation qui intègre l'homme et le Français, éducation humaniste et nationale, avant l'orientation professionnelle et avant l'insertion dans une forme politique préférée. Je dis : *avant*, il faudrait mieux dire : *en même temps*, de sorte que ces aspects fusionnent et qu'il n'y ait pas d'exclusive prononcée à l'endroit de l'un ou de l'autre.

Une éducation orientée dans un sens politique déterminé déforme, chez l'enfant, l'envergure universelle de son esprit, cloisonne son regard sur un espace rétréci, alors que la vérité du réel déborde à l'infini ces courtes vues. Systèmes sociaux ou formes politiques sont trop conditionnés aux circonstances mouvantes d'une époque pour demeurer inchangeables et mériter un enthousiasme éternel. Ceux qui, dans un âge avancé, ont vu passer tant de systèmes aujourd'hui défraîchis, prononcent avec sagesse que l'histoire est un perpétuel recommencement au sein de ruines successives. Il me semble que l'éducateur qui part d'un a priori politique pour dresser sa méthode éducative et ordonner son enseignement fraude les jeunes esprits qui doivent bâtir leur existence sur de l'immuable et non sur du changeant.

Il faut louer sans réserve l'éducation professionnelle qui assure le bon rendement du travail, et, par conséquent, la prospérité de la collectivité, de la famille et de l'individu. L'enseignement technique, l'apprentissage scientifique du métier, voire la spécialisation dans les études supérieures ordonnées aux professions libérales sont, de nos jours, une conquête incontestable dans l'éducation de l'homme. Cependant, l'exclusivité et la spécialisation à outrance comportent ce danger : la limitation du pouvoir universel de l'esprit qui est apte à s'assimiler tout ce qui est vrai et fécond pour l'existence. Le travail bien fait n'utilise que l'intelligence pratique, attelée à la fabrication utilitaire ou artistique. La spécialité scientifique ou littéraire n'ouvre qu'une partie du champ sans limite de l'esprit. Tout cela est de grande valeur, sans doute, mais à condition que ne soient pas éclipsées, dans le souci de l'homme, des valeurs plus grandes encore.

✱

Tout le monde reconnaît la nécessité d'une culture générale, quelles que soient les spécialités futures de la profession. Cette culture générale se restreint le plus souvent à une teinture plus ou moins consistante des différents savoirs, une sorte de résidu des connaissances qui sont l'objet plus approfondi des *humanités* classiques. Il est clair que toute instruction, même la plus technique ou la plus spécialisée, ne pourra que bénéficier de cet apport. L'homme moderne qui se veut cultivé ne saurait s'en passer.

Mais il y a un autre humanisme que j'appellerais *moral*, qui est plus que le complément de l'éducation mais qui en fait partie essentiellement. A lire nos programmes scolaires, on croirait que seule l'intelligence de l'enfant et de l'adolescent entre en ligne de compte. Mais se préoccupe-t-on avec pertinence de la formation de la volonté, de ce pouvoir interne d'assagir ses mœurs, de diriger son action sans la sauvegarde de principes d'honnêteté, de justice, de tolérance, d'entraide sociale, de dévouement au bien commun ? C'est une erreur de croire que cette éducation est réservée à la famille ou même à la liberté de chacun. Sans enseignement long et continu, à la fois théorique et pratique, l'homme est travaillé de trop de passions pour se passer d'une vigoureuse formation morale. Celle-ci commence sans doute au sein de la famille, mais elle doit se poursuivre dans le cadre de l'école. La société a besoin de bons ouvriers, de techniciens, d'ingénieurs, d'industriels, de commerçants, de professeurs, etc. ; mais elle a aussi besoin, à tous les étages, d'honnêtes gens, ayant du caractère, maîtres de leur turbulente sensibilité, respectueux de leurs devoirs, sachant se juger eux-mêmes et appuyer toutes leurs actions sur une règle morale universellement respectée. L'homme, par sa raison même, postule cet impératif des bonnes mœurs individuelles, familiales et sociales.

✱

Il faut encore parler de l'éducation religieuse, réclamée par un droit incoercible aussi bien de l'enfant que de ses parents. La liberté de conscience ne saurait être entravée ni brimée. Pour le croyant, sa foi représente sa plus haute valeur de vie, celle qui ordonne toutes les autres. Dans l'état actuel de notre pays qui réclame l'équité en même temps que la tolérance, cette éducation religieuse doit être assurée par l'école libre confessionnelle et, dans l'école d'État, par un enseignement confié, selon les diverses confessions, à des maîtres habilités à cette tâche.

M. Gilson, professeur au Collège de France, vient de lancer l'idée d'une éducation *nationale* dont la fin propre, directe et immédiate serait de former le Français de demain aux devoirs qui lui incomberont en tant que Français (cf. *la Vie intellectuelle*, avril 1945, p. 116-132). Nous sortons d'un cataclysme qui a uni, au service de notre patrie, les idéologies les plus opposées. Pourquoi, faisant taire tout esprit partisan, laïque ou chrétien, un enseignement méthodique, imposé à toutes les écoles et à tous les degrés, n'aurait-il pas pour fonction et pour but de susciter la volonté commune de former une nation compacte et indivise. Prendre la *réalité-France* comme objet de connaissance, n'est-ce pas en faire pour tous un objet d'amour et, par là même, susciter et consolider une amitié mutuelle entre Français ?

Ces quelques notations, en leur extrême brièveté, font abstraction de l'organisation pratique des programmes de l'éducation. Elles ne visent qu'à suggérer le bien-fondé d'une éducation intégrale.



800.000 ALLEMANDS ENVAHISSENT BERLIN

CES photographies ont été prises ces jours derniers à Berlin, dans la gare de Stettin, par un reporter américain. Elles illustrent parfaitement la situation créée par le déplacement de centaines de milliers d'Allemands résidant en Pologne et en Tchécoslovaquie et que la défaite a contraints à abandonner leur demeure.

Depuis le 1^{er} juillet dernier on estime à 800.000 le nombre des réfugiés allemands arrivés à Berlin en provenance de ces territoires. La plupart d'entre eux, à peine entrés dans la capitale, ont été obligés d'en repartir faute de nourriture d'une part, faute de logements en bon état d'autre part. Il en est résulté un nouvel exode inattendu d'hommes, de femmes et d'enfants, errant par les campagnes, allant de ville en ville, presque sans but. D'autres Allemands continuant pendant ce temps à arriver à Berlin en groupes désorganisés, et sans avoir reçu la moindre directive, le problème qui se pose aux Alliés est évidemment difficile à résoudre. Néanmoins, d'énergiques mesures sont prises pour mettre un terme, avant l'automne et surtout avant l'hiver, à cette migration massive.

Hitler avait promis aux Allemands de leur donner au moins dix siècles de bonheur. Ceux qui arrivent totalement épuisés en gare de Stettin, dans ce qui fut la capitale du Reich, ont tout le loisir de mesurer à sa juste valeur la félicité jadis promise par le demiurge hitlérien.

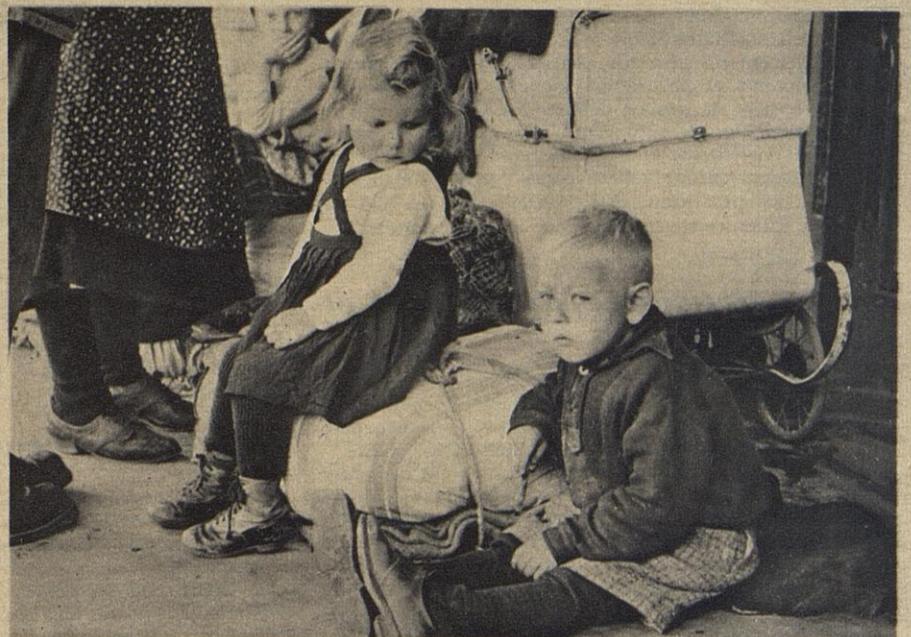
Leur malheur est peut-être grand.

Mais il l'est pourtant beaucoup moins que celui qu'avec leurs chefs ils ont infligé à des millions d'êtres européens qui, eux, ne revendiquaient rien, ne demandaient rien, rien d'autre que la paix et le pain quotidien...

EN GARE DE STETTIN, A BERLIN, CES GENS ATTENDENT DE QUOI SE LOGER. MAIS BIEN DES MAISONS MANQUENT...



ILS DORMENT AU HASARD DU PAVE, D'UN BANC, N'IMPORTE COMMENT, N'IMPORTE OU.



CE GOSSE AVAIT APPRIS A CRIER : « VIVE HITLER ! » IL FIXE DUREMENT L'OPERATEUR...



CETTE FEMME N'AVAIT PAS LU UN JOURNAL DEPUIS LE DEBUT DE LA DEBACLE. CELUI-CI N'EN PEUT PLUS. TOUT A L'HEURE, IL REPRENDRA POURTANT SA COURSE ERRANTE

A L'ECOUTE DU MONDE

Le discours de M. Bevin

Pour avoir obtenu l'approbation de l'opposition conservatrice, le discours prononcé par M. Bevin aux Communes, le 20 août, n'en a pas moins donné raison à ceux qui attendaient de sa part l'affirmation de nouveaux principes.

Sans doute M. Bevin a-t-il défini, sans ambages, la tâche qui s'impose aux « Trois Grands » aussi bien qu'aux autres nations et la nécessité de l'accomplir dans un esprit de tolérance et de compréhension mutuelles. Mais il a affirmé non moins nettement que cette tâche ne pouvait aboutir que dans une atmosphère de liberté démocratique à la fois dégagée de tous relents fascistes et de tous procédés plus ou moins renouvelés du totalitarisme.

Certains commentateurs ont voulu exprimer de cette prise de position une critique à l'égard du gouvernement soviétique. Appréciation toute gratuite. Il semble que M. Bevin ait seulement voulu dégager la démocratie occidentale, issue de la civilisation chrétienne, exaltée par la grande révolution française, parachevée de nos jours dans un sens de solidarité sociale, de toute affinité d'origine avec les autres formes de démocratie et de toute subordination. Ce n'est pas nier la démocratie russe que de dire qu'elle est adaptée au tempérament de son peuple, et ce n'est pas la diminuer que de lui préférer pour nous-mêmes celle que nous avons dans le sang.

Voilà ce qui se détache du discours de M. Bevin : une ardente foi démocratique, un non moins ardent désir d'entente entre les « Trois Grands » européens, la Russie, l'Angleterre et la France, une volonté d'accord intime entre l'Angleterre et la France pour la direction spirituelle de l'Europe reconstituée.

Sans doute la politique anglaise, aussi stable, on l'a dit, que celle du Saint-Siège, ne semble pas devoir changer notablement ses objectifs, mais elle aura dorénavant d'autres moteurs et partira de nouvelles bases. Pour la première fois, et de propos délibéré, la Grande-Bretagne s'agrége au continent européen : elle est prête à collaborer à la renaissance et, si nous pouvons dire, à l'humanisation de l'Europe ; elle accepte d'y lier son destin.

Tel est ce qu'il faut surtout retenir des paroles de M. Bevin. Elles marquent une date dans l'histoire.

La fin brusquée du « Prêt et bail »

L'attitude des Etats-Unis, fournisseurs de matériel de guerre et de produits alimentaires aux nations engagées dans le conflit, a passé par trois différentes phases : 1° les *Neutrality Acts*, emportant la prohibition de toutes livraisons et contrebande ; 2° le système du *Cash and Carry* (Payez et emportez) appliqué sans discrimination depuis le 4 novembre 1939 ; 3° la loi du *Lend Lease* (Prêt et Bail) promulguée le 11 mars 1941.

En fonction de cette dernière loi, qualifiée par Winston Churchill d'« acte le plus désintéressé de l'histoire du monde », et par les *Reynolds News* d'« une des armes les plus puissantes de l'arsenal américain », les Etats-Unis ont fourni à plus de trente nations pour 41 milliards de dollars (plus de deux mille milliards de francs au change actuel) de marchandises diverses, d'armes et de munitions.

La principale bénéficiaire de cette mesure exceptionnelle a été l'Angleterre, dont le compte débiteur à ce titre atteint 17 milliards de dollars. L'Angleterre est ainsi, de beaucoup, la nation la plus éprouvée par la suppression du *lend-lease*.

Sans doute le Prêt et Bail était appelé à disparaître à la fin des hostilités — le Congrès l'avait précisé — sous peine de devenir, comme l'a spirituellement observé un journaliste américain, non plus un *lend-lease*, mais un *lend-lose* (prêt-perte). Ce n'est donc pas le fait de sa dénonciation qui a déconcerté l'Angleterre, mais l'imprévu de sa soudaineté.

Pour apprécier la gravité de la situation de nos voisins, il faut savoir que l'Angleterre, pour avoir sacrifié à la bonne conduite de la guerre tout son actif économique, s'est prodigieusement endettée : comme l'a établi M. Attlee dans son discours du 25 août, ses importations de l'étranger, jusqu'à la défaite du Japon, atteignaient annuellement 12 milliards de livres sterling, sans compter les dépenses d'armement, tandis que ses exportations s'élevaient péniblement à 350 millions de livres. Alors qu'au plus fort de la guerre, les Etats-Unis produisaient malgré tout 88 % de leurs besoins civils, l'Angleterre n'en produisait que le quart. Elle ne peut espérer avant plusieurs années rééquilibrer sa balance, et c'est pourquoi elle a besoin, au cours de cette période de reconstruction, que lui soit continuée l'aide des Etats-Unis.

Quel que soit le courage de ses dirigeants et de son peuple, quelle que soit l'égalité d'humeur avec laquelle ils apprécient, en vrais sportifs la décision brusquée du président Truman — « l'Amérique était dans son droit ;

nous ne demandons pas de charité » — cette décision n'en est pas moins pour elle une catastrophe.

Tel est le fait dans sa brutalité. A présent, reste à considérer qu'en l'espèce les intérêts américains sont en somme inhérents aux intérêts anglais. Si la Grande-Bretagne a besoin d'acheter, les Etats-Unis ont besoin de vendre. Il est ainsi à présumer que les pourparlers engagés entre lord Halifax et lord Keynes d'une part, et la Maison Blanche d'autre part, aboutiront à la mise en vigueur d'un système transitoire telle que l'allocation de crédits productifs d'intérêts pour une période déterminée. C'est la forme prévue dans le projet de prêt à la France que le général de Gaulle nous a rapporté dans sa serviette. L'Angleterre préférerait sans nul doute une combinaison différente, qui relèverait du troc plutôt que de l'emprunt. Mais la conjoncture ne s'y prête guère.

L'ennemi n° 1 des Etats-Unis d'après guerre

Le retour à l'économie de paix pose aux Etats-Unis de redoutables problèmes : « reconversion » des industries, maintien du *standard of living*, accroissement des exportations et, surtout, prévention du chômage.

Les milliards de dollars de contrats annulés par les forces de terre et de mer ont déjà entraîné la fermeture de nombreuses et importantes usines. Certaines d'entre elles, sans doute, seront rapidement transformées, mais d'autres resteront fermées. Quantité d'ouvriers — qu'on évalue à cinq millions immédiatement et à dix au printemps 1946 — vont ainsi se trouver sans travail, auxquels s'ajouteront peu à peu sept millions de démobilisés. Ainsi, les mesures à prendre pour atteindre au *full employment* doivent tabler sur l'intégration de plus de quinze millions de travailleurs, sur lesquels on redoute de compter l'an prochain de huit à neuf millions de chômeurs, chiffre approximativement égal à celui de 1940.

Sans doute le développement des ventes de l'industrie américaine semble-t-il largement assuré, mais il devrait s'élever, selon les experts, pour entraîner la résorption totale de la main-d'œuvre inoccupée, à 24 milliards de dollars. Or, le *Survey of Current Business*, organe officiel du *Board of Trade*, fixe à 17 milliards environ les possibilités maxima de ventes... en 1950. Que se passera-t-il d'ici là ? On conçoit l'anxiété du sans-emploi qui se demande : « Et le travail pour moi ? » et le souci des autorités gouvernementales face à cette perspective angoissante, et pourquoi le chômage est devenu, pour les Américains d'aujourd'hui, « l'ennemi intérieur n° 1 ».

Après la défaite du Japon

Le bombardement de Hiroshima a mis le point final au chapitre ouvert en 1905 par la guerre sino-japonaise. Le projet japonais de « Grande Asie orientale » a vécu, mais le problème posé subsiste, sinon dans son ensemble, au moins dans ses détails. Les territoires occupés par les Japonais pendant plus de trois ans ont été l'objet, de leur part, d'une intense et adroite propagande antieuropéenne qui a certainement porté ses fruits. La réoccupation de ces territoires par les puissances occidentales ne se fera pas sans difficultés ni sans orages, surtout dans la sphère britannique où nous assistons en ce moment, tant en Birmanie qu'en Malaisie, à une explosion caractérisée de nationalisme.

A l'exception d'une centaine de milliers de musulmans émigrés aux Indes pendant la guerre, la Birmanie a tout entière « collaboré » avec les Japonais qui lui ont, au moins en façade, accordé son indépendance. Elle n'amènera pas sans résistance, ni sans dépit, le drapeau rouge-jaune-vert qui la symbolise à ses yeux. Colonie de la Couronne détachée de l'Inde en 1937, elle revendique dès aujourd'hui le statut de Dominion que lui a promis l'Angleterre au début de l'invasion nipponne, et il semble que l'Angleterre sera contrainte et forcée de le lui accorder en dépit de son infidélité. La Birmanie deviendrait ainsi le premier Dominion britannique de race orientale. Précédent qui entraînerait sans doute de profondes répercussions, tant en Malaisie qu'aux Philippines, en Indonésie, en Indochine, et même aux Indes, sans parler de Wei-Hai-Wei et peut-être aussi de Hongkong.

Le traité sino-soviétique, lisons-nous hier dans un journal, « c'est la charte de l'avenir de l'Asie orientale ». Sur le papier, peut-être, mais il ne résout pas l'éternelle question d'Extrême-Orient. Le temps n'est pas encore venu de célébrer, à l'instar d'Alexandre-le-Grand, le « mariage de l'Europe et de l'Asie ».

Aviatrices de guerre

Toutes les armées ont, au cours de cette guerre, plus ou moins fait appel au service féminin. L'Angleterre, en particulier, a mobilisé 7 millions de femmes dans l'armée et dans l'industrie, soit 90 % des célibataires et 80 % des épouses et veuves sans enfants. Cependant, l'armée

rouge est, croyons-nous, la seule à avoir mis en ligne de véritables femmes-soldats dans des unités combattantes, et la seule, en tout cas, à avoir constitué un corps de pilotes-aviatrices. Certaines d'entre elles ont témoigné de magnifiques qualités d'héroïsme et se sont dévouées corps et âme à l'accomplissement de leur tâche. Telle la capitaine Maria Smirnov qui compte à son livret 940 sorties ; telle Irène Kobreva qui, au cours de mille envolées, a projeté 18.000 kilos de bombes ; telles nombre de leurs sœurs aujourd'hui décorées des plus hauts ordres soviétiques.

Leur exemple sera-t-il contagieux ? Déjà les armées de l'air britannique et américaine ont décerné le brevet de pilote à quelques femmes, sans toutefois les admettre au combat : incorporées à la *Women's Auxiliary Air Force*, elles ont surtout servi à conduire sur les aérodromes les avions sortant des usines. Mais voici qu'en France même le ministre de l'Air vient d'arrêter la création d'un groupe de pilotes-aviatrices-militaires : modernes amazones qui, suivant la glorieuse lignée des pilotes-aviatrices civiles, s'apprennent à écrire de nouvelles et magnifiques pages au mémorial des femmes de France sur le livre de notre histoire.

Aménités « tra los montes »

« L'esprit français n'existe plus et la France ne pourra de longtemps aspirer à une place importante dans la hiérarchie des nations. » C'est net et c'est définitif.

Une telle appréciation viendrait-elle d'un pays évolué, qualifié par sa propre valeur morale et son exemple pour parler au nom de l'humanité, elle nous toucherait profondément en dépit de sa témérité.

Or, elle nous arrive du pays le plus retardataire, le plus fermé aux idées de liberté, qu'une politique absurde autant qu'aveugle a mis pour ainsi dire au ban des nations agissantes, dont la presse, « inspirée », n'a pas même l'excuse du lapsus : l'Espagne du général Franco !

Il ne lui manquait plus à ce régime que de tomber dans le ridicule de s'arroger le rôle de censeur. C'est fait.

Anathème d'un curé rhénan

« Lorsque je priai l'officier supérieur de la Gestapo de faire preuve d'amour et d'indulgence à l'égard de ma vieille mère, cet individu me jeta : « Qu'est-ce qu'il vous prend ? L'amour et l'indulgence ? Nous ne connaissons pas cela ici : seulement la haine ! »

Extrait d'un sermon prononcé dans une église de Rhénanie par un prêtre victime des persécutions hitlériennes, cette phrase stigmatise, dans son émouvante simplicité, l'étroit apparentement du nazisme avec le paganisme, et son antimonie majeure avec la civilisation chrétienne.

Apparemment manifesté dans la violation des droits de l'homme à la liberté et à la vie, dans le mépris de la femme, du mariage et de la famille, dans la profanation et la souillure de l'esprit et du corps humains, ce relent de paganisme a réellement empoisonné l'atmosphère du Troisième Reich.

Accident dans l'histoire de la race ou disposition congénitale ? Les deux thèses ont été soutenues. A la nouvelle Allemagne la mission de les départager.

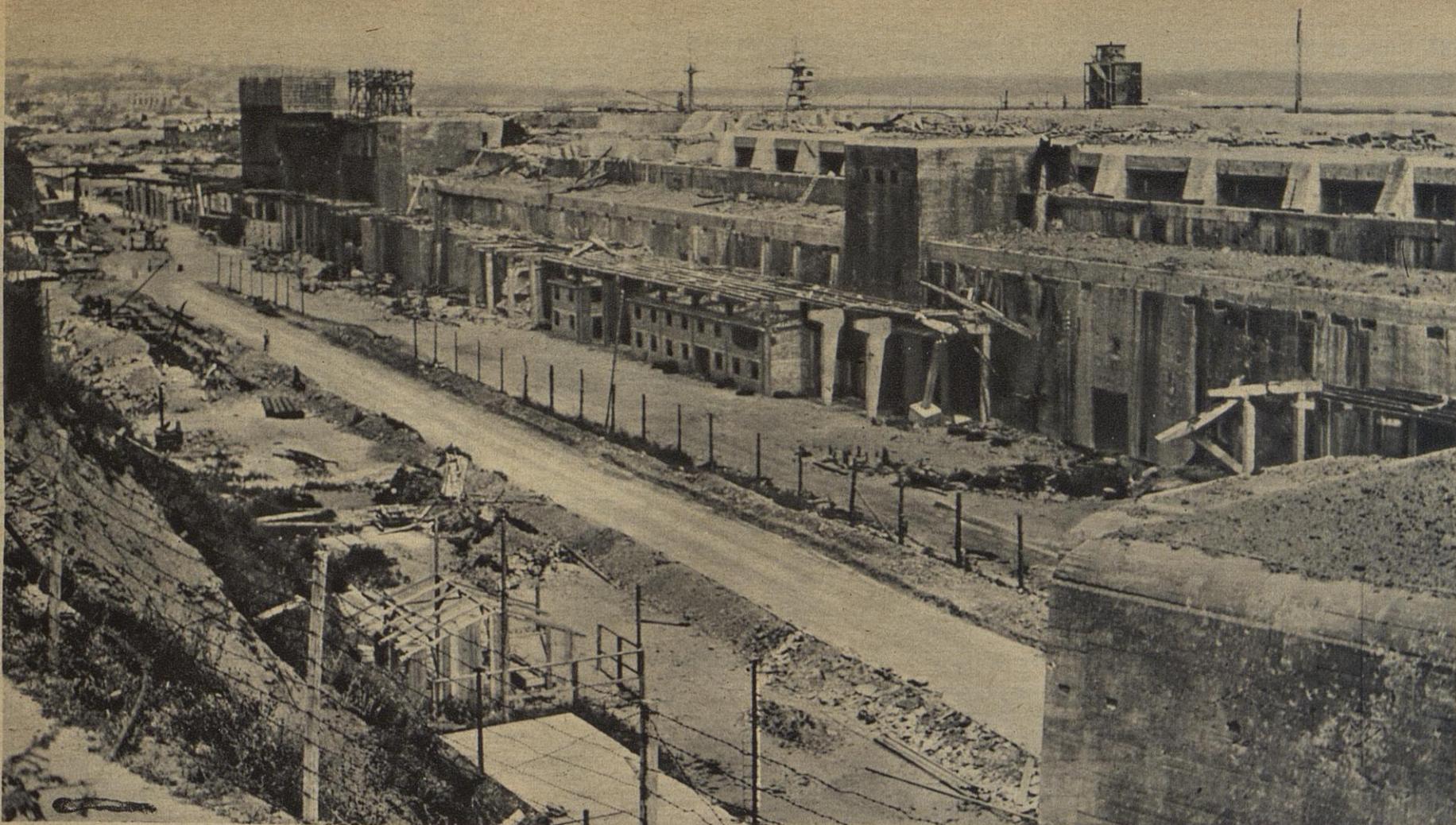
Un divorce sensationnel

Tchang Kai Chek avait 39 ans lorsqu'ayant répudié sa première femme, une Chinoise de condition modeste, il épousa par amour Mei Ling Soong, fille du très riche banquier Charles Soong, d'éducation américaine et de religion catholique. C'était en 1927. Depuis lors, jusqu'au jour récent et fatal où... mais n'anticipons pas, Mei Ling a été sa lumière et sa joie. Elle l'a rendu heureux ; elle l'a fait puissant et sage. Energique et supérieurement intelligente, très cultivée aussi, diplômée de Wellesley, directement apparentée à une élite d'hommes politiques chinois, de financiers et de bourgeois de grande classe, elle a positivement changé le Seigneur de la Guerre un peu fruste qu'était demeuré Tchang Kai Chek en un chef aux idées élargies, accessibles aux leçons de l'histoire et aux enseignements de l'Occident. Elle-même a joué, au cours de ses missions diplomatiques aux Indes et aux Etats-Unis, un rôle de première importance. Elle a bien servi son pays et, tout ensemble, son époux.

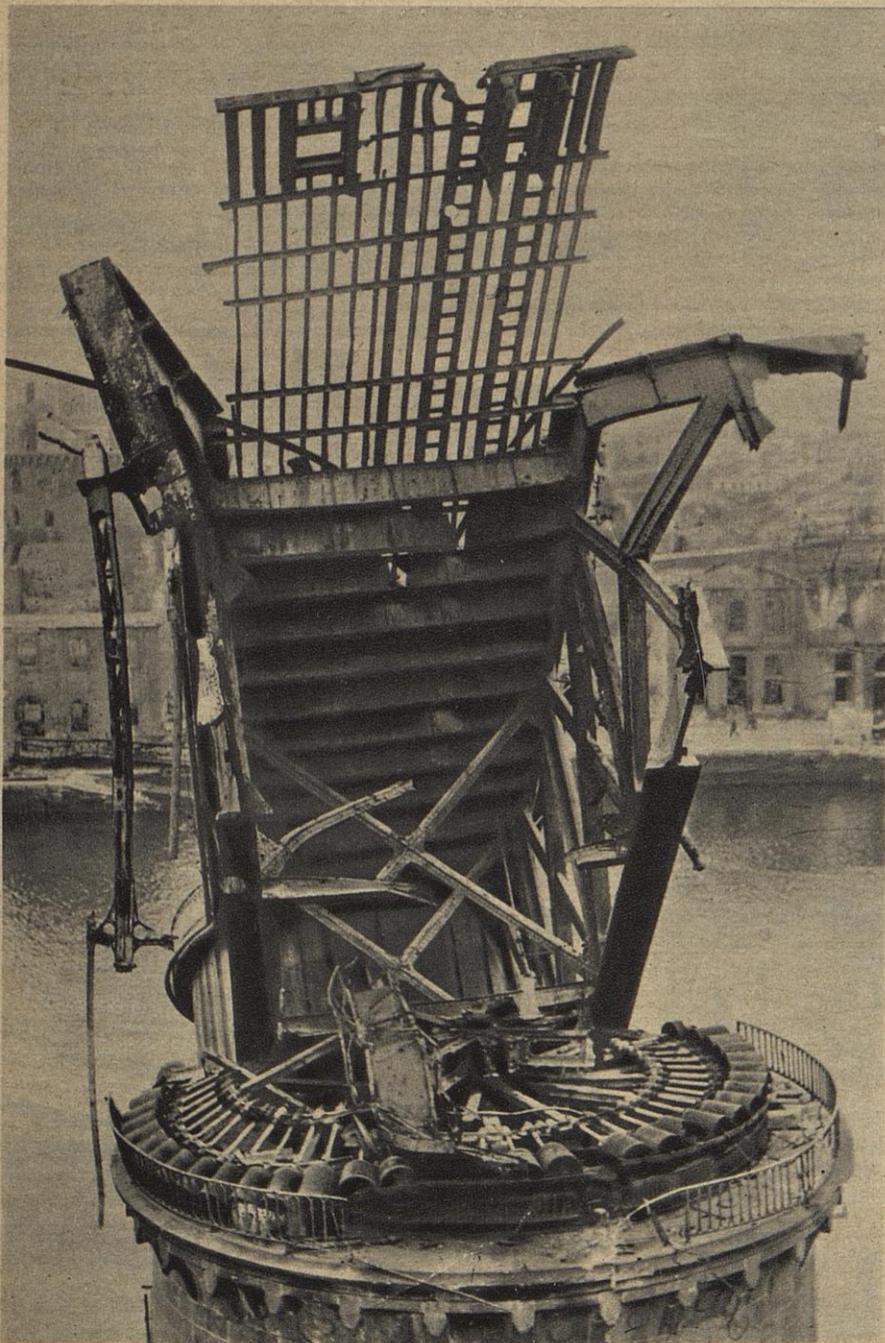
Se donnant entièrement à sa tâche, ce dernier, devenu avec l'âge un modèle de vertus privées, ne buvant, ne fumant ni ne jouant, menant une existence ascétique, semblait certes à l'abri de toutes les tentations et de toutes les réminiscences d'une jeunesse plutôt orageuse. Mais veillait le démon de midi qui, sous les traits d'une aguicheuse ballerine, raviva les souvenirs des joyeuses parties de Sou-Chow, lorsqu'il était jeune officier.

Tirons ici le rideau... Un divorce s'ensuivra-t-il ? Le meilleur des ménages serait alors rompu et le vieux maréchal y perdrait, à la veille de jours difficiles, sa parfaite collaboratrice et son incomparable amie.

FABIUS.



CETTE BASE SOUS-MARINE HAUTE DE SEPT ETAGES DE BETON ET CONSTRUITE PAR LES ALLEMANDS FUT LA RAISON DES TERRIBLES BOMBARDEMENTS QUE SUBIT BREST DURANT QUATRE ANS.



Le fameux pont tournant qui, enjambant l'arsenal, faisait communiquer « Brest même » avec Recouvrance, gît dans la Penfeld, coupé en deux, arraché, méconnaissable.

BREST, ÉCRASÉE renâit, elle aussi

PARMI nos grandes villes sinistrées, Brest bat le triste record de la destruction. A l'intérieur de ses remparts il ne reste que trois maisons debout. Un immeuble dont l'équilibre est si précaire qu'il faut éviter de s'en approcher; la « Société Générale », rapiécée de planches et prudemment étayée et le « Prix Unique » où l'on vend — en musique — s'il vous plaît ! — objets usuels, bibelots et colifichets. C'est la grande attraction des ménagères qui s'y rendent processionnellement, le long de ce qui fut la célèbre rue de Siam. Curieux contraste que cette oasis de vie sociale, au milieu des ruines !

On se « promène » aussi dans la « Grande-Rue » qui borde l'arsenal. Pas une façade ne surgit des amoncellements de décombres, mais l'atmosphère de jadis est recrée par le martèlement des tôles, le grincement des machines. Car le travail a repris dans les ateliers, dans les bassins.

Si vous voulez franchir la Penfeld et gagner Recouvrance, il ne faut plus compter sur le fameux pont tournant, construit sous le Second Empire et qui virait encore, au cabestan, manœuvré par quatre vétérans de la marine. Il dresse vers le ciel ses grands bras de fer, dans un geste de protestation. Une modeste passerelle de bois, posée sur des radeaux, enjambe tant bien que mal la rivière et assure pour les piétons le passage d'une rive à l'autre.

Les faubourgs ont moins souffert que la ville. En tout, dans le « Grand Brest » on compte 4.875 immeubles rasés et 3.518 détruits partiellement. Les maisons dites « épargnées » ont pour la plupart reçu une demi-douzaine d'obus et toutes sans exception font eau. Bien des familles ont passé l'hiver dans leur logis, sans toit. Le secrétaire de la mairie se déclare favorisé : il n'est tombé, sur sa demeure de Saint-Martin, que quatre obus (ne parlons pas des éclats !) et il y avait deux pièces dans lesquelles il ne pleuvait pas !

« Avant même que les flammes ne fussent éteintes, m'explique M. Lulien, le dévoué maire de Brest, les Brestois, franchissant les champs de mines et les cordons de police, sont rentrés dans leur ville. Chacun tentait de reconnaître l'emplacement de sa maison, fouillait dans les décombres, remuant les cendres encore chaudes. »

Sur 120.000 habitants, 50.000 sont revenus sans autorisation et, avec le courage et l'entêtement du Breton, se sont acharnés à rester dans leurs ruines.

La vie recommença immédiatement, mais dans quelles conditions ? On campait dans les caves, on mangeait quelques vieilles pommes de terre, un peu de viande de cheval. Bien des personnes buvaient l'eau déclarée dangereuse, mais telle est la salubrité de l'air qu'il n'y eut aucune maladie.

✱

Brest n'est pas bon, se plaignaient les Allemands, aux prises avec cette population gaulliste acharnée et qui ne cachait pas ses opinions.

Brest, en effet, a écrit une grande page d'histoire de la Résistance.

D'abord, en 1940, ce ne fut pas l'exode vers Bordeaux, mais bien plutôt en direction de l'Angleterre. Des familles entières, des femmes seules, tous les jeunes gens des grandes classes du lycée ont fait voile vers le nord avec des pêcheurs.

Ceux qui sont restés accrochés à leur ville ont subi au cours des dernières années de terribles bombardements dirigés contre la fameuse base de sous-marins, puissante de sept étages de béton, contre les trois croiseurs allemands qui embouteillaient les passes, contre tant de forces massées à cette extrême pointe de l'Europe. Ils ont vécu dans les abris, ne sortant que quelques heures pour se procurer une maigre subsistance, mettant une absolue mauvaise volonté à exécuter tous les ordres de leurs oppresseurs et principalement les ordres d'évacuation. Aux derniers jours d'août 1944, ils restait encore 1.200 volontaires qui ont subi toutes les rigueurs du siège et qui ont pu voir les Allemands procéder à la destruction systématique de la cité qui, jusqu'alors, n'était démolie que pour un quart. Ils allaient de maison en maison avec des bidons d'essence et des torches. Interdiction était faite aux pompiers d'intervenir. Pendant une semaine, l'incendie a brillé dans tout son éclat, et, huit jours après, des leurs rouges et des colonnes de fumée se voyaient encore de la région environnante...

Protégé par une épaisseur de vingt-trois mètres, creusé dans le roc, l'abri Sadi-Carnot offrait aux Brestois un refuge à l'épreuve de n'importe quel bombardement. Mais les Allemands, en dépit des lois de la guerre, y avaient entassé des réserves considérables de munitions...





LA FAMEUSE RUE DE SIAM, CONNUE DE TOUS LES MARINS FRANÇAIS, N'EST PLUS QU'UNE PROCESSION DE RUINES.



CETTE VIEILLE EPICIERE BRETOISE REFUSA COURAGEUSEMENT D'ETRE EVACUEE, ELLE NE QUITTA JAMAIS SA MAISON



LA PLACE DEVANT LA POSTE AU COIN DES RUES PASTEUR ET DE SIAM, AU FOND, LES BARAQUES DES SINISTRES.



CETTE VUE PANORAMIQUE DU QUARTIER BRETOIS DE L'EGLISE SAINT-

LOUIS EN DIT LONG SUR LES SOUFFRANCES ENDUREES PAR CETTE VILLE. MAIS DEJA (à droite) DES TRAVAUX DE NIVELLEMENT SONT COMMENCES. ET LA VIE DANS LA CITE VA RENAITRE.

Vers la fin du siège, dans la nuit du 8 au 9 novembre, une querelle intervint entre SS et travailleurs Todt. Que s'est-il passé ? M. Desbureaux, fonctionnaire du ravitaillement, le dernier des trente survivants sortis de l'abri sinistre, raconte qu'un bruit de discussion s'est fait entendre, puis un soldat allemand est passé en criant : « Le feu aux munitions ! », et immédiatement des explosions, le sauve-qui-peut, la mêlée dans l'obscurité, la fumée, les cris d'épouvante. Cinq cents Bretois ont trouvé la mort dans cet abri qui avait protégé tant d'autres vies.

Avec une rapidité extraordinaire, les rues ont été déblayées et le tracé de la ville se retrouve au sein des décombres. Les maisons inutilisables ont été hâtivement réparées et des familles s'y entassent. Les médecins se sont groupés : trois dans le même logement. Le sous-préfet, M. Ricart, grand combattant de la résistance,

est replié dans une ancienne école, encore délabrée. La marine loge ses services dans le nouvel hôpital. Déjà 40.000 mètres carrés de baraques sont achevés et vont être incessamment distribués. Une cité commerciale, groupant 400 magasins de vente, sera inaugurée dans quelques jours.

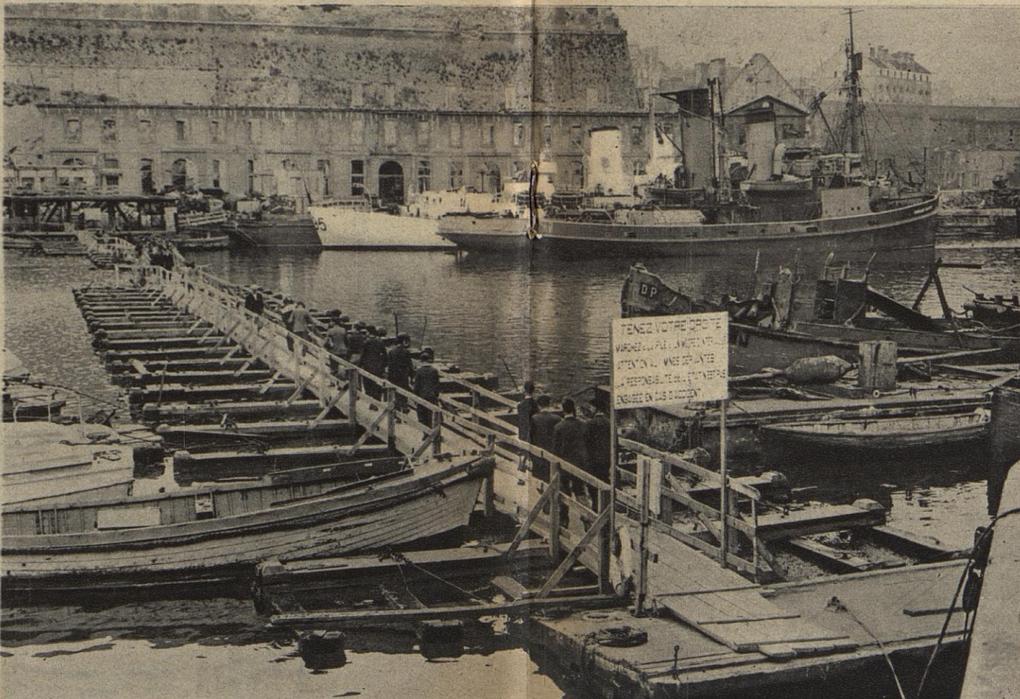
Près de la gare, un palace de planches ne tardera pas à mettre ses vingt chambres à la disposition des voyageurs. (Inutile de dire qu'elles sont retenues d'avance !)

Le directeur des Contributions Directes, qui a dû se loger à 80 kilomètres, attend avec quelle impatience la cabane de bois qu'on lui a promise et où il pourra installer sa famille. Le marchand de produits photographiques a édifié une coquette boutique peinte en noir et bouton d'or. La file

d'attente des acheteurs s'y allonge dès le matin, tant il est vrai que le superflu est toujours nécessaire. Tout en haut de Saint-Martin, sur la route de Paris, le garage Citroën a repris ses travaux. Trente-trois bombes l'ont réduit à l'état de squelette métallique et une voiture, projetée par l'explosion, est encore perchée dans les poutres à vingt mètres du sol. Cela n'empêche pas le service des autocars d'établir là sa station ! Déjà les cours de peinture et de décoration ont repris et une exposition d'aquarelles a obtenu le plus grand succès. Si curieux que cela puisse paraître, la population, manquant de tout, et même de murs pour les y accrocher, a acheté de nombreuses toiles des artistes locaux ! Le goût des arts subsiste dans Brest meurtrie mais en pleine convalescence. Comme je me reposais, sur les « glaciés », une femme en

coiffe blanche m'a saluée d'un sourire : « Vous voyez, nous n'aurons pas froid cet hiver, et elle me montrait son grand cabas plein de bois de démolition, nous faisons nos provisions, il y en a pour tout le monde et pour longtemps ! » Les Bretois n'auront pas faim non plus. D'abord grâce à un service de ravitaillement, organisé par la municipalité, avec énergie et intelligence. Ensuite à cause d'une inattendue et spontanée récolte de pommes de terre !... Les pommes de terre des réserves familiales qui se trouvaient dans les caves. Jetées à tous les vents lors des bombardements, mêlées à la terre labourée par l'acier, elles poussent partout au long des pans de murs, sur les places publiques, se font jour à travers les gravats. Leur verdure, présent du destin, met une note de fraîcheur parmi tant de choses mortes.

Reportage photographique Henri FRECHOU HÉLÈNE KERNEL.



UNE PASSERELLE EN BOIS JETEE SUR LA PENFELD REMPLACE LE PONT

TOURNANT. UNE PANCARTE : « ATTENTION AUX MINES DERIVANTES ! »



LE MAGASIN « PRIX UNIQUES » EST LA SEULE MAISON RESTEE A PEU PRES DEBOUT DANS LA CELEBRE RUE DE SIAM.

UN nouveau type de machines volantes est apparu dans le ciel au cours des deux dernières années de la guerre. C'est l'avion à réaction, le fameux « avion-comète », dont le fonctionnement demeure mystérieux pour le grand public. On sait vaguement qu'il s'agit d'un avion sans hélice et sans moteur, propulsé comme un V-1 ou un V-2 par un jet de gaz en feu dirigé vers l'arrière...

Des renseignements récents, publiés par des revues techniques françaises et anglo-saxonnes, permettent aujourd'hui de se faire une idée précise de l'avion-flamme, de ses performances et de ses extraordinaires possibilités.

Principe de l'avion sans hélice.

Dans l'avion ordinaire, la traction est assurée par une hélice qui « se visse » dans l'air ; cette hélice est entraînée par un moteur à essence ou à huile lourde à grande puissance. Certains avions américains possèdent des moteurs de 2.400 CV ; avec leurs multiples pistons, leurs soupapes, leurs bielles et tous leurs appareils auxiliaires, ces formidables moteurs sont des engins prodigieusement coûteux, compliqués ; ils donnent lieu à des vibrations dangereuses et perdent rapidement leur puissance avec l'altitude, ce qui oblige à recourir à la suralimentation par compresseurs.

Dans l'avion à réaction, cette encombrante machinerie a disparu. D'énormes masses d'air s'engouffrent dans de larges orifices tournés vers l'avant, s'échauffent très fortement en traversant un « compartiment des brûleurs » et s'échappent par l'arrière avec une contre-vitesse très supérieure à celle de l'avion.

C'est la réaction de ce jet gazeux qui pousse l'avion en sens inverse, par un phénomène exactement semblable à celui du « recul » des canons. Vous me direz que les canons projettent un obus pesant, ce qui explique une forte poussée en sens inverse, subie par la pièce. C'est exact ; mais il ne faut pas oublier que les gaz, également, sont des corps pesants ; et si on les projette à grande vitesse, l'effort réactif sera très élevé : 200 kgs sur un V-1, bien davantage sur les avions-flamme.

Le jet de feu des avions à réaction ne leur procure donc nullement un appui sur l'air, comme l'hélice ; le propulseur à réaction fonctionne mieux dans le vide. Au reste, n'est-ce pas précisément ce « moteur sans point d'appui » qui a permis aux Allemands d'expédier leurs V-2 en pleine stratosphère des étoiles filantes, et que les ingénieurs projettent d'employer pour la future fusée interplanétaire ?

Du V-1 à l'avion-flamme.

Dans une modeste fusée d'artifice, un simple tube de carton, partiellement étranglé par une ficelle, suffit à constituer l'organe-moteur. La poudre, contenue dans ce tube, brûle ; les gaz s'échappent par la partie étranglée et la fusée, guidée par sa baguette, s'élève vers le ciel.

Dans le V-1, le tube-fusée, long de 3 m. 30, avec un diamètre de 60 cm., est alimenté par l'air, engouffré à l'avant à travers un rideau-soupape formé de lamelles d'acier souples ; 9 gicleurs, reliés à une pompe, projettent une quantité formidable d'essence — 26 litres par minute — qui s'enflamme au contact des parois portées au rouge. L'explosion se produit, une « onde » de gaz en feu se rue vers l'arrière, tandis que les lames-cla-

pets se ferment. Elles se rouvriront dès que la pression baissera et les explosions se poursuivront, sur un rythme de 50 environ par seconde.

Aucun engin mécanique n'intervient ici ; c'est la vibration propre, « acoustique », du tuyau-fusée, qui règle le rythme ; si bien qu'on a pu dire qu'un V-1 est « un tuyau d'orgue qui vole » !

Dans le V-2, nous avons affaire à une chambre de combustion alimentée par des pompes très puissantes — plusieurs centaines de chevaux — mues par une turbine à gaz-vapeur de perhydrool. Ces pompes injectent de l'alcool et de l'oxygène liquide, qui produisent une flamme extrêmement puissante, jaillissant par un orifice en forme de tuyère divergente. L'effort de poussée atteindrait 30 tonnes au moment où le V-2 démarre à peu près verticalement.

La solution adoptée pour les avions à réaction est différente. L'air s'engouffre sous l'effet du vent de la course, accéléré par un ventilateur aspirant qui le refoule dans une chambre de combustion ; échauffé par la combustion de l'essence, jaillissant par des brûleurs, l'air fortement dilaté s'échappe vers l'arrière, en traversant le « rotor » d'une turbine à gaz montée sur le même axe que le ventilateur. Ainsi, la turbine fait tourner le ventilateur, et le jet gazeux se poursuit vers l'arrière indéfiniment, tant que dure l'arrivée d'essence. Pour le démarrage, on utilise un moteur électrique auxiliaire.

L'ensemble peut être logé dans une enveloppe en forme d'œuf allongé, très aérodynamique, et prendre place sur les côtés de l'avion. Une autre disposition consiste à placer le propulseur dans l'axe de l'avion, en lui donnant des dimensions considérables.

Sous cette forme, le propulseur à réaction n'est que l'aboutissant d'un « état de fait », si l'on peut dire, existant déjà à bord des avions ordinaires. L'air frais, admis par l'avant du capotage pour le refroidissement des moteurs, ressort en effet fortement échauffé vers l'arrière ; il en résulte un supplément « gratuit » de puissance — sous la forme d'une poussée vers l'avant transmise au capotage et de là à l'avion — qui peut atteindre 130 CV pour un avion de 1.350 CV volant à 150 mètres par seconde à une altitude de 5.000 mètres.

On peut simplifier encore les propulseurs à réaction en supprimant la partie tournante : l'air s'engouffre, traverse les rampes de brûleurs et s'échappe, très accéléré, par l'arrière. L'inconvénient de ce propulseur, outre son faible rendement, est que l'avion ne démarre pas tout seul ; il faut le lancer à une vitesse considérable, par exemple au moyen d'un avion auxiliaire et d'un piqué.

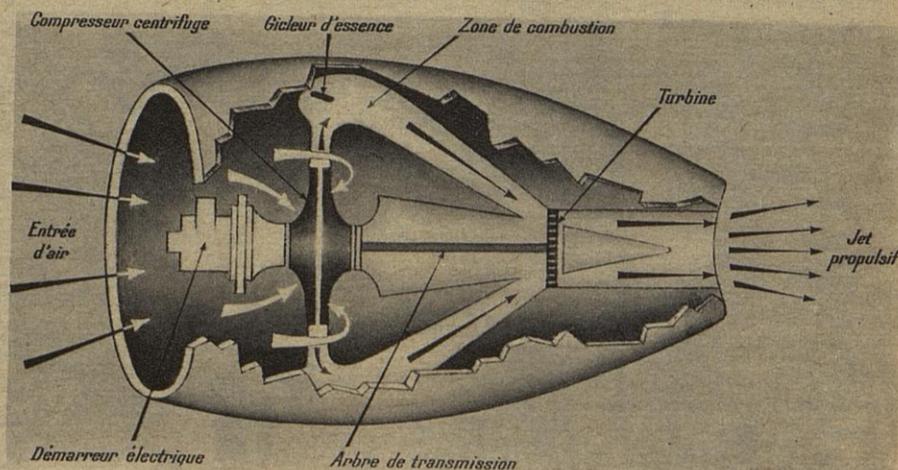
Il est possible que des avions de ce type aient été utilisés par les Allemands et les Italiens ; un projet est à l'étude en France.

Vitesse et altitude.

Quels sont les avantages de l'avion à réaction ?

Ils sont nombreux et remarquables. Peut-être allons-nous assister, dans les prochaines années, à un « surclassement » total de l'avion classique, dans le double domaine de l'altitude et de la vitesse.

Les propulseurs-fusées sont d'une extrême simplicité, comparés aux moteurs multicylindriques actuels. La transmission directe de la poussée motrice à l'avion et la suppression de l'hélice simplifient grandement la construction de l'avion lui-même, autorisant une construction



Coupe d'un réacto-turbo-propulseur L'air s'engouffre, à gauche, sous l'effet du vent de la course, accéléré par un ventilateur aspirant qui le refoule dans une chambre annulaire de combustion où giclent des jets d'essence. Les gaz en feu traversent une turbine qui fait tourner le compresseur, puis s'échappent en produisant la réaction qui propulse l'avion.

rapide en série. Pour l'année 1945, le programme d'avions de chasse à réaction américains dépasse celui de tout autre type d'appareils.

Essentiellement, l'avion à réaction est un engin de vitesse et d'altitude. De vitesse, parce que le rendement du propulseur à réaction s'améliore avec la vitesse, alors des problèmes difficiles se posent pour le fonctionnement des hélices aux grandes vitesses, où l'extrémité des pales atteint ou dépasse la vitesse du son. Pratiquement, le réacto-propulseur devient intéressant à partir de 650 km. à l'heure et semble devoir s'imposer à partir de 1.000.

Pour tenir toutes ses promesses, l'avion à réaction doit donc voler vite, c'est-à-dire voler haut, dans le milieu peu dense de la stratosphère. A une altitude de 15.000 m., la puissance absorbée par l'avancement d'un avion est six fois plus faible qu'à basse altitude, mais on est conduit à envisager des hélices géantes, d'un diamètre de l'ordre de 8 m. ; en outre, les moteurs exigent des compresseurs énormes. Le propulseur à réaction, dont le rendement est satisfaisant en atmosphère raréfiée, apporte au contraire une solution complète.

Le programme américain

On voit ainsi se dessiner la silhouette du grand avion à réaction commercial de demain, appareil de 20 tonnes, volant à 900 km. à l'heure à une altitude de 20.000 m., avec cabine étanche et fortement réchauffée, traversant économiquement l'Atlantique en six heures, sans aucune considération pour les tempêtes et les brouillards qui troublent les régions inférieures !

Quelques ombres, toutefois, obscurcissent le tableau. D'abord, l'avion « réacté » est prodigieusement bruyant, ce qui obligera à étudier des cabines spécialement insonorisées.

Le décollage demeure également délicat. Impossible pour l'avion-fusée, pur, qui devra sans doute démarrer avec des fusées auxiliaires largables, il semble avoir été mis au point pour les réacto-turbo-propulseurs, grâce à une forte marge de puissance. Le décollage devient alors plus rapide qu'avec les avions à hélice, ce qui est précieux pour les chasseurs.

Aux dernières heures de la guerre, on pouvait voir s'affronter dans le ciel le Messerschmitt 163 monopropulseur, le Messerschmitt 262 bipropulseur et les Heinkel 219 et 280, contre les Meteors bipropulseurs de la « Gloster Aircraft Co », — qui ont pourchassé avec succès les V-1 en vol — et les Haviland à propulseur Whittle. En vertu de la loi « prêt-bail », ce propulseur a été mis à la disposition de la « Lockheed Co » et de la « Bell Aircraft Corporation » ; la construction des réacto-turbo-propulseurs a été confiée à la « General Electric Co », en raison de l'expérience acquise par cette compagnie dans la construction des suralimenteurs-compresseurs à turbine du type créé par notre compatriote Auguste Rateau. Un grand nom français vient ainsi se placer à l'origine de la brillante carrière des réacto-avions actuels.

Pierre DEVAUX.



D'une base américaine, quelque part dans le Pacifique, un bombardier bimoteur, telle une fusée fulgurante, bondit vers le ciel. La traînée de fumée provient des propulseurs à fusées, qui peuvent être fixées aux ailes d'un avion ordinaire et permettent des envols en moitié moins de temps et avec la moitié de l'espace nécessité par l'ancien mode de propulsion.



25 AOUT 1945. LE CUIRASSE « JEAN-BART » QUITTE CASABLANCA POUR REGAGNER LA FRANCE OU SA CONSTRUCTION, INTERROMPUE EN JUIN 1940. VA POUVOIR ETRE MENEES A BON TERME.

L'ODYSSÉE DU « JEAN-BART » EST FINIE

Le 19 juin 1940, à 3 h. 30 du matin, ce grand cuirassé en cours d'achèvement s'évadait des chantiers de Saint-Nazaire, échappant par miracle au péril de la terre.



29 AOUT. LE « JEAN-BART » ENTRE A CHERBOURG, APRES UNE TRAVERSEE SANS HISTOIRE.

EST-IL besoin d'évoquer une fois encore devant des Français le tragique souvenir de ce mois de juin 1940 où, toutes digues de notre défense rompues, le flot allemand déferlait vers les lointaines provinces de l'ouest de notre infortuné pays ?

Qui aurait pensé qu'un jour les côtes de Normandie, de Bretagne, de Vendée se verraient prises à revers par l'ennemi alors que la mer qui les baigne semblait contenir en elle toutes les possibilités d'invasions déjà réalisées au cours des siècles ?

En des temps plus faciles, lorsqu'aux jours bénis des vacances le train, après avoir longé les quais de Nantes, prenait congé de la Loire paisible, le voyageur apercevait au loin, dans un paysage austère et dénué de poésie, des cheminées fumantes, des grues gigantesques, des navires inachevés se profilant dans la grisaille d'un ciel écrasant la terre de son immensité : Saint-Nazaire !

Saint-Nazaire, vaste port, puissants chantiers navals qui ont livré à notre marine la plupart de ses plus beaux paquebots, quelques-uns de ses plus gros cuirassés... Peut-être est-il peu connu dans ses détails le drame qui se joua sur ce coin de France, en ce lugubre mois de mai de 1940 :

Alors, le cuirassé *Jean-Bart*, « sister-ship » de notre *Richelieu* de 35.000 tonnes, poursuit son achèvement au grand établissement de constructions navales « Les Chantiers de la Loire ». La date de fin des travaux, normalement prévue pour fin 1940, a été avancée en raison de la guerre, et cela même à la demande de l'Amirauté britannique dont les navires du même type étaient en retard sur ceux de la marine allemande. *Jean-Bart*, *Richelieu*, ces 70.000 tonnes de cuirassés neufs apporteront un puissant appoint à la puissance navale des Alliés.

Aussi, depuis plusieurs mois, une activité intense règne-t-elle autour de la cale où se poursuit la construction du *Jean-Bart*. Les événements de mai 1940 vont porter cette fièvre à son paroxysme. A ce moment, Saint-Nazaire passe dans la zone de bombardement de l'aviation ennemie. Saint-Nazaire est menacé.

Un navire n'est rien sans l'âme de son chef. Le capitaine de vaisseau qui commande le *Jean-Bart* porte un grand nom, un nom lourd à porter pour de frères épaules, celui de Ronarch, l'illustre chef de la Brigade des fusiliers marins de l'autre guerre, dont il est le neveu.

Or, le capitaine de vaisseau Ronarch de 1940 et le vice-amiral d'il y a vingt-cinq ans sont dignes l'un de l'autre. A tous deux le Ciel a dispensé deux dons magnifiques : l'esprit de décision et le caractère.

A son bureau, sur les chantiers, le commandant Ronarch réfléchit et travaille sans arrêt. A tout prix, il ne faut pas que le *Jean-Bart* tombe aux mains de l'ennemi, que les bombes de la Luftwahr viennent le clouer sur sa cale comme le papillon sur son bouchon, que la Wehrmacht elle-même, surgissant dans quelques jours peut-être, s'en vienne hisser en poupe le pavillon à croix gammée.

Tels sont les buts. Pour les atteindre, Ronarch ne dispose que d'un noyau d'équipage de 350 hommes qu'il a divisé en trois groupes : groupe de protection, groupe de manœuvre, groupe de sabordage. Le premier, égaillé sur le terre-plein, derrière des barricades de fortune, aura pour mission de retarder l'assaillant dans son ultime poussée vers le bord. Le rôle des deux autres ne demande point d'explications.

Quant au personnel des chantiers et celui du port, Ronarch sait par expérience qu'il peut compter sur leur savoir-faire, leur activité, leur dévouement total. Ils lui ont déjà tout donné, à sa demande, ils lui donneront encore davantage.

Le problème n'en est pas moins terriblement complexe, car il n'y a pas que la mise en état du navire lui-même, il y a aussi le dragage du canal d'accès à la





« OHE, DU JEAN-BART !
ICI LA FRANCE ! »

Loire, long de près de 1 kilomètre, qui permettra au *Jean-Bart* de se libérer de la terre et de gagner le large. Or, le canal ne devait être officiellement prêt qu'au début de 1941 ! Il y a enfin l'angoissante question de la marée, et, devant celle-ci, il n'est point d'efforts humains qui puissent tenir. Or, les prochains jours de sortie possible sont les 19, 20 et 21 juin. Le départ manqué de quelques heures et voici le *Jean-Bart* cloué sur place pour trois semaines encore, perdu peut-être à tout jamais pour nous...

Tout pesé, tout réfléchi, le commandant Ronarch se décide : il fixe la sortie au 20 juin.

Alors commence ce que quelqu'un a déjà appelé une véritable course contre la montre. Tous les moyens sont portés à leur maximum d'efficacité : l'effectif des ouvriers va dépasser 3.500 hommes, la journée de travail sera portée à douze heures. A bord, c'est un grouillement d'ouvriers. Dans les compartiments, ils sont à ce point serrés les uns contre les autres qu'il leur reste à peine la place de manipuler leurs outils ! Mais il n'y a pas que l'achèvement du *Jean-Bart* qui va bon train, il y a aussi les Allemands. Il ne s'agit plus désormais des seules menaces d'incursion de la Luftwehr à partir de bases lointaines. Maintenant, du commandant Ronarch au dernier manoeuvre, tous se

demandent anxieusement : « Quand seront-ils là ? »

C'est pourquoi un dernier effort est tenté et, finalement, la sortie est décidée pour le 19 à la première marée : 3 heures du matin. Ces vingt-quatre heures d'avance seront sans doute le salut du navire.

Cependant, le 18, vers midi, une rumeur se répand : les Allemands ont dépassé Nantes ; ils marchent sur Saint-Nazaire. A ce moment, toutes communications coupées, il n'est pas question de contrôler un renseignement qui, plus tard, s'avérera d'ailleurs faux. A bord, immédiatement, le programme de défense s'exécute et les fantassins de la garnison viennent apporter leur concours aux fusiliers marins de Ronarch.

Et c'est une amère dérision que ce grand navire de guerre pour lequel ont été prévus de si puissants moyens de combat, amené à engager la lutte avec quelques fusils, quelques mitrailleuses, quelques dérivatoires canons de 37, contre un ennemi dix fois supérieur en nombre et en armement.

Néanmoins, les prescriptions du cahier de service s'exécutent. A 15 heures, instant combien émouvant, pour la première fois les couleurs sont hissées. 3.000 ouvriers, ceux qui n'appareilleront pas avec le navire, quittent le bord. Les autres s'acharnent à leur tâche. Quel merveilleux effort a été celui de tous ces braves





L'AMIRAL LEMONNIER EST VENU INSPECTER LE NAVIRE

gens : le 8 juin, mise à poste des hélices ; le 15, allumage des chaudières désignées ; le même jour, épreuve de la barre électrique ; le 15 et le 16, essai des dynamos ; le 16 encore, accouplement des lignes d'arbres aux réducteurs des turbines.

Toute l'après-midi du 18, on procède aux derniers essais. Ils sont laborieux, notamment ceux de l'usine électrique. A bord, l'électricité est reine : on ne peut rien faire sans elle, même pas allumer les feux. Or, à maintes reprises, dans les flancs du navire, les ventilateurs stoppent et la lumière s'éteint. Il semble que l'hostilité des éléments se conjugue à celle des hommes. N'importe, elle aussi sera vaincue.

2 heures du matin... Le travail des dragues est terminé. Le canal est achevé, relativement d'ailleurs, car il est loin d'avoir la largeur primitivement fixée : 45 mètres au lieu de 70. Il reste de chaque bord du *Jean-Bart* cinq mètres de battant pour passer. En ces moments héroïques, cela suffit !

3 heures du matin... Le réchauffage des turbines n'est pas terminé et les remorqueurs plus ou moins échoués ne sont pas encore à pied d'œuvre. Les minutes passent qui semblent des heures, car l'eau baisse... Dans le black-out total des ombres s'affairent, martelant leurs pas sur les ponts d'acier. Entre les nuages noirs qui courent dans le ciel, la lune pleine brille par instants de tout son éclat.

3 h. 30... Le *Jean-Bart* enfin appareille. Dans le si-

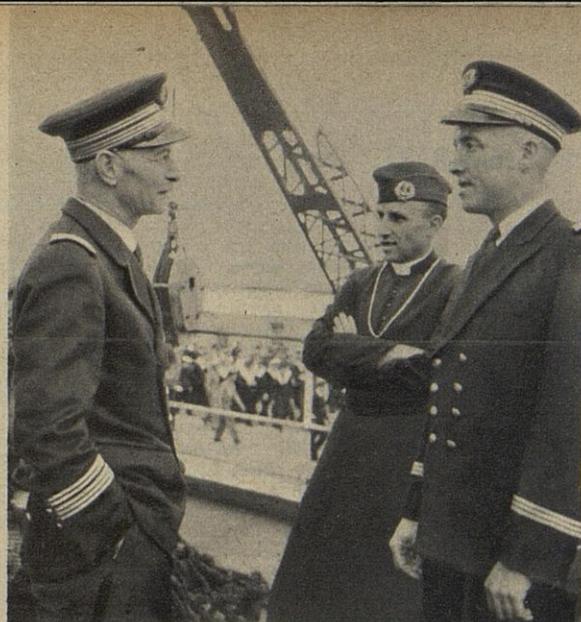


LE « BINIOU » SONNE : « PERMISSIONNAIRES, A L'APPEL !... »

lence de la nuit, les commandements résonnent clairs. Une à une les aussières larguées du quai fouaillent l'eau noire. Les remorqueurs s'attellent au navire qui démarre lentement. Nouvelle épreuve... à peine en manœuvre dans le bassin d'évitage, il s'échoue et pendant trois mortels quarts d'heure, c'est un cruel émoi.

Il décolle enfin ; il était temps, car il n'a plus que dix centimètres d'eau sous la quille. Cependant, la Loire est enfin atteinte. Il est 4 h. 30. Depuis dix minutes, les machines ont prévenu qu'elles étaient prêtes à marcher. Instant émouvant qui marque à la fois pour le *Jean-Bart* son entrée dans la vie et sa délivrance de la terre.

Mais, à ce beau navire, il manque encore une ultime consécration : le baptême du feu. Trois avions à croix gammée survenus à ce moment précis vont se charger de le lui administrer. Sur cette cible si aisée, ils s'acharnent à trois reprises. Une bombe explose sans grand dommage entre les deux grosses tourelles, une autre vient couper net l'aussière du puissant remorqueur de tête. Et voici le *Jean-Bart* abandonné à lui-même dans le courant de la Loire. Pour le tirer de cette fâcheuse posture, il n'y a plus qu'une chose à tenter : mettre en marche et gouverner... si on le peut. Or, voici que les hélices tournent et que la barre obéit aux commandes ! Sur les visages, la joie a fait place à l'angoisse, juste récompense de tant d'efforts acharnés, de tant de déconvenues aussi.

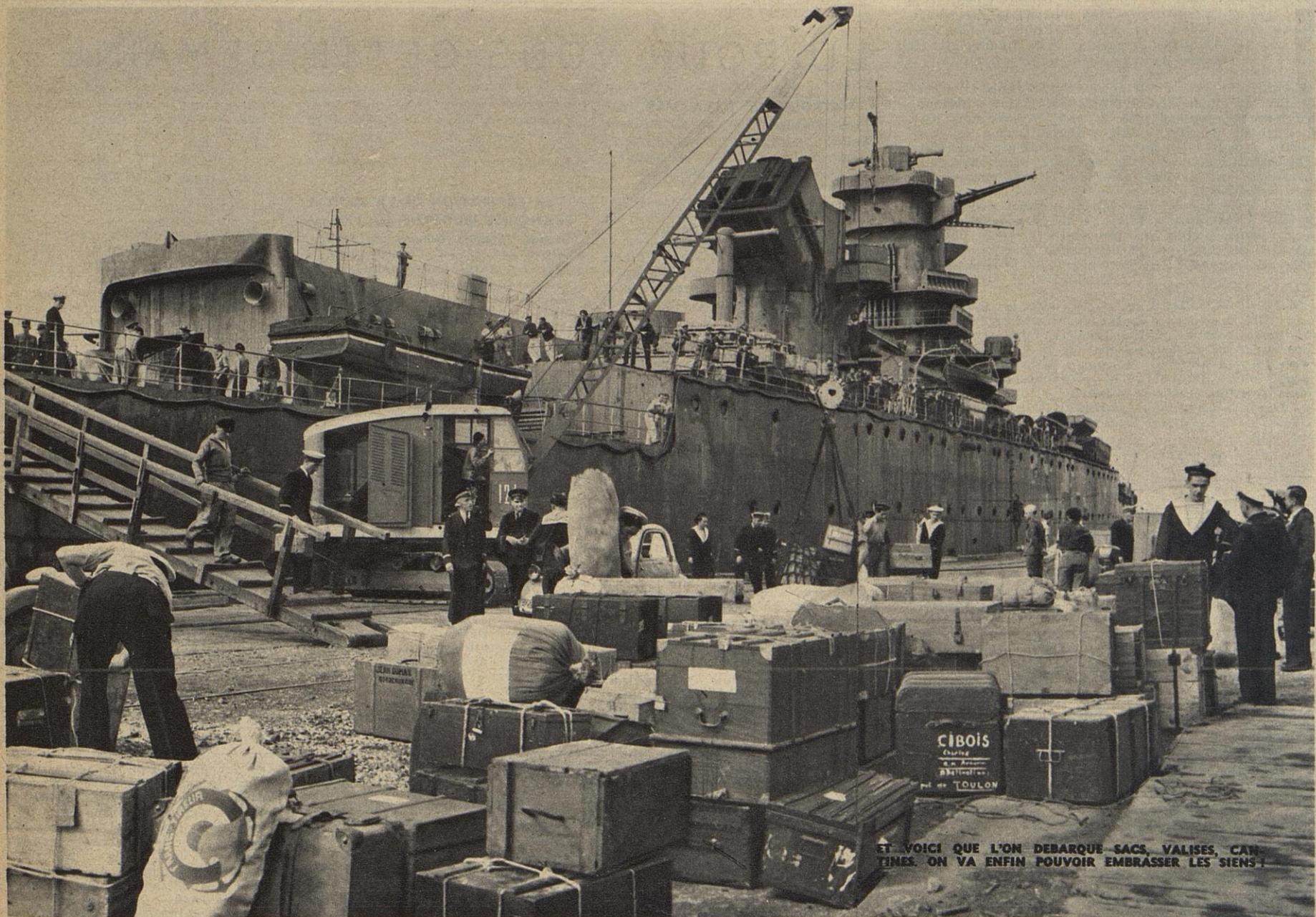


LE COMMANDANT (à gauche) ET L'AUMONIER DU CUIRASSE.

Maintenant, avec aisance, le *Jean-Bart* dirige sa route à travers les méandres de la Loire, puis met le cap sur la haute mer. Vers midi, à bonne distance des côtes, il stoppe pour faire le plein de mazout, d'huile, d'eau potable, tous poids supplémentaires dont à bon escient on n'avait pas voulu l'alourdir pour la sortie. Répétons-le : dix centimètres d'eau sous la quille !

Mais la menace d'une nouvelle attaque aérienne rend nerveux l'équipage d'ailleurs peu familiarisé avec les mille tuyauteries du bord. Le ravitaillement n'en finit pas. Il ne se termine que vers 18 heures. Lenteur salutaire ! lenteur providentielle ! Car, ainsi qu'on le saura plus tard, des sous-marins ennemis attendaient le *Jean-Bart* au point précis où il aurait dû se trouver à 18 h. 30 s'il avait continué sa route sans arrêt. Ils passeront leur hargne sur un grand cargo britannique qu'ils enverront par le fond. Trop aimables à eux d'avoir ainsi donné leur point !

A 19 heures, grosse avarie... Dans la machine, un organe essentiel est mis hors de service. Il faut le remplacer par un autre disponible, démonter des tuyaux brûlants, dans une chaleur infernale. La réparation va durer quatorze heures, pendant lesquelles la vitesse, de 15 nœuds auparavant, sera réduite à 6. Les mécaniciens sont recrues de fatigue. Depuis plus de quarante-huit heures, ils n'ont pris aucun repos. Enfin, le *Jean-Bart* peut remettre en marche à bonne



ET VOICI QUE L'ON DEBARQUE SACS, VALISES, CANTINES. ON VA ENFIN POUVOIR EMBRASSER LES SIENS !



allure et c'est, dès lors, une traversée sans histoire... à peine une attaque de sous-marin qui ne vaut pas la peine qu'on en parle. Autour du navire patrouillent sans arrêt trois torpilleurs qu'on ne saurait qualifier de flambant neufs, bien qu'ils soient, eux aussi, à peine achevés. Et c'est une force navale, en d'autres temps burlesque, ces trois petits bâtiments et ce grand cuirassé peints au minium, bariolés de larges taches d'huile, de mazout, de coaltar, camouflage de loqueux inattendu et involontaire.

Cependant, pendant que la navigation se poursuit, à bord la mise en état ne s'est pas relâchée. C'est ainsi qu'à l'appareillage le *Jean-Bart* ne disposait comme guide de route que d'un gros compas liquide d'embarcation. Il n'était pas compensé et il n'était pas question de le faire. Or, la veille du départ, était arrivé sur le terre-plein un camion chargé de précieuses caisses. Elles contenaient le compas gyroscopique... en pièces détachées. On hésita à l'embarquer. Finalement, on s'y décida et le bel instrument fut mis dans un coin. Il n'y fut point oublié. Dès l'appareillage, le personnel électrique reçut l'ordre de le monter.

Ceux d'entre nous qui connaissent la marine se rendent compte de la difficulté d'un pareil travail. Il est parmi les mille délicats organismes du bord, peu d'appareils qui présentent autant de complexité sous un petit volume ; un montage de fortune semblait une quasi-impossibilité. L'équipe des électriciens réalisa cependant ce tour de force, si bien que lorsque, dans l'après-midi du 22 juin, le *Jean-Bart* reconnut les atterrages de Casablanca, but de son voyage, depuis plusieurs heures déjà il marchait 22 nœuds et gouvernait au compas gyroscopique.

Casablanca ! notre second 35.000 tonnes devait y demeurer un peu plus de cinq ans ! Long séjour coupé de journées cruelles qui lui laissèrent de profondes blessures. Tandis qu'on les pansait, qu'on réparait les ponts par des moyens de fortune, qu'on bouchait les trous de la coque, le *Jean-Bart* devint navire-école. Et les jeunes apprentis entendirent souvent de la bouche de leurs aînés les « 350 de Saint-Nazaire », le récit de l'étonnante prouesse du départ. Pour eux, quel magnifique exemple c'était là !

C'est pourquoi, lorsque le 25 août dernier, le *Jean-Bart* appareilla de Casablanca pour Cherbourg en vue de sa mise en état définitive, une foule immense accourut sur les terre-pleins et les jetées du port : jeunes marins des écoles, jeunes filles des S.F.F., équipages de la Marine au Maroc, et tous ceux, Français et indigènes, dont le cœur se serrait à la pensée que cette relique d'héroïsme allait les abandonner.

Nous ne sommes pas de ceux qui estiment qu'une belle légende peut se passer de vérité. L'exaltation d'une grande action tourne trop souvent au cabotinage. Nous l'avons en horreur. Mais l'histoire du *Jean-Bart* n'a pas besoin d'enjolivements. Telle quelle, elle se suffit à elle-même dans une simplicité qui en fait la grandeur.

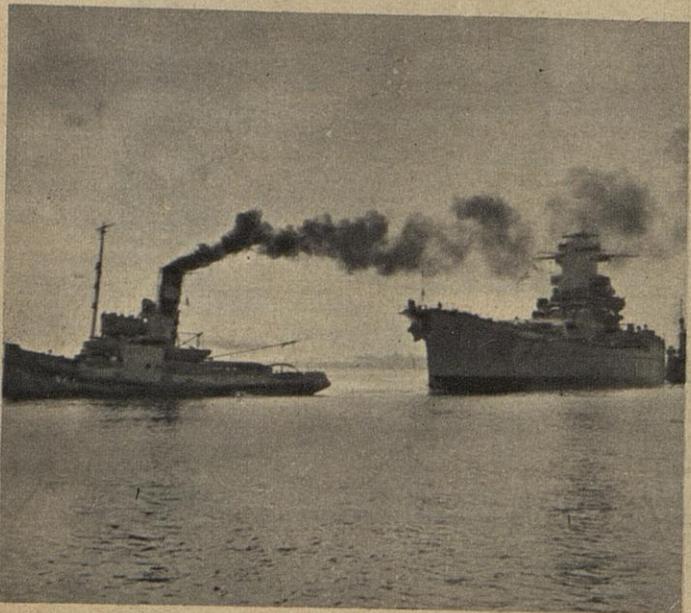
Ce puissant navire, les ouvriers qui l'apprêtèrent, les marins qui le dirigèrent étaient de simples hommes, des hommes comme vous et moi, allions-nous dire. Mais quelle passion, quelle volonté tenace les animaient ! Quels chefs aussi : commandant, ingénieurs, officiers surent donner le meilleur d'eux-mêmes et galvaniser les énergies jusqu'à la limite des possibilités humaines !

C'est ainsi que le *Jean-Bart*, au péril de la terre, parvint à échapper à temps à la menace allemande pour apporter, cinq ans plus tard, à notre pays, le poids de sa puissance et au monde une preuve nouvelle de l'énergie et de la ténacité françaises.

Commandant P. DE LOÏS.

N. B. — En relisant ces pages, nous pensions : quel beau film donnerait l'épopée du *Jean-Bart* ! Or voici que notre vœu se réalise. Aujourd'hui même, nous apprenons que l'excellent metteur en scène Christian-Jaque doit la porter à l'écran au printemps prochain. Louis Jouvet incarnera le commandant Ronarch ; Henri Jeanson écrira le scénario et les dialogues. Et la Marine prêtera son concours. De cette gerbe de talents et de moyens, il devrait résulter une œuvre très belle. — P. L.

Reportage photographique Albert BOITIER.



Il ne serait certainement pas très difficile d'établir un rapprochement entre Dickens et le récent triomphe électoral des socialistes anglais. Dickens, qui méprisait le Parlement, se serait réconcilié avec lui quand il l'aurait vu socialiste. Car, s'il n'était pas socialiste par système, l'auteur de *David Copperfield* l'était par toutes les fibres de son cœur. Pour un écrivain, c'est beaucoup mieux. Plus précisément, il l'était devenu peu à peu, en vieillissant. A l'optimisme de sa jeunesse avait succédé une amertume, un pessimisme qui lui rendait insupportable le spectacle de la misère sous le règne florissant de Victoria. Amertume qui ne tourna jamais à l'aigreur, grâce à quoi il put exercer sur ses compatriotes une influence bienfaisante. Qui donc a dit que, si l'Angleterre s'est vu épargner une révolution dans le cours du XIX^e siècle, elle le doit à Dickens et au besoin d'équité sociale qu'il a répandu dans la bourgeoisie anglaise, comme à l'horreur de la violence que sa tendresse et sa sensibilité ont réussi à inculquer à des millions de lecteurs ? Aucun écrivain n'a été plus civilisateur que lui. La civilisation britannique porte sa marque bien visible — mise à part l'hypocrisie puritaine sur laquelle son souriant génie semble n'avoir pas mordu beaucoup... Il a été un grand apôtre de la bonté parce qu'il a su la prêcher sur le mode intime et familial qui convenait à un apostolat de ce genre. Hugo, dont le nom vient naturellement sous la plume à ce propos, Hugo dont les *Misérables* parurent un an après les *Grandes Espérances* et dont le bon forçat Jean Valjean serait à rapprocher du bon forçat Nagwitch, y a mis trop d'emphase et de grandiloquence, mais son humanitarisme se fût-il montré plus simple et plus convaincant qu'il n'eût sans doute pas eu un meilleur effet sur notre impatience et notre cruauté latentes. Il nous a manqué un Dickens. La bonté n'est pas notre fort, du moins dans le domaine littéraire. Notre littérature de la bonté n'est guère abondante. Je n'oublie ici ni Erckmann-Chatrian, ni Alphonse Daudet, ni Anatole France qui avait beaucoup pratiqué Dickens, ainsi qu'il est facile de s'en rendre compte en relisant le *Crime de Sylvestre Bonnard*, et l'avait même un peu plagié, comme s'était son droit. A défaut d'un Dickens, nous avons du moins aujourd'hui quelqu'un qui lui ressemble un peu : Georges Duhamel. Il y a du Dickens dans les *Pasquier*. Plus ample, plus mythique, plus ouvert à la

sensibilité populaire, moins bourgeois, si l'on veut, moins artiste aussi, Duhamel aurait eu tout ce qu'il fallait pour se développer dans la voie de Dickens. La réconciliation qui se fera un jour entre la bonne littérature et le grand public ne lui profitera sans doute pas, il sera trop tard, mais pourquoi m'empêcherai-je de croire qu'est déjà né le grand romancier-poète dont on dira dans un demi-siècle qu'il est notre Dickens et qu'il a été préfiguré par Duhamel ?

Ces réflexions m'ont été inspirées par la lecture d'un petit livre d'Alain. *En lisant Dickens*, qui vient de paraître (Gallimard, éditeur) et qui, après son *Balzac* et son *Stendhal*, nous montre en ce philosophe un amateur passionné de romans, ce qui est rare, les professionnels de la pensée montrant, en général, pour la littérature d'imagination une transcendante indifférence. Tel n'est pas le cas d'Alain. Dieu merci ! « J'ai toujours lu Dickens et relu sans aucune fatigue, écrit-il. J'avais le sentiment de m'instruire de ce qui importe. Depuis que j'ai appris à trouver mes idées dans les romans (c'est moi qui souligne) j'ai pris bien au sérieux Dickens, qui, dressé, me paraît correspondre par ses étages à la structure humaine. C'est le seul, à mes yeux, qui, au lieu de me proposer des idées qu'il a inventées, me propose les miennes et les marque de chaos et de création. » On aimerait qu'Alain nous expliquât cela. Il est toujours un peu elliptique. Alain, et à force d'abréviation, il est quelquefois obscur, par exemple dans le chapitre final de *En lisant Dickens* qui est consacré à l'imagination dans le roman, que je sens plein d'aperçus nouveaux sur la question et qui m'a laissé insatisfait parce qu'il m'en a échappé beaucoup. « Imaginer, nous dit Alain, ce n'est pas, comme on l'a trop répété, se souvenir, c'est dominer toutes ses pensées par un sentiment représenté... L'imagination, ajoute-t-il, est comme un prélude du sentiment, tout simplement un pressentiment. » Je jurerais qu'il a raison et, pourtant, l'application qu'il fait de sa définition à des paysages me donne l'impression qu'il parle d'autre chose que de ce que j'entends par l'imagination du romancier, et que, sous sa plume, imagination veut dire transfiguration, ou quelque chose d'analogue.

André BILLY,
de l'Académie Goncourt.

LU POUR VOUS CETTE SEMAINE...

PATROUILLES A LA MER, par

Pierre Dubard (Edit. de La Nouvelle France). — Ce livre est doublement remarquable : par sa présentation impeccable, d'abord, qui donne au lecteur l'agréable sensation d'avoir entre les mains un ouvrage le ramenant à dix ans en arrière ; par la valeur même de son texte ensuite. En une série de tableaux aux sujets habilement choisis, Pierre Dubard nous fait revivre quelques-uns des épisodes les plus marquants de cette glorieuse, dure et silencieuse bataille de la mer du Nord que livra, de septembre 1939 à juin 1940, la marine française. Journaliste spécialisé dans les questions maritimes et depuis longtemps apprécié comme tel, Pierre Dubard connaît et comprend à merveille les gens de mer ; il peut donc parler d'eux sans craindre de heurter leur modestie ou de froisser leur susceptibilité d'hommes souvent incompris. Les révélations qu'il nous apporte sur la façon dont nos équipages luttèrent contre les mines magnétiques allemandes, et le récit qu'il nous fait des combats meurtriers qu'ils eurent à soutenir lors de la tragédie de Dunkerque, constituent quelques-uns des plus étonnants et des plus émouvants chapitres qu'il nous ait été donné jusqu'ici de lire sur la guerre navale. Le style de Pierre Dubard est volontairement dépouillé de tout artifice. Il donne à l'ouvrage le ton d'un documentaire pris sur le vif, où nulle littérature ne vient affaiblir les mots, les gestes, les faits que l'auteur a voulu nous rapporter en témoin impartial soucieux de la vérité historique la plus pure et, par là même, la plus pathétique. Je souhaite qu'un pareil livre, qui constitue en soi le plus bel hommage qu'on puisse rendre à ceux qui tombèrent, il y a cinq ans, sur les bancs des Flandres, et qu'on a peut-être un peu oubliés, fasse son chemin dans le public. Les jeunes y puiseront de magnifiques leçons de courage et de patriotisme. J'espère aussi que Pierre Dubard, qui a si bien commencé,

ne s'arrêtera pas là et qu'il nous donnera sur bien d'autres exploits de la marine française en guerre les récits qu'appelle ce premier et brillant ouvrage. — René MAINE

LA FORMATION DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE MODERNE, par Philippe

Sagnac (Presses Univers. de France, édit.). — Le projet de M. Philippe Sagnac est de nous montrer, en deux volumes, comment a évolué la société française d'ancien régime entre le moment où Louis XIV prend en main le gouvernement de la France et 1789. Le premier volume, le seul que nous ayons en main pour le moment, porte sur le règne de Louis XIV, c'est-à-dire qu'il s'arrête en 1715. Cette période est plus complexe qu'il ne semble. De 1661 à 1685 tout paraît réussir au jeune roi, tant sur le plan intérieur que sur le plan extérieur. Servi par de très grands ministres, Louis XIV semble devoir couler la société française dans le moule de la monarchie absolue. Mais ce n'est là qu'une apparence. Des résistances sournoises se font jour. Elles éclateront avec les premières difficultés, celles qui justement vont devenir de plus en plus graves à partir de 1685. C'est ce qui fait l'intérêt prodigieux des trente dernières années du règne. Déjà Paul Hazard, dans un ouvrage justement célèbre sur la crise de la conscience européenne à la fin du XVII^e siècle, avait montré comment l'univers catholique, monarchique et classique s'écailla alors de toute part. M. Philippe Sagnac a repris cette démonstration, en la limitant à la France, mais en l'approfondissant, parce qu'il ne considère pas seulement le mouvement des idées, mais aussi la transformation des mœurs et l'évolution économique. En le suivant, on constate à merveille le jeu réciproque de l'État et de la société, et la victorieuse résistance que celle-ci oppose aux initiatives de celui-là. Cet écart est peut-être le moteur de l'histoire. Tantôt l'État entraîne la société ; tantôt c'est elle qui précède l'État.

L'État d'ancien régime, malgré sa force apparente, n'était pas outillé pour jouer correctement le premier rôle. Ce qu'il ne sut pas faire, pendant le XVIII^e siècle, ce fut d'épouser la courbe de l'évolution sociale, et voilà ce qui rendit finalement la Révolution inévitable.

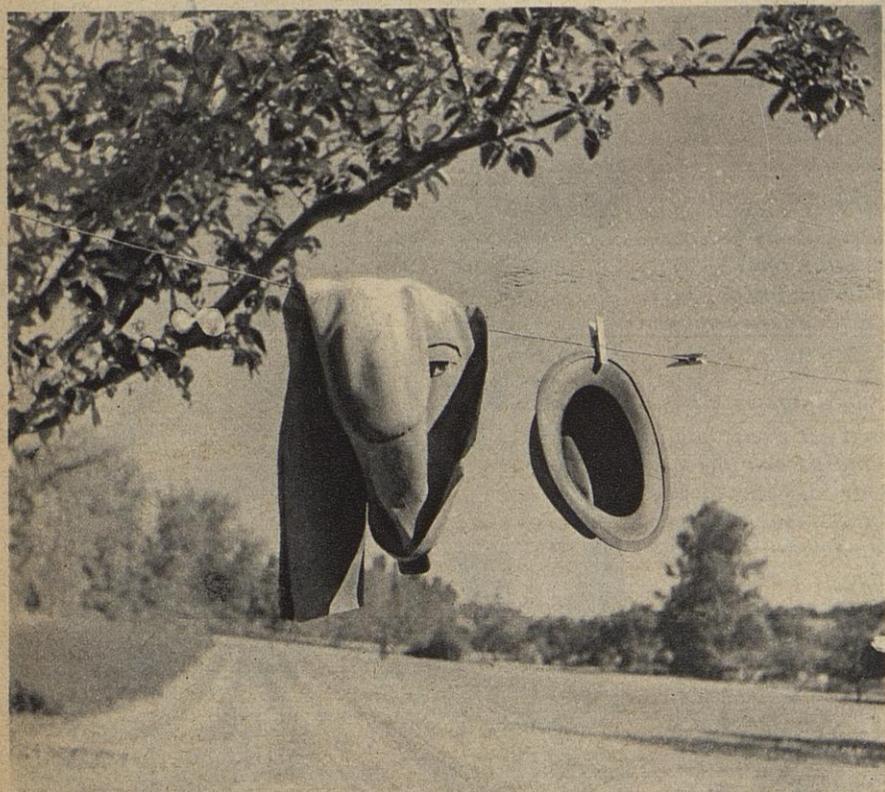
Même si sa synthèse nous laisse trop souvent sur l'appât, il faut féliciter M. Philippe Sagnac d'avoir eu l'audace de la tenter. Il montre un chemin où nous devons souhaiter que d'autres historiens s'engagent après lui. Nous connaîtrions beaucoup mieux notre passé et nous nous connaîtrions par suite beaucoup mieux nous-mêmes si nous avions une bonne histoire de la société française, qui nous manque absolument. — Jacques MADAULE.

BATAILLES POUR MOURIR, par

Pierre Molaine (Corréa, édit.). — Le héros de M. Pierre Molaine voit les choses du premier coup d'œil ; il a le sentiment de son impertinence ; des sensations épanouies et l'orgueil plein de force. Le thème : les hommes de vingt ans face à la guerre. Pas d'exaltation. Aucune hargne contre l'ennemi. Nul cri vers la liberté. Un seul amour, la Vie, une seule haine, la Mort. « On se bat, explique un des personnages, parce qu'il est trop pénible d'être méprisé », et l'on ne regarde pas au delà de sa section. Malgré un tempérament et une truculence robustes, des détails épais et savoureux, l'auteur a peut-être un penchant à diminuer plutôt qu'à grandir. Le ciel est comparé à un ventre de pigeonneau, la terre à un bahut, le printemps, à une houpette parfumée dans laquelle on met le nez. La figure féminine est ravissante. Elle existe surtout visuellement par la grâce de ses attitudes. Jeunesse ! Mais jeunesse spécifiquement moderne, qui a plus d'intelligence que d'âme. Le charme remplace la beauté, un haussement d'épaules, les drames de la passion. — Andrée SIKORSKA.



A ROCHECORBON. ENTRE DEUX PRISES DE VUES DE « LA BELLE ET LA BÊTE », JEAN COCTEAU DEJEUNE AVEC SES INTERPRETES SUR UNE TABLE DE FORTUNE : LA CAISSE AUX COSTUMES !



IL FAIT CHAUD. LE POÈTE A « TOMBE LA VESTE » ET SUSPENDU AVEC SOIN SON CHAPEAU.

JEAN COCTEAU metteur en scène

Depuis des années Jean Cocteau se passionne pour le cinéma; avec son nouveau film, « la Belle et la Bête », il devient le maître absolu de sa réalisation, c'est-à-dire scénariste, dialoguiste et metteur en scène. Le premier tour de manivelle de cette œuvre féerique, inspirée du conte de Perrault, vient d'être donné le 27 août, dans un cadre champêtre aux environs de Tours.

Déjà, à l'époque du « Baron fantôme », Cocteau assistait Serge de Poligny sur le plateau et apportait ses suggestions; avec « l'Eternel Retour », il était constamment auprès de Jean Delannoy, faisant pour ainsi dire son apprentissage technique.

Cette fois-ci, son esprit et sa présence sont partout. Dès le matin du premier jour de prises de vues il était là, à installer un curieux labyrinthe de draps blancs, dans la cour d'un charmant manoir du XIV^e siècle. C'est dans ce décor que se déroule la première scène de « la Belle et la Bête », qu'interprètent Mila Parély, Nane Germon, Jean Marais et Michel Auclair. Cocteau, dynamique et agile, était partout présent, accrochant son décor, aidant les machinistes, sautant vers la caméra ou donnant une retouche au maquillage de ses interprètes. Son charme et son amabilité si pleine de gentillesse créaient une atmosphère de camaraderie et chacun tâchait de donner son maximum.

Le soir, fatigués par ce travail en plein soleil, les artistes se réunissaient autour d'une table accueillante et Jean Cocteau, brillant et infatigable, continuait à distraire par ses propos éblouissants, évoquant mille souvenirs. Et puis, après un impératif : « Et maintenant, allez vous coucher ! » tout le monde quittait la salle à manger.

Le lendemain, levé le premier, Jean Cocteau menait sa bande vers le féerique décor de « la Belle et la Bête » pour continuer à vivre cette légende issue de son imagination de poète admirable.

Et ses personnages, habillés par Christian Bérard, avec tant de goût, n'étaient plus des acteurs, mais des êtres de rêve, poétiques et irréels.

SERGE LIDO.



COCTEAU METTEUR EN SCÈNE (fin)



SILENCE, ON TOURNE ! JEAN COCTEAU OPÈRE

« La Belle et la Bête »

par Jean COCTEAU

Rochecorbon, 27 août.

UN conte de fées possède un climat spécial et qui ne ressemble à aucun autre. Tout baigne dans une atmosphère très précise et très merveilleuse qui ne permet pas le moindre vague. Il importe que l'in vraisemblable soit cru par la force de l'image et que les grandes personnes qui composent le public retrouvent la bonne foi des enfants. A vrai dire le public idéal est un enfant, un seul, qui ne préjuge pas et qui se laisse convaincre sans se défendre contre lui-même.

On s'est beaucoup demandé si le metteur en scène d'un film en était l'auteur véritable. N'exagérons rien. Sans histoire et sans texte, le metteur en scène ne brille pas. Mais il est exact que, partant sur de bonnes bases, un film appartient au metteur en scène et ne relève que de son mécanisme. C'est la raison pour laquelle je décide d'assumer la responsabilité totale de la Belle et la Bête. Il y a un an que mes bases sont prêtes. Reste à écrire pour l'œil et à traduire visuellement le conte dans ma propre langue. Inutile de dire que l'entreprise serait impossible sans une équipe de premier ordre, depuis les vedettes jusqu'au dernier machiniste. Cette équipe, je l'ai :

En outre, l'objectif enregistre l'impondérable. L'amour du travail, la bonne humeur, la fièvre sont aussi nécessaires que les décors et l'électricité. J'écris ces lignes dans une basse-cour, sous un ciel couvert de Touraine. Nous attendons, nous attendons le caprice du ciel, nous attendons le soleil. Josette Day (la Belle), Mila Parely, Nane Germon, Michel Auclair (ses sœurs et frère), Jean Marais (leur camarade), Marcel André (le père) campent, maquillés et bariolés, au milieu des poules, des canards, des projecteurs, des caisses, des tables de maquillage. Au milieu de cette halte de romanichels, la vie du petit manoir continue son rythme, comme si nous étions les fantômes invisibles d'une autre époque, celle de Vermeer de Delft.

Jean Cocteau



AVEC L'ATTENTION QU'IL APORTE EN TOUTES CHOSES, JEAN COCTEAU



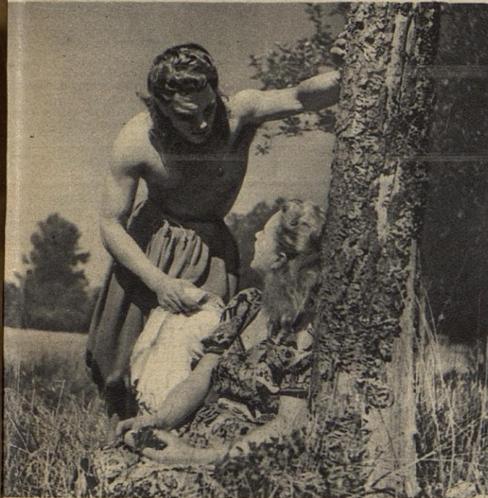
IL FAUT UN COLLIER. COCTEAU EN FABRIQUE UN SUR PLACE, AVEC UN BOUT DE CORDE.



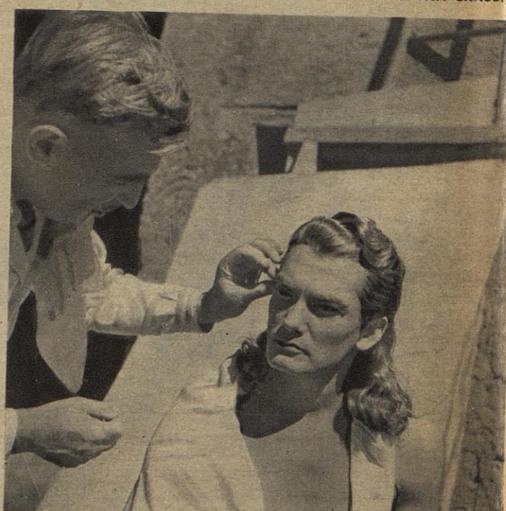
« CE DRAP EST TOUT UN DECOR. LE LABYRINTHE.. MAIS IL LUI FAUT UN PLI HARMONIEUX... »



MAQUILLAGE. MILA PARELY A RELEVÉ SON MANTEAU : IL FAIT CHAUD.



ENTRE DEUX SCÈNES, JEAN MARAIS BAVARDE AVEC JOSETTE DAY.



LE MAQUILLEUR ARA VIENT DE FINIR DE COIFFER JEAN MARAIS.



MILA PARELY A UNE FAIM DE LOUP ET DEVORE.. UNE COTELETTE.



MILA PARELY ET NANE GERMON DEVANT LE MANOIR SERVANT DE DECOR A « LA BELLE ET LA BÊTE ».

Le Marquis de S. Oyen

NOUVELLE INEDITE DE RENE LAPORTE (1)

Le marquis de Saint-Oyen, ancien viveur retiré dans son château de Vence, sombré dans la misanthropie, causée par la dégénérescence des hommes, misanthropie qui n'a fait que s'accroître du fait de la déclaration de guerre de 1939, de la veulerie de Vichy, du dégoût que lui inspirent les germanisants, ne vit plus que pour écouter la radio de Londres. Son seul plaisir est de constater les échecs allemands dans tous les domaines. L'arrivée inopinée du docteur Bernevigne, pourchassé par la Gestapo, vient à point pour redonner un but à la vie du marquis. Il consacre désormais son temps au sauvetage du docteur pour qui il cherche un moyen de passer à l'étranger. Dans ce but, il multiplie les démarches.

L souriait un peu tristement :

— Vous m'êtes sympathique, cher monsieur, et je ne voudrais pas que vous me preniez pour ce que je ne suis pas... Je suis obligé de faire maintenant un drôle de métier, bien humiliant. Les lois de Vichy sont étranges. A des gens comme nous, elles prennent tout. Elles prétendent nous empêcher de travailler dans la légalité — comme si nous pouvions vivre avec le souvenir des rentes que ces lois nous ont volées... Je ne comprends pas. Et dire que j'ai toujours tenu comme une religion la logique française, la loi qui est l'expression de la logique ! Du moins, on m'avait appris ça...

Thüller avait dû être autre chose qu'un trafiquant au bazar de l'illégalité. Cela se devinait à de petits signes, à toutes sortes de futilités bien élevées : à sa façon de tenir sa cigarette, de choisir tel ou tel alcool, à son amour des cravates claires et unies. Ce bourreau de temps l'avait dévié. Un jour, il se décida à parler de lui-même.

— Mes seuls rapports avec la police, c'était quand je lui envoyais mon obole destinée à la maison parisienne des Gardiens de la Paix. Comme tout le monde... Pour Mme Chiappe... Pour me faire enlever mes contraventions...

Mais, depuis, on avait traqué le juif. C'était la chasse préférée du grand-veneur Gering.

— Eh oui, monsieur Dominique, je suis de ce gibier.

Le marquis avait traversé l'affaire Dreyfus sans y penser, ou si peu. Cette question juive, elle ne se posait même plus, au temps de sa jeunesse, pour les mariages dans l'aristocratie. Le passage des Rothschild et des Péreire dans un siècle qui se meublait d'or et de rouge avait supprimé ces préjugés. On dinait aussi bien (sinon mieux) chez James que chez n'importe quel La Rochefoucauld, et sous des Fragonard aussi authentiques.

Certes Thüller ne venait pas d'un hôtel particulier de la Plaine Monceau, mais il n'était pas né non plus au carreau du Temple. Il était de la Muette, des Ternes, il était de la bourgeoisie — comme un Durand quelconque. On ne pense jamais qu'aux grands juifs, ou sans transition à ceux du ghetto. Mais il y a aussi les Durand juifs, une classe du bon petit milieu. On lui avait tout pris, à Thüller : son honorable maison de commerce, ses titres dans des coffres voisinant avec des coffres Durand, ses meubles — tout et même la dignité de vivre. Il avait quitté Paris comme un criminel, entraînant sa femme. Sa femme, c'était sans doute son dernier bien. Il ne la présenta jamais à M. Dominique. Mais elle était la seule foi préservée de sa vie désormais schismatique. Il en parlait gravement.

— Je ne me suis pas déclaré, précisa-t-il, un peu peudant.

Toujours, sur cette question, il perdait son assurance : fallait-il se déclarer ?

— Piétiner devant un commissariat, faire ce qu'un Bergson a exigé de faire, ce qu'un Disraëli ou un Henri Heine auraient pu se permettre de faire, le pouvais-je, moi, petit Durand des juifs ? C'eût été prétentieux, ridicule. Et inutilement dangereux. Les petits Durands juifs, ils sont tout juste bons à connaître — avant l'oubli — le purgatoire de Drancy, puis à traverser l'Allemagne dans des wagons plombés parmi les matières fécales et les vieillards à l'agonie.

Un autre jour, il confia au marquis que sa prudence n'avait pas servi à grand'chose. Il avait eu des ennuis en zone occupée. Pour rien, d'ailleurs. Pour des titres acquis par succession, inventoriés, et que l'administrateur provisoire ne retrouvait pas. On l'avait flanqué dans un camp.

— C'était comment, ce camp ? demandait le marquis, l'œil brillant d'une ardeur envieuse de néophyte.

— Figurez-vous que je vivais dans la même baraque qu'un ambassadeur en disgrâce à Vichy. Cet ambassadeur avait dû apprendre l'humour à Londres. Il exigeait qu'on lui présentât les armes, parce qu'il était grand officier de la Légion d'honneur.

— Et les gendarmes s'exécutaient ?

— Oui, ils s'exécutaient. Et, nous, nous lui faisons cortège, à l'ambassadeur, pour profiter en riant de cette

marque de respect... La chambrée comptait encore un ancien chef de camp de concentration, qui avait déplu lui aussi. Mais comme il était très calé dans sa partie, le directeur venait très poliment lui demander des conseils, pour nous brimer, pour le brimer comme nous. Ah ! j'en ai appris des choses, derrière nos barbelés. Ainsi, j'ai mieux connu les communistes...

— Les communistes, répétait le marquis Philippe.

— Oui, faisait Thüller, faut pas s'imaginer ce qui n'est pas... On en a raconté des blagues, à leur sujet... Ils avaient une discipline formidable, le sens de l'organisation : même les plus déshérités du camp, grâce à eux, recevaient un colis chaque semaine. Ils mettent longtemps à se dégeler, mais dès qu'ils ont confiance, on se sent soutenu par eux, c'est-à-dire qu'on redevient un homme.

Redevenir un homme ; cette petite phrase troubla extraordinairement le marquis. Il la charria avec lui, comme un tract virulent. Il la répéta au docteur. Mais Bernevigne ne comprit pas. Il ignorait par quels enchaînements souterrains elle devenait en quelque sorte la bible de son hôte.

Du reste, que pouvait maintenant comprendre Bernevigne ? L'événement l'avait arraché de lui-même, de son jardin raisonnable, de sa raison bien ratissée. « Du temps que j'étais un homme libre », ainsi commençaient toutes ses pensées. Il y avait du tragique dans son désarroi. Il perdait tout lien avec son passé. « Du temps que j'étais un homme libre... Et maintenant je me dénoue, je me dénoue... » La contradiction des arguments ne le troublait pas ; pour beaucoup d'hommes, la liberté réside dans une sourde complicité avec la mémoire. Et cependant il s'interdisait presque de se souvenir, pour ne pas pleurer. Il se disait qu'il était quelqu'un dans le genre de Robinson Crusoe, quelqu'un qui aborde dans une île déserte et doit s'arranger pour vingt ans du provisoire.

Tout le jour, il guette derrière les volets de sa chambre. Le bruit d'une auto, le passage d'un soldat à plumes le jettent dans les transes. Heureusement que les quatre Italiens qui occupaient les communs ont déguerpi, par chance, le lendemain de son arrivée et qu'on n'a plus vu aucun militaire... Mais il ne se sent achevé, décidément cadavre, que le jour où le marquis lui porte enfin les fameux faux-papiers. Saint-Oyen, plaisantin, ouvre la porte avec un fracas d'escouade et crie :

« Bonsoir, Billange ! »

Bernevigne endosse donc Billange, mais comme une tenue de bagnard et avec un grand soupir de regret pour la défroque en col cassé Bernevigne. Car le marquis soigne les détails. Il interdit le col cassé. « Les banquiers d'aujourd'hui n'en portent pas », dit-il. Le tyran pense à tout, oblige sa victime à lire la *Cote Desfossés*, lui pose des questions sur le fonctionnement des Holdings, sur l'avenir de la Royal. En bref, il essouffle Bernevigne qui ne retrouve la paix, une paix confuse de cachot, que lorsque le marquis s'absente. Alors, le docteur reste en tête à tête avec des réussites — qu'il rate interminablement.

La prudence oblige M. de Saint-Oyen à sortir de son trou. Quelqu'un lui a dit : « On ne vous voit plus sur la côte. » Ce ne serait pas de bonne politique d'intriguer les gens, maintenant. Alors, le marquis se montre. Il se montre surtout au Cap d'Antibes parce que Cannes s'est vidée depuis la fermeture du Casino (« on y entrepose des bombes, c'est la meilleure façon de faire sauter la banque », dit plaisamment Montemaggiore) et que c'est au Cap d'Antibes qu'il est élégant d'être vu, de se passer les tuyaux de marché noir ou les consignés de la radio anglaise.

Montemaggiore l'entraîne un dimanche à la messe de la Garoupe. C'est en quelque sorte un succursale de Saint-Honoré d'Eylau. Une fois de plus, le marquis joue sa comédie. Pendant l'élévation, il sourit de l'histoire que lui chuchote le duc sur le petit Sérons :

— Tu te souviens, cher Philippe, du martyr qu'il fit endurer à sa femme née Confolant. Peut-être est-elle morte de chagrin. Il la trompait beaucoup, et souvent avec des hommes. Beaucoup, je veux dire : trop publiquement. Et puis les hommes, moi... Tant d'humiliations n'ont pas été pardonnées par le père Confolant, dont les millions se sont retirés du petit Sérons comme l'eau du rivage. Tu te souviens aussi que Sérons, à la mort de sa femme, fut

touché par la grâce. Dieu choisit les chemins qu'il trouve devant lui...

— Parlez plus bas, murmure M. Bilhaud-Cravenne.

(M. Bilhaud-Cravenne est fort dévôt. Il prie peut-être pour que lui soient conservés les millions qu'il a gagnés sur les rivages du nord en travaillant pour l'organisation Todt.)

Montemaggiore fit le signe de la croix et continua :

— Sérons allait chaque matin gémir dans la chapelle du château de Confolant où son épouse était enterrée. Or, figure-toi, il a appris le mois dernier que le beau-père, ivre de vengeance, avait secrètement retiré de là, depuis cinq ans, le cercueil de sa fille. Ce qui fait que Sérons priait devant le vide...

« Bah, vide pour vide, vide et pourriture ! » pense irrévérencieusement le marquis.

Il se sent à jamais absent de ces potins, de ce petit monde où il avait l'imagination prise comme dans un filet et où, homme de société, il a failli oublier sa fonction d'homme tout court. La messe l'ennuie. Il ne vibre même pas quand le prédicateur, Savonarole amarante, reproche à ses ouailles leur luxe, leur oubli de la guerre. « Et tout à l'heure les Bilhaud-Cravenne essaieront de l'inviter à déjeuner... Les Bilhaud-Cravenne pour qui dix fermiers de la montagne font de l'abatage clandestin. »

Un seul moment étrange, presque émouvant, c'est celui de la quête. Voici soudain l'église la plus concentrée, la plus fervente, la plus silencieuse de toutes les églises du monde, parce que les fidèles (qui n'a pas ici son petit million de rentes ?) ne donnent que des billets. Il faut que l'enfant de chœur parvienne aux travers du fond pour qu'on puisse enfin entendre le seul bruit agréable à Dieu, le bruit de petite monnaie que fait le don chaleureux et difficile du peuple.

Revenu à Vence, le marquis déballait son sac d'histoires, pour distraire le docteur. C'était tout de même plus agréable, croyait-il, que l'eau triste, le pain gris. Mais Bernevigne se moquait bien du Cap. Comme il se moquait bien aussi des enthousiasmes du marquis devant les roucoulements de la radio.

— Ma conviction est faite, cette comédie tourne au sinistre, disait-il gravement entre deux réussites.

— Comment ? On vous annonce des victoires tous les jours !

— On peut m'annoncer autant de victoires qu'on voudra. Ma conviction est faite... L'entrée à Palerme, la prise d'Orel, et après ?

Le marquis feignait d'ouvrir un journal, mais l'autre ne se taisait pas :

— La guerre ne finira pas, ne finira pas. Elle fait du bruit quelque part, sur des frontières lointaines. Mais elle ne trouve pas notre épicerie... Voyez-vous, cette guerre, elle vieillit déjà. Elle vieillit d'ennui, elle devient une habitude, elle est notre petit relais quotidien. Mais pas plus.

Une fois, il insista :

— Je me demande si les combattants ne vieillissent pas en même temps que leur guerre. C'est-à-dire que je me demande si la guerre ne vieillit pas en eux, si elle ne leur paraît pas, plus que jamais, une action inutile.

A ces mots, le marquis bondit de son fauteuil.

— Je vous interdis... cria-t-il.

Pouvait-on ainsi blasphémer, oui blasphémer, quand tant d'hommes, à travers les steppes, dans les montagnes de Sicile, sur les plateaux épilés de Yougoslavie, et aussi dans les camps, dans les prisons, s'éveillent chaque matin avec un goût de vengeance dans la gorge. Le marquis ouvrit son coffre, y prit des tracts, en agita quelques-uns dans un intense tremblement :

— Ainsi blasphémer ! Quand Jacques Decour, Politzer, Péri, Parodi, quand des milliers de morts attendent le grand signal des vivants... Jamais une guerre n'a été aussi populaire que l'est la nôtre en ce moment !

Cette dispute fut suivie de plusieurs autres. Le docteur

changeait curieusement. Sa nouvelle personnalité lui conférait de l'assurance. Il parlait déjà plus volontiers la langue Billange que la langue Bernevigne. Peut-être que bientôt ne bégayerait-il plus. Les deux hommes s'aigrissaient, comme deux sœurs vieilles filles. Le marquis pensait : « Il boit mon vin, j'y consens, mais il pourrait tout de même se souvenir qu'à Cannes il n'aurait que les quatre litres mensuels de la distribution. » Le docteur pensait : « Il m'a rendu service, c'est entendu. Mais s'il tombe malade, il sera bien content de m'avoir sous la main. » Et le docteur pensait encore : « Le marquis est fou. » Et le marquis pensait encore : « Le docteur est stupide. »

Cela ne pouvait durer longtemps. Les choses se gâtèrent un jour de juillet. C'était un dimanche. Le marquis jouait au bridge à Saint-Paul. Pour la dixième fois depuis une heure, Bernevigne s'était penché sur le bassin pour voir sortir de dessous les algues glauques les deux cyprins qui y vivaient. Il s'ennuyait. Des voix joyeuses retentirent du côté de la rue, et le docteur passa un peu la tête au-dessus des buis taillés. Le chemin était là, inviteur, poussiéreux, saturé de soleil. Trois gosses jouaient sur la plateforme d'un rocher, à cinq ou six mètres au-dessus de la route. Tout à coup l'un d'entre eux trébucha sur une racine et étendit ses bras comme pour se retenir. Dans la pesanteur, dans l'air lourd et indifférent, il y eut quelque chose qui ressemblait à une hésitation. Puis le petit corps se relâcha et partit vers sa chute. Presque aussitôt, sur le matelas de poussière du chemin, cela fit un bruit sourd. Déjà les autres enfants, épouvantés, avaient disparu. Tout s'était passé dans un étrange silence. L'après-midi d'été ne semblait être infectée ni de cris, ni de larmes. Un insecte ne meurt pas plus déceimment...

Bernevigne traversa d'un bond la haie de buis, en criant : « Dominique ! » Il prit l'enfant dans ses bras. Ça n'avait

pas de poids, on eût dit que ça dormait. Il n'y avait aucune blessure sur le visage : c'était le sommeil et pire que le sommeil. Puis, brusquement, un petit filet de sang coula des oreilles, qui devenait vite une confiture laquée, déjà prise sous l'action du soleil. Dominique accourut enfin. Bernevigne, indécis, tournait au milieu de la route, avec cet enfant qui tombait du ciel, ange à la conscience repliée.

— C'est le petit Bordino, dit le valet de chambre.

Il appela. Et soudain, à côté du rocher en surplomb, surgit la mère avec un cri tout près de la bouche. Le temps pour le docteur de la regarder, noire, maigre et échevelée, et elle avait déjà dévalé la pente, saisi l'enfant.

Le docteur se pencha vers Dominique :

— Il faut se presser, il y a peut-être fracture du crâne.

— Mais, monsieur, murmura le domestique, il faut rentrer. Si M. le marquis vous voyait comme ça au milieu de la route, à 100 mètres d'un poste de guet italien !

Bernevigne sourit (ce n'était plus un sourire Billange) et dit :

— Laissez donc, Dominique...

Il courut derrière la mère qui emportait son enfant. Il entra à sa suite dans une mesure. La mère jeta le petit corps inanimé sur un lit et se mit à hurler.

— Il est mort ! criait-elle, je suis sûre qu'il est mort...

Ce fut Dominique qui découvrit des casseroles, qui alla chercher de l'eau, qui ranima le feu. Bernevigne avait déjà retroussé ses manches lorsque, au milieu d'un groupe de voisins, parut le marquis de Saint-Oyen.

— Il est mort, continuait à crier la mère.

Saint-Oyen donna une vague petite tape sur le front de l'enfant, puis dit très haut :

— Billange, mon cher, il faut laisser la place à un médecin.

Puis, un ton plus bas :

— Etes-vous fou ? Rentrez à la maison. Cet accident va ameuter le quartier...

— Cet enfant risque de mourir, dit Bernevigne.

Là-dessus, un mouvement désordonné de la mère renversa sur le lit le contenu d'une bassine que Dominique tendait à Bernevigne. Saint-Oyen s'écria, avec une magnifique mauvaise foi :

— Vous voyez bien, vous tremblez... Allons, rentrez à la maison !

Le docteur leva la tête. Ses petits yeux raisonnables s'étaient agrandis. Il regarda ses mains, dont il sentait la souplesse revenue par miracle, ses mains qui n'avaient pas oublié.

— Non, fit-il fermement.

L'enfant ne mourut pas. Mais il ne s'en tira que par l'opération du trépan. Et, pendant l'heure qui suivit l'accident, tout le monde put croire, même Bernevigne, que le transport à l'hôpital allait être inutile. On vit chez les Bordino paraître trente voisins, puis un agent de police. Dominique pâlisait pour chaque visage inconnu. L'ambulance réclamée par l'un, et le médecin appelé par l'autre, tardaient. (Ils arrivèrent presque ensemble.) A mesure que la pièce s'emplissait, Bernevigne prenait davantage conscience du défi qu'il jetait au destin. Cependant, du regard, du sentiment le plus profond, de tout son sentiment le plus fleuri du devoir — ah ! que l'ambulance tardait ! — il se cramponna au petit visage duquel, d'instant en instant, une vague de vie se retirait, pour laisser un coin de joue plus mou, plus verdâtre et plus humide. Il se disait : « Si je fais un pas en arrière, un seul pas, il va mourir... » Il ne recula qu'à l'entrée de son confrère. Il le pouvait, son rôle étant joué. Mais, à ce moment, il eût voulu rentrer dans un mur. Il se faufila parmi les voisins, pleureuses protocolaires, et regagna la maison du marquis. Celui-ci était enfermé dans son bureau. Il ne parut pas au dîner.

Le lendemain, Bernevigne l'affronta en Bernevigne, c'est-à-dire le dos rond, prêt à murmurer qu'à sa place, à sa place il eût affronté les mêmes risques, les mêmes risques. Mais Saint-Oyen ne fit pas la moindre allusion à l'histoire de la veille. Une semaine passa. Puis vint le jour du grand souci.

— Qu'est-ce qu'il y a, aujourd'hui ? dit sévèrement le marquis. Ça ne va pas, Dominique.

De fait, le valet de chambre commettait d'incroyables maladresses, présentait les plats à droite, oubliait de remplir les verres.

— C'est que, monsieur le Marquis... commença-t-il après beaucoup de soupirs. C'est que... Eh bien ! voilà : je trouve les gens bien indiscrets. Ils veulent savoir quel est ce monsieur qui a soigné le petit Bordino. Pas possible que ce ne soit pas un docteur, a dit une femme...

Bernevigne sourit :

— Qui a dit ça ?

— La sœur de Mme Bordino. Et elle a ajouté comme ça qu'elle avait travaillé dans une clinique, qu'elle connaissait les gestes des médecins, leurs façons de relever les manches, de s'essuyer les doigts pendant longtemps.

— Vous voyez, fit le marquis, on laisse toujours des traces...

Dominique soupirait de plus en plus.

— Monsieur le Marquis ne sait pas tout... L'agent de police, monsieur le Marquis se souvient de celui qui était venu avant l'ambulance ? Il a reparu dans le quartier.

— Ah !

— Et pas par hasard, sûrement.

— Ah !

— Ce matin, il m'attendait à l'épicerie. Il m'a posé des questions.

Bernevigne ne souriait plus.

— Et vous avez répondu quoi ?

— Rien. Ou plutôt, si : que monsieur était M. de Billange, un cousin à monsieur le Marquis. L'agent a dit alors : « C'est drôle, j'ai travaillé à Mulhouse, près du château de Billange, et l'autre jour je n'ai pas reconnu M. Hector. Le vôtre, est-ce qu'il s'appelle M. Hector ? C'était celui-là que j'aimais bien ? Je passerai lui serrer la main un de ces matins. »

Ce fut à la suite de cet incident que Bernevigne, épouvanté, décida de quitter Vence. En vain, M. de Saint-Oyen essayait de le retenir. Le docteur ne raisonnait plus. « Non seulement le délit de fuite, marmonnait-il, mais les faux papiers, une usurpation d'identité. Y songez-vous ? »

Avec des larmes dans la voix, il reconnut que la maison du marquis avait été un très acceptable purgatoire. Maintenant il allait entrer en enfer. L'enfer, c'était l'arche de pont du clochard, la route tentante du chemineau — mais route chantante quand on avait vingt ans, ou quand on mangeait du pain blanc, quand la boulangère faisait danser ses écus...

(A suivre.)

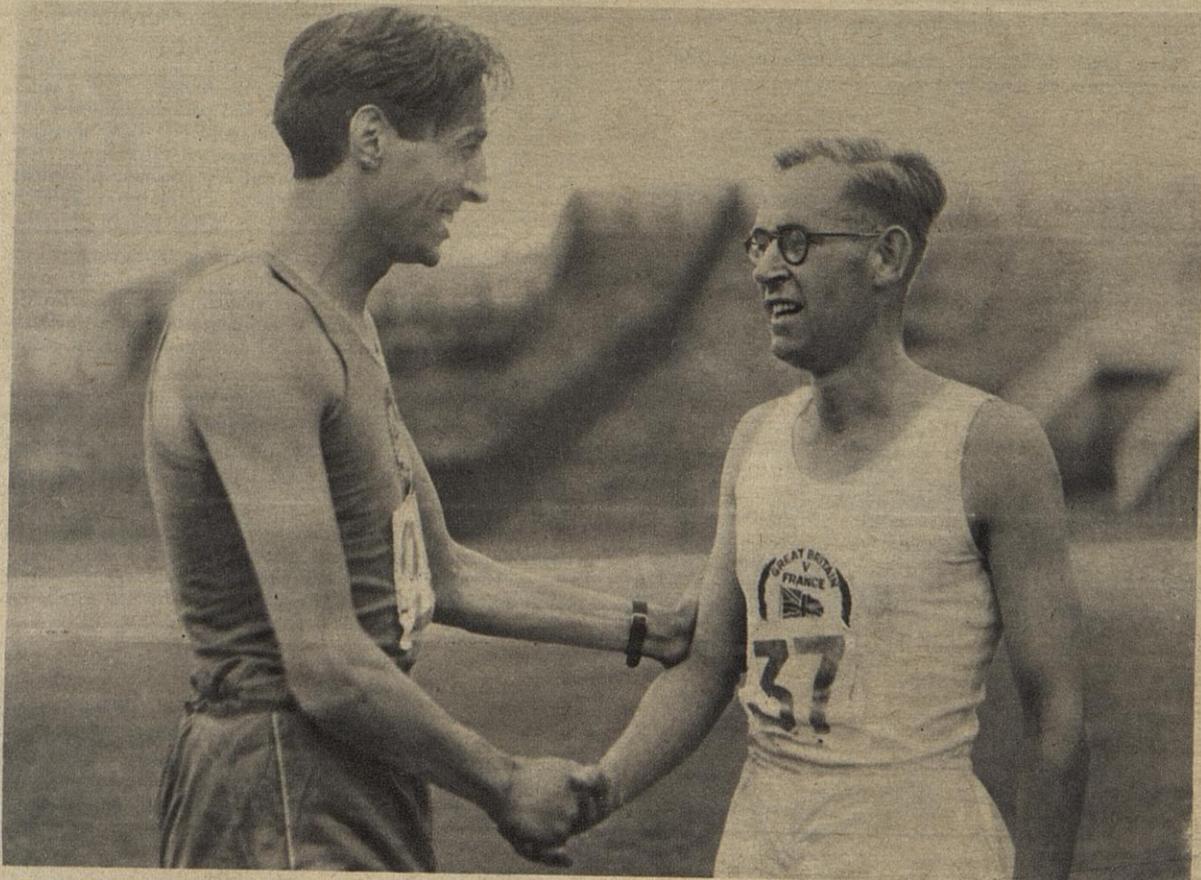
(1) Voir nos numéros des 18, 25 août et 1^{er} septembre.



Tout d'hommes... à travers les steppes, dans les montagnes de Sicile... s'éveillent chaque matin avec un goût de vengeance dans la gorge...



L'ARRIVÉE DU 100 M. PLAT QUE GAGNERA LE FRANÇAIS VALMY (à gauche) DEVANT FOUSSARD (à droite) ET L'ANGLAIS HOLMES.



LE CHAMPION BRITANNIQUE WOODERSON SERRE LA MAIN DE NOTRE COMPATRIOTE HANSENNE, APRÈS SA VICTOIRE.



Le Français Balezo vient de réussir un bond de 6 m. 85. Il devra également remporter le lancement du poids.



Pujazon mène devant l'espoir Pouzieux dans l'épreuve du 5.000 m. plat où ils prendront les deux premières places.

LA BELLE VICTOIRE DE NOS ATHLÈTES DEVANT LES BRITANNIQUES

Le premier match d'athlétisme France-Angleterre disputé depuis la guerre a donné lieu à une belle victoire de nos athlètes, ceux-ci triomphant par 73 points à 29, ne perdant qu'une seule épreuve, le 1.500 m., qui devait, par ailleurs, être la course la plus émouvante de la réunion.

Depuis 1921, date de la première rencontre, les Anglais avaient triomphé douze fois, les nôtres trois fois, et le match de dimanche remplaçait celui que nous aurions dû disputer le 3 septembre 1939. Certes, nous avons tout lieu de nous réjouir du résultat, mais reconnaissons que la défaite anglaise s'explique par le manque d'entraînement des athlètes britanniques dont la grande majorité est sous les armes depuis cinq années.

C'est au duel Hansenne-Wooderson que revint la vedette. Notre compatriote fut battu, mais son temps de 3'49"4/10 le place à deux dixièmes de seconde du record français de Jules Ladoumègue, Wooderson réalisant 3'48"9/10. Le train fut un peu lent pour notre représentant ; certes, Wartelle se dévoua et mena au début, mais il ne pouvait faire davantage. Hansenne sprinta à la cloche : il devait pourtant terminer à 3 mètres du champion anglais. Deux ou trois autres rencontres de cette importance ou des matches France-Suède, France-Finlande, et Hansenne devrait battre le record de France.

Chefdhôtel, mené au début, fournit un sprint remarquable et confirma ses possibilités en battant l'Anglais Alford dans le 800 m. dans l'excellent temps de 1'53"7/10. Avec un peu plus d'endurance au train, ce sera un concurrent sérieux pour Hansenne. Au 5.000 m., double victoire française, Pujazon s'affirmant nettement le meilleur et Pouzieux confirmant une saison excellente.

Dans le domaine du sprint, le 100 m. vit Valmy triompher de l'Anglais Holmes et de Foussard, les trois hommes terminant sur la même ligne. Foussard prit sa revanche les 48 secondes justes, dimanche en Suède. Au 400 m., notre compatriote Sigonney aura terminé sa saison sans connaître la défaite. En 48"9/10, il battit l'Anglais Panton, mais, sur sa forme actuelle, devrait réaliser les 48 secondes justes, dimanche en Suède. Au 110 haies, Maignan, blessé, fut nettement handicapé, mais Omnès sauva nos couleurs en remportant l'épreuve en 15"5/10 sur Whitworth.

Rayon concours, toutes les épreuves nous reviennent : Lapointe et Audony triomphèrent des visiteurs avec un saut de 1 m. 85. Balezo, à lui seul, nous valut 10 points, remportant la longueur avec un bond de 6 m. 85 et le poids avec 13 m. 52. Performance moyenne au disque où Wittevronghel triompha avec 42 m. 76.

Les Britanniques ont des champions de valeur. Ils vont se remettre au travail. Ils se savaient battus, ils sont venus, permettant à nos champions d'affirmer leurs possibilités, sachons-leur en gré.

La France a disputé cette saison trois rencontres internationales, contre la Suisse, la Belgique, l'Angleterre. Ce fut l'occasion de trois victoires. Montrons-nous satisfaits, d'autant plus que l'athlétisme semble à nouveau avoir conquis les faveurs du grand public.

RENÉ MOYSET.



Chefdhôtel confirme une saison excellente en remportant très nettement le 800 m. plat devant l'Anglais Alford.

LE MUSÉE ALSACIEN DE STRASBOURG

un des plus riches de France, a ouvert à nouveau ses portes

HUIT mois après sa libération par la division Leclerc, Strasbourg fait songer à une grande fourmière qu'un pied distraît aurait négligé de détruire entièrement. Par ci, par là, seuls, des monceaux écroulés d'immeubles, des pâtés de maisons témoignent encore de la rudesse des bombardements, des coups de bouloir que la guerre y porta; seuls, dis-je, car la vie a repris d'une façon si exceptionnelle, qu'elle a l'air de vouloir se rattraper du temps qu'elle perdit lorsque, nouvelle libérée, elle resta dans son étonnement, figée pendant tant de semaines.

Je n'avais pas revu l'Alsace depuis plusieurs mois. Je l'avais quittée en février, quelque peu triste et comme oubliant de respirer, tant était grande son inquiétude du lendemain. Elle était indécise, n'osant trop, finalement, se réjouir d'une libération qui pouvait si vite se transformer à nouveau en esclavage, et son pas était hésitant comme après une longue maladie.

Je viens de la retrouver, forte de sa santé nouvelle, marchant hardiment vers un avenir confiant, la tête haute, le regard fixé bien droit devant soi. Laborieuse, sa population, que le devoir a repris fortement par la main, s'est remise au travail. Industrielle, au lieu de pleurer sur les ruines du passé, elle a repris le chemin de la vie, le seul qui soit vrai, constructif, car il mène vers l'avenir.

Rien ne peut mieux faire juger de l'activité réelle d'un pays que sa vie artistique. Celle-ci suit de très près celle-là. Elle en est comme le double esthétique, comme son expression spirituelle. A cela, j'ai pu constater combien profonde était la renaissance de Strasbourg et, en elle, de l'Alsace tout entière.

Je suis allé trouver M. Adolphe Riff, le conservateur aux Musées de la ville de Strasbourg, dans son domaine détruit qu'est le château de Rohan. Un tiers du ministère des Beaux-Arts de cette ville s'est écroulé sous les bombes. D'un doigt attristé, M. Riff m'a montré les salles de peinture, de sculpture et de ferronnerie qui n'existent pour ainsi dire plus.

Mais sans plus nous attarder à ces témoins mutilés et muets de la barbarie du XX^e siècle, nous nous sommes dirigés, au travers des rues médiévales du vieux Strasbourg, en partie détruites, vers la charmante maison de la fin du XVI^e siècle qui est le Musée Alsacien. Situé à côté d'une des plus anciennes et plus pittoresques places de la ville, la place du Corbeau, le Musée dresse, altier, la masse de ses trois étages et de son haut toit en pente. Un long couloir voûté mène à une vaste cour intérieure pavée, au charme désuet, sur laquelle donnent de larges balcons en bois ouvragés. Intérieurement, la maison entière disparaît sous un lierre dont le vert profond s'allie admirablement aux bruns sombres du bois.

Cette demeure est le type d'une habitation bourgeoise de l'époque. Elle est tout en hauteur et en profondeur: des salles vastes, assez peu éclairées, donnent sur d'autres qui communiquent avec les étages supérieurs par des escaliers étroits, en colimaçon.

C'est là que M. Riff a réuni les trésors d'art régional alsacien. Tout s'y retrouve à nouveau, intact, comme « avant ». Si ce prodige a pu être réalisé, c'est uniquement à l'initiative du conservateur qu'on le doit. Dès avant la déclaration de guerre, il a, en effet, emballé tous ses trésors en des caisses qu'il a disséminées dans tous les châteaux des alentours. Ainsi a-t-il pu sauver et nous conserver un des plus beaux et des plus riches musées folkloriques que nous possédions en France.

* * *

Les chambres sont divisées en trois types, selon les trois configurations du terrain alsacien: plaines, collines et montagnes, qui déterminent les trois types d'habitations. Ainsi voyons-nous, tout d'abord, la chambre à coucher d'un vigneron d'Ammerschwihr — village qui est, actuelle-

ment, entièrement détruit — avec son poêle de faïence colorée, son rouet, son berceau et son lit-alcôve.

De là, nous passons dans la chambre des céramiques. Les unes, les poteries de cuisine, encore actuellement utilisées pour l'usage domestique dans toute l'Alsace, sont des terres de Soufflenheim. Les autres, qui servent à contenir du vin et de l'eau-de-vie, sont des amphores aux formes élégantes et harmonieuses en grès d'Obertschdorf.

Voici, dans un coin obscur de la maison, l'antique pharmacie-laboratoire, avec ses cornues, ses matrasses. Un magnifique mortier du XVIII^e siècle brille, au milieu, de tout son cuivre. Tout s'y trouve reconstitué, jusqu'à l'alambic et à la classique tête de mort, en passant par les flacons et les pots à onguent, et par les « simples » qui pendent aux solives.

Plus loin, la chambre d'un paysan d'une région agricole offre son poêle rehaussé de plaques de fonte ciselées, représentant des motifs décoratifs d'inspiration tantôt religieuse, tantôt militaire. Elles proviennent de la fonderie séculaire de Zinswiller. Mais l'intérêt principal du Musée est assurément concentré dans deux grandes salles réservées, l'une à l'imagerie religieuse, l'autre à l'imagerie militaire.

Dans la première, les fixés sous verre voisinent avec les estampes, dont l'inspiration et la forme, pures et naïves, émeuvent profondément. Dans une vitrine, des « crapauds » en fer et en fonte, tout récemment encore découverts au pied d'un calvaire à Villé, près de Sélestat, ou des bras, des mains et des jambes grossièrement taillés dans des planches témoignent de la permanence fétichiste inhérente à la nature humaine, quel que soit le stade civilisateur qu'elle ait pu atteindre.

Quant à l'imagerie militaire, elle est d'une variété et d'une richesse extraordinaires. Et c'est, assurément, la seule province de France qui ait toujours attaché une telle importance à cette question.

Ici, des tirages au sort de conscrits, du XVIII^e au XIX^e siècle, sont largement enluminés et décorés — avec quel amour! — de papiers collés de diverses couleurs. Là, un soldat s'est lui-même portraituré :

c'est Meyer Valentin, sapeur au 23^e de ligne en 1840. Voici un autre, du 1^{er} carabiniers de Welsheim en 1842, et un anonyme qui a appartenu au 5^e dragons en 1848.

Cette salle, et tant d'autres témoignages, comme les plaques de poêles en fonte, montrent le rôle très profond que la vie militaire française a toujours joué au sein de l'existence populaire alsacienne.

* * *

Voici, maintenant, la salle du costume, une des plus instructives. Combien, en effet, d'Alsaciennes savent-elles, même à l'heure actuelle, que la jupe verte avec le nœud noir ne sont portés que par les sectes protestantes, tandis que les catholiques revêtent la jupe rouge avec le nœud de même couleur?

Et voilà une histoire du nœud alsacien depuis 1810. Jusqu'à cette date, les lithographies de l'époque en font foi, les coiffes étaient larges et très richement brodées aux couleurs les plus vives. Par devant, se nouait un ruban noir, de largeur ordinaire. Peu à peu, il se développa d'une façon extraordinaire, au profit de la coiffe, qui prit de moins en moins d'importance, jusqu'à devenir le nœud énorme que nous connaissons tous. Ici, les deux étages du bas de cette vitrine montrent d'étonnantes coiffes sans nœud. Elles sont d'un luxe, d'une richesse rares, entièrement brodées de fils d'or. Deux villages seulement, dans toute l'Alsace, actuellement complètement détruits, situés au pied du Mont Sainte-Odile, les portaient aux jours de fêtes. Ailleurs, sont des bonnets de mariées, tendrement dentelés, de velours noirs, entièrement recouverts de plaques ou d'anneaux de cuivre. Tous ces bonnets et ces coiffes, tous ces costumes sont d'une variété, d'une diversité aussi grandes que les nuances de dialectes ou les formes de clochers.

La chambre Renaissance de l'outillage du tonnelier et du vigneron est des plus curieuses et intéressantes. On sait l'importance de ces deux corps de métiers en Alsace, dont la renommée des vins et des eaux-de-vie n'est plus à faire. Aussi est-ce presque sans étonnement qu'on voit l'art et la recherche apportés à orner les instruments du travail quotidien.

Voici des tonnelets sculptés, des barres de tonneaux XVIII^e, en forme de poissons ou de sirènes, des rabots ouvragés pour douber, des compas anciens et toute une collection de masques — qui rappellent étonnamment la dramatique grecque — qui sont simplement des dégorgeoirs de moulins. Enfin, au-dessus, des pochoirs pour décorer des sacs de farine.

Un couloir, entièrement tapissé d'estampes de l'Imagerie de Wissembourg — moins belles et moins pures, tant d'inspiration que de facture, que celles d'Epinal — conduit, pour terminer cette rapide visite, à la chambre des Corporations. Là, une magnifique collection de diplômes et de brevets, du XVIII^e au XIX^e siècle, offre ses parchemins puis, plus tard, ses cuivres gravés aux armes de Louis XIV, Louis XV et Napoléon.

* * *

« Le but que je poursuis, me dit M. Riff en prenant congé de moi, est triple: primo, présenter à ceux qui ne les connaissent pas la richesse et la variété de notre folklore en une synthèse qui n'avait jamais été faite jusqu'ici; secundo, montrer à nos jeunes Alsaciens l'importance de la tradition artisanale. Enfin, d'un point de vue purement pratique, et qui est peut-être le plus important à l'heure actuelle, fournir des modèles pour la reconstruction régionale de notre province et faire, des conceptions anciennes, des conceptions nouvelles.

« Notre art est riche de couleurs, sobre de proportions et d'une harmonie très pure dans ses lignes. Il serait criminel de rejeter le testament artistique que nous ont transmis nos ancêtres. Soyons-leur, au contraire, reconnaissants de nous l'avoir légué, et inspirons-nous-en à l'avenir. »

René de BERVAL.



LA CUISINIÈRE MURÉE, LA TABLE ET LA VAISSELLE DE LA SALLE À MANGER PAYSANNE.

LA PEINTURE MURALE FRANÇAISE au Palais de Chaillot

IL faut insister sur l'exceptionnelle importance de cette exposition. On nous y a montré les relevés exécutés dans plus de cent églises et autres monuments de France — peintures romanes et de tout le Moyen-Age. Il y a là un trésor artistique d'une prodigieuse richesse, réuni dans deux étages du Palais de Chaillot.

Il faudrait, non pas des mois, mais des années à un seul homme curieux, pour aller chercher, là où elles se trouvent, ces œuvres peintes sur les murs de nombreux édifices disséminés à travers les villes et villages de France. Cette longue exploration, que nous ne pourrions entreprendre, d'autres l'ont faite pour nous, avec un soin, une science, une sûreté remarquables. Ils nous en livrent aujourd'hui l'essentiel, avec un souci d'exactitude dans la reproduction, une fidélité auxquelles il faut rendre hommage. Beaucoup d'œuvres magnifiques — certaines d'entre elles peu connues — ont été si bien « relevées » que l'on a vraiment l'illusion de l'original. On éprouve la même émotion que devant lui, si j'en juge d'après telles œuvres que je connais. Il n'y a pas d'écran, semble-t-il, entre l'œuvre authentique et nous.

On sait que Prosper Mérimée, il y a un siècle, alors qu'il était inspecteur général des monuments historiques, avait, le premier, fait entreprendre cet immense travail, et de très beaux résultats avaient été obtenus. Il ne s'agissait pas seulement de réunir des documents pour le plaisir de nous offrir un ensemble tel que celui-ci. On voulait faire un inventaire de nos richesses artistiques, et surtout conserver, fidèlement reproduites, certaines œuvres qui menaçaient ruine, ou au délabrement desquelles il ne pouvait être remédié. Si cela n'avait pas été fait, nous ne posséderions plus le double de certaines œuvres irremplaçables qui depuis les cent dernières années ont été détruites ou détériorées par le temps.

M. Verrier, qui occupe aujourd'hui le poste de Mérimée, nous rappelle dans son introduction qu'une exposition des relevés de peintures murales exécutés pendant trois quarts de siècle avait eu lieu au début de 1918. Elle comprenait alors 117 planches sur les 500 que l'on possédait déjà.

Depuis, les travaux ont été poursuivis, d'abord au ralenti, faute de crédits, au lendemain de l'autre guerre; mais, depuis ces dix ans, à une allure beaucoup plus rapide, d'importantes sommes ayant pu être consacrées à ces travaux, des artistes plus nombreux ayant pu être formés à cette tâche difficile et minutieuse. Aujourd'hui, on possède 1.157 relevés. Mais l'œuvre immense est loin d'être terminée. Chaque année on découvre de nouvelles peintures sous les badigeons altérés par le temps.

On ne pouvait tout exposer. Au Palais de Chaillot 287 planches ont été réunies, appartenant à 105 édifices, reproduisant des peintures qui s'étendent du IX^e au XVI^e siècle, et disposées, dans la mesure du possible, par ordre chronologique.

Il est impossible de résumer en quelques lignes le contenu de cette exposition. On pourrait y passer des heures sans en épuiser l'intérêt. Je citerai seulement, au hasard de deux visites, quelques-unes des œuvres les plus frappantes.

Par exemple, le triptyque du Baptême de Saint-Jean, de Poitiers, représentant saint Maurice armé de la lance et du bouclier, entre le paon et le monstre ailé; les peintures relevées dans l'église du prieuré de Saint-Martin à Nohant, qui rappellent les fresques d'Orvieto, les grandes et sombres figures de la cathédrale du Puy; les pein-

tures de Rocamadour, déjà méridionales par leur douceur, qui s'apparentent aux fresques comtadines; la crypte de l'église du prieuré, à Tavant; la *Résurrection des Morts*, de Saint-Pierre de Brancion (Saône-et-Loire); l'étonnant panneau (combat d'un Maure et d'un chrétien) de la Tour Ferrande à Pernes, dans le Vaucluse; la *Résurrection de Lazare*, de Saint-Aignan; la tribune de l'église d'Ebreuil, dans l'Allier; le petit panneau, si gracieux, provenant de Landes, en Charente; la suite charmante et naïve des *Mois*, du XIII^e siècle, provenant de Prit dans la Mayenne, etc.

Tout cela est d'une richesse et d'une diversité prodigieuses. Certains fragments d'édifices, chapelles ou cryptes ont été entièrement reconstitués en même temps que leurs peintures, nous donnant ainsi l'illusion presque parfaite de voir les œuvres sur place, dans leur cadre authentique, avec sans doute l'avantage d'être mieux éclairées.

Certaines reconstitutions sont d'une ampleur considérable, comme celle de la nef de Saint-Savin-sur-Gartempe, dans la Vienne, qui nous est présentée dans son ensemble, avec ses admirables fresques romanes. Il y a les peintures murales de la chapelle des Grottes de Jonas, à Saint-Pierre-Colamine, près d'Issoire, qui datent du XI^e siècle et sont d'un surprenant *modernisme*, si j'ose dire.

Citons encore, entre tant d'autres, les frises de Saint-Jacques-des-Guérêts, la *Danse macabre* de la Chaise-Dieu. Je le répète, il eût fallu plusieurs visites et des heures entières pour voir convenablement cette exposition. Elle aura donné aux étrangers comme à nous-mêmes une idée des richesses insoupçonnées de notre peinture romane et médiévale, sans doute unique au monde.

Fernand PERDRIEL.

GALERIE DE L'ORFÈVRE CHRISTOFLE
12, rue Royale
Peintures - Sculptures - Gravures - Objets d'Art

CINÉMA

“MADEMOISELLE X” ou le triomphe d'une fâcheuse école

MADEMOISELLE X : un scénario de Marcel Achard et Pierre Billon, des dialogues de Marcel Achard et une mise en scène de Pierre Billon... Cela fait non seulement un très mauvais film, mais un exemple éclatant du mal le plus grave qui ronge le cinéma français.

Dès les premières images, on est frappé du ton absolument faux de ce qu'on voit et de ce qu'on entend — attitudes, gestes, paroles... Evidemment, c'est une comédie boulevardière. Peut-être tout cela passerait-il à la rigueur — à la très grande rigueur — sur la scène d'un théâtre, à l'abri des feux et des mirages de la rampe. Là, dans les meilleures conditions, un soir de très grande indulgence et dans l'euphorie d'une heureuse digestion d'avant guerre, il pourrait arriver qu'on admette ce jeu artificiel et qu'on le prenne bien à tort pour une sorte de divertissement. Mais dans la crudité de l'écran, c'est odieux.

A peu près à aucun moment les principaux acteurs qui sont André Luguet, Madeleine Sologne et Ketty Gallian n'ont l'air de croire à ce qu'ils font ni à ce qu'ils disent. Ce ne sont pas les personnages vrais d'une histoire valable, ce sont des acteurs qui se présentent comme des acteurs, qui font comme des acteurs leur tour de piste et leur parade et qui sortent du champ — on ne peut s'empêcher d'y penser — directement pour aller se démaquiller ou toucher leur cachet. André Luguet se débrouille mieux que les autres — mais que voulez-vous qu'il fasse contre la lourdeur des jeux de scène, l'inanité des personnages et un texte insensé?

Fresque chaque mot de ce texte — hélas! — a été écrit par Marcel Achard, dans l'intention manifeste d'obtenir un « effet », un effet déplorable, d'ailleurs, et la plume de l'auteur dramatique grince tristement sur la pellicule.

Comme cette petite histoire est extrêmement ténue et sans intérêt, elle ne pouvait prendre une valeur que par une manière vive de la traiter et une certaine résonance humaine dans la désinvolture du jeu. C'était possible. Les Américains ont fait au cinéma des comédies ravissantes avec des scénarios presque impalpables. Mais n'est-ce pas Marcel Achard, justement, qui prétend que les meilleurs films américains de ce genre sont dus à l'influence des auteurs dramatiques français — rois de l'esprit, comme chacun sait? Il y a de quoi rire, surtout quand on voit *Mademoiselle X*. C'est même, à peu de chose près, la seule occasion de rire que nous donne ce film, soi-disant comique.

A la vérité, tout cela est fait selon une recette et une mauvaise recette. Si André Luguet et Madeleine Sologne ne se défont pas de leur apparence d'acteurs et ne parviennent pas un instant à nous faire croire à quoi que ce soit, ce n'est pas qu'ils manquent de talent, c'est qu'on les met tout de suite dans une situation fautive où on les maintient cruellement. Au fond, André Luguet joue presque aussi bien que d'habitude : c'est le personnage qu'il représente qui joue mal...

Quant à Madeleine Sologne, qui est pourtant une excellente comédienne, il faut avouer qu'elle est cette fois spécialement mauvaise — plus mauvaise encore que le rôle ne l'y obligeait. Elle parle faux et elle arbore des petites mines dont le moins qu'on puisse dire est qu'elles ne sont guère convaincantes. Mais que faisait donc le metteur en scène quand elle se présentait ainsi devant la caméra? En principe, le metteur en scène est là pour diriger les acteurs, qui ont le droit de se tromper car ils ne voient pas eux-mêmes ce qu'ils font, tandis que lui les voit. On est donc obligé de penser qu'ou bien Pierre Billon ne sait pas diriger les acteurs — ce qui est fort vraisemblable et, si c'est le cas, très regrettable — ou bien il a donné à Madeleine Sologne les plus mauvaises indications possibles.

Il y a là, objectivement, une parfaite collaboration entre un scénariste et un metteur en scène pour démolir une actrice et la morale de l'histoire, c'est que Madeleine Sologne ferait bien, dorénavant, de faire attention à ce qu'elle tourne. Il serait très souhaitable qu'elle n'accepte pas n'importe quoi ni n'importe qui.

Je signale que l'interprétation de *Mademoiselle X* comporte aussi Aimé Clariond, qui fait tout ce qu'il peut, comme André Luguet. Son talent, à lui non plus, n'est pas en cause.

Ce qui est en cause, c'est ce que représente le film, c'est-à-dire une tendance très importante du cinéma français, celle qui consiste à concevoir une œuvre de l'écran dans le même esprit qu'une pièce de théâtre. Il ne s'agit pas en l'occurrence de l'abondance du dialogue. Un film peut être bavard sans quitter pour cela le domaine, d'ailleurs fort large, du cinéma. C'est le cas de plusieurs œuvres de Prévert et Carné. Mais déjà le genre du dialogue de *Mademoiselle X* correspond au théâtre où une transposition est admissible — peut-être même nécessaire. L'écran exige au contraire un langage beaucoup plus direct — plus authentique.

Cependant, ce qui est fondamentalement du théâtre, c'est la construction même du scénario. Celui-ci est bâti uniquement sur des scènes dialoguées qui sont exactement les tableaux successifs d'une pièce. L'auteur n'a pas cherché à penser son sujet comme une suite d'images sonores, il s'est borné à appliquer à l'écran sa conception habituelle d'auteur dramatique. Cela n'est pas particulier à *Mademoiselle X*, ni à Marcel Achard. C'est toute une école qui triomphe déplorablement depuis des années dans la partie la plus importante du cinéma français.

Dans *Mademoiselle X*, c'est spécialement visible, grâce à la mauvaise mise en scène de Pierre Billon. Il serait tout à fait admissible de faire de temps en temps du « théâtre filmé », à condition qu'il soit de qualité — ce qui n'est pas le cas, ici — mais il est fort dangereux d'accorder à ce genre très limité une place aussi importante dans la production générale d'un pays.

Jean ROUGEUL.



ANDRÉ LUGUET ET MADELEINE SOLOGNE DANS « MADEMOISELLE X », PIÈCE DE THEATRE MISE EN SCÈNE PAR PIERRE BILLON.

LE BRIDGE

Par E. MICHEL-TYL

Le problème de jeu que nous avons proposé la dernière fois, et pour lequel nous n'avons donné que les deux mains de Nord et Sud, se présentait ainsi :

		NORD			
		Pique :	6. 4. 3. 2.		
		Cœur :	D. V. 9. 7. 6.		
		Carreau :	D.		
		Trèfle :	D. 4. 2.		
				EST	
		Pique :	V. 10. 9.		
		Cœur :	10.		
		Carreau :	A. R. 10. 8. 6. 2.		
		Trèfle :	R. V. 10.		
				SUD	
		Pique :	A. R. D. 8. 5.		
		Cœur :	A. K.		
		Carreau :	V. 7.		
		Trèfle :	A. 7. 6. 5.		
OUEST					
Pique :	7.				
Cœur :	8. 5. 4. 3. 2.				
Carreau :	9. 5. 4. 3.				
Trèfle :	9. 8. 3.				

Nord-Sud, poussés par leurs adversaires, qui vont jusqu'à 5 carreaux (Est ayant ouvert à cette couleur) et préfèrent une amende raisonnable à l'abandon de la manche, gardent l'encre finale à 5 piques.

Sur l'attaque du 3 de carreau par Ouest, Est prend du roi et rejoue l'as de carreau. Comment Sud devait-il jouer ?

En coupant du mort, Sud voit immédiatement qu'il ne pourra réussir, en réalisant ses cœurs, que si les atouts sont partagés 2 et 2 entre les deux mains adverses. L'espoir de faire plus d'un trèfle est très mince puisque Est ayant ouvert doit avoir le roi de cette couleur. Il faut absolument tenter de laisser une rentrée au mort, et Sud laisse passer le deuxième carreau, jetant un petit trèfle du mort.

Est, comprenant la tactique de Sud, a rejoué alors carreau. Il sait bien que les adversaires coupent probablement des deux mains, mais il espère que Sud interprétera cette troisième attaque comme une surcoupe possible et coupera du roi ou de la dame, affranchissant ainsi un atout dans la main d'Est.

Mais Sud ne donne pas dans le piège : il faudrait, pour qu'Ouest coupât qu'Est ait 8 cœurs. D'autre part, Ouest a attaqué le 3, puis il a jeté le 4 sur la deuxième levée.

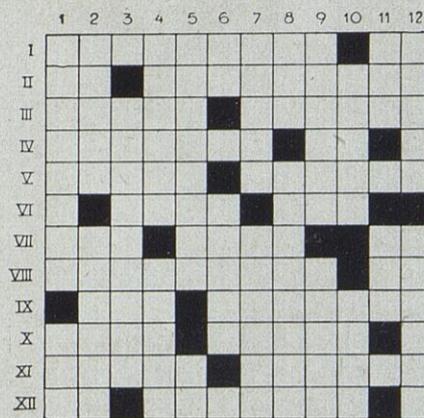
Sud coupe donc du 8 de pique, et joue atout, espérant que les piques seront au moins partagés 1-3 chez les adversaires. Il voit tomber le 7 et le 9, et il a gagné. Après avoir joué encore deux fois atout, il joue as et roi de cœur, rentre au mort par le 5 d'atout qu'il prend du 6, et il jette ses trèfles perdants sur ses cœurs du mort.

Si, à la troisième levée, Est avait joué trèfle, Sud avait le choix entre deux façons de jouer. Ou bien ne pas prendre du mort puisque le roi de trèfle doit être chez Est; ou bien prendre de l'as et jouer atout pour vérifier si le partage des piques est favorable, c'est-à-dire 2-2 ou 1-3.

MOTS CROISÉS

Par Max FAVALELLI

PROBLEME N° 26



HORIZONTALEMENT. — I. Fait une bonne couche si l'on n'a pas de plumard. — Note. — II. Pronom. — Jeux de vilains. — III. Difficile à atteindre. — Impossible à atteindre. — IV. N'est tolérable que le matin. — Coule si on le retourne. — V. Sert à établir une identité. — C'est lui le véritable nerf de la guerre. — VI. Fait passer un courant. — Prénom. — VII. Lettres de Soudan. — A la forme que suggère sa phonétique. — En droit. — VIII. Peut connaître le succès grâce à un four. — Phonétiquement : se fait avec accompagnement de sifflets. — IX. Tua le père de sa belle. — On manque d'assiette après les avoir vidés, même sur le plat. — X. Ce qui fait défaut aux simples projets. — Chef-lieu. — XI. Absorbe le chyle. — Une crise le menace. — XII. On peut y voir le chalant qui passe. — Sainte Castillane.

VERTICALEMENT. — 1. A charge d'âme. — II lui arrive de recevoir un bon coup de fusil. — 2. Accès de gouttes. — Peut se conduire d'une main légère. — 3. Une ravissante trouvaille pour les adeptes de l'école buissonnière. — 4. Ne suffirait pas pour tout un chapitre. — Sans ouverture. — 5. Nuisent à la beauté d'un décolleté. — En niche. — 6. Pronom. — En Allemagne comptait un nombre d'âmes bien supérieur à celui de ses habitants. — 7. Au pays de Drenthe. — Huit pintes. — 8. Dans le baudrier d'Orion. — Abonde surtout dans les graines oléagineuses. — 9. Saisit le taureau par les cornes. — Ont peine à naître si on les étouffe. — 10. Elle allait volontiers à dame. — Unique s'il est suprême. — 11. Préfixe. — Brûlé sans billet. — 12. Rivière. — Offense l'appétit des délicats.

SOLUTION DU PROBLEME N° 25

HORIZONTALEMENT. — I. Carrosse, Oba. — II. Amour, Agrion. — III. Caste, Laisse. — IV. Ote, Inermes. — V. Let, Larde, Em. — VI. Outil, Os, Clé. — VII. Gré, Eon, Malt. — VIII. Aisée. — IX. Emmétropes. — X. Aïnesse, Eau. — XI. Are, Tiers, Me. — XII. Pilsen, Ornés.

VERTICALEMENT. — 1. Cacologie, Ap. — 2. Amateur, Mari. — 3. Rosette, Miel. — 4. Rut Ben. — 5. Oreille, Tête. — 6. Na, Oursin. — 7. Saleron, Ose. — 8. Egards, Apéro. — 9. Rime, Mie, Sr. — 10. Oïse, Casse. — 11. Bosselle, Ame. — 12. Ane, Météques.

Roland Forguey

le père
VITREX
cultive sous chassis

Notice 45 J sur demande.

SOCIÉTÉ VITREX
48 bis, Rue Lafayette, PARIS (9^e)

PHILATÉLIE

Nous savons qu'au cours des années 1940-1944 il fut émis hors de France de nombreuses séries pour les Colonies françaises dites « France Libre » et imprimées à Londres. Certaines colonies surchargèrent aussi leurs anciens timbres, notamment l'A. E. F., Cameroun, Fezzan, Inde française, Madagascar, Nouvelle-Calédonie, Océanie, Réunion, Saint-Pierre-et-Miquelon, Wallis et Futuna.

Mais il est une émission qui fait partie de l'histoire au cours de cette guerre et est sans doute une des plus intéressantes : c'est celle du « Fezzan ».

Au printemps 43 la magnifique armée du général Leclerc, partant du Tchad avançant à travers le Sahara où les premières colonnes arrivèrent en mai à Sebha et à Mourzouk, ville et capitale du territoire du Fezzan, pour faire ensuite la jonction à Tripoli avec la 8^e Armée britannique.

L'armée, dans ce territoire, prit ses dispositions administratives pour la région et, afin de subvenir aux besoins postaux, les timbres italiens trouvés dans le bureau de Sebha furent surchargés « Fezzan Occupation Française ».

Vingt-sept timbres différents reçurent ainsi cette surcharge, soit imprimée, soit avec cachet main rond — dont deux timbres pour la poste aérienne, 0 fr. 50 (sur timbre n° 12 d'Italie P. A.) et 0 fr. 50 sur 7 fr. 50 (n° 4 de Libye), dont les tirages furent très réduits, ce qui en fait toute leur valeur.



Voici les deux timbres d'aviation dont on remarquera la surcharge :



ALBUMS

La philatélie est née de la passion de collectionner, du goût pour l'art et l'intérêt que chaque humain d'un esprit éveillé

apporte aux choses qui lui ouvrent des horizons nouveaux. Le timbre-poste était au siècle dernier, pour le collectionneur, avant tout un moyen pour aider sa fantaisie à faire de merveilleuses excursions à travers l'espace et le temps ; un objet d'art et un instrument d'éducation. Avec les années, la philatélie, hélas ! a changé d'ambiance et elle est tombée sous la domination d'un esprit mercantile. Un très grand nombre de philatélistes ne voient dans le timbre que sa valeur commerciale. Le nombre des « purs » a sensiblement diminué et les professionnels de la philatélie ont presque complètement oublié que la philatélie est un art et une science et qu'il faut la traiter comme telle pour lui assurer une évolution.

On a rarement la joie de rencontrer un effort qui tend à ramener la philatélie du domaine purement commercial dans les hautes sphères de l'art, où elle a sa place. C'est pour cette raison que nous saluons aujourd'hui avec un sincère enthousiasme un petit opuscule qui nous parvient de J. Foret et qui, en parlant des timbres-poste, émane d'une atmosphère artistique et intellectuelle.

Quelle joie de lire l'article, documentaire émuant du poète Audiberti retraçant l'effort des hommes à s'élever dans l'espace, d'entendre les voix d'artistes sur la philatélie, sujet dont on leur donne peu souvent l'occasion d'en parler et qui, pourtant, appartient à leur monde. Déjà les publications antérieures de J. Foret avaient le mérite de faire un pont établi entre la philatélie, la littérature, la poésie et même la philosophie, bref entre le timbre et les expressions les plus élevées de la vie humaine, par les préfaces de Léon-Paul Fargue, Pierre Guéguen, M^e Maurice Garçon, lesquelles nous avaient laissé entrevoir la philatélie sous un nouvel aspect, telle qu'elle doit être...

L'opuscule en question traite la « Collection Impériale ».

Depuis longtemps la presse philatélique et nous-mêmes, dans un de nos précédents articles, déplorions le manque total d'album qui ne soit pas simplement un dossier contenant des feuilles qui ressemblent trop à des formulaires administratifs, mais un album ayant un réel intérêt. Nous nous devons, aujourd'hui, de signaler l'effort entrepris par J. Foret pour donner à la philatélie tout l'essor qu'elle mérite.

Il nous est également agréable d'apprendre que même les milieux officiels ont reconnu

la valeur de cet album et les mérites de l'éditeur et qu'ils l'ont honoré par une souscription. Bravo pour l'Administration... qui comprend sa tâche de soutenir tous les efforts qui sont faits pour la propagande de la culture française.

P. ALMASY.

UN CADEAU DE CHOIX...
COLLECTION IMPÉRIALE
J. FORET Expert
ACHAT-VENTE
TIMBRES-POSTE
Env. Catal. P.A. Prix 13^e
64.R.LAFAYETTE, PARIS. PRO.3427

ALBUM DE
TIMBRES-POSTE
D'AVIATION
PRIX: 300F
Avec timbres
500 à 50.000F

SANTÉ
BEAUTÉ
DES
CHEVEUX

XOUR
SPÉCIALISTE DES SOINS DU CHEVEU

A NOS ABONNÉS
En raison de la lenteur de transmission des paiements par chèques-postaux, nous prions nos abonnés de bien vouloir nous adresser le montant de leur souscription par mandat-poste ou chèque bancaire.

3 mois. . . . Frs 370. »
6 mois. . . . Frs 700. »

89^e Année - N° 4324.

LE MONDE ILLUSTRÉ

Hebdomadaire paraissant le jeudi

8 Septembre 1945.

DIRECTEUR GÉNÉRAL : Pierre NAQUET

RÉDACTEUR EN CHEF : René MAINE

COMITÉ DE RÉDACTION : François de CLERMONT-TONNERRE et Henry CLAIR

RÉDACTION -- VENTE -- ABONNEMENTS
69, Quai d'Orsay — Tél : Invalides 19-44 - 67-48 - 80-37
Abonnements : 6 mois : 700 frs -- 3 mois : 370 frs

SERVICE DE PUBLICITÉ DU "MONDE ILLUSTRÉ"
12, Rue d'Anjou - PARIS VIII^e - Téléphone : Anjou 04-80
7, pl. Antonin-Poncet - LYON (Rhône) - Tél.: Franklin 55-25

Compte Chèques Postaux Paris : 4-116-52

UNIVERSITES DE PARIS
B.D.I.C.

Grand Vieil Armagnac
de la Maison H. Sempé
Sabazan Gers

Vieil Armagnac
Henry A Sempé
viticulteur - négociant
à Sabazan
par Angoulême
Gers

Armagnac Sempé

MAISON H. SEMPÉ . SABAZAN (GERS)
DEPOT : 39 RUE DU LANDY , ST OUEM - PARIS

COGNAC CASTILLON

LA MARQUE
DE PRÉDILECTION



ENIGME...
POUR VOTRE CHANCE

CERTITUDE
POUR LES ŒUVRES DE BIENFAISANCE
LOTÉRIE NATIONALE

quelques gouttes
suffisent !

Victoire!
LES JOIES DU RETOUR
**LE CAFÉ
EXTRAIT FOUQUET**

Ch. Lemmel

Publ. Henry MERLIN

BRÛLERIE ST-JACQUES
9, RUE DE L'ESTRAPADE
PARIS - 5^e